« Jésus, ou Yeshoua le Nazoréen[1], “un maître spirituel” de son époque et en son temps. » “Le message du Christ retrouvé au cœur du plus vieil Évangile”, d’Eric Edelmann ; docteur en philosophie du département de Sciences des religions à la Sorbonne.
— Avant d’aborder les citations qui vont suivre, nous tenons à le mettre en perspective d’un premier ouvrage allant en ce sens :
« En relisant les évangiles » (« Évangile » signifie “bonne nouvelle”)
Arnaud Desjardins, Véronique Loiseleur - Éditions La Table Ronde © 1990
https://www.babelio.com/livres/Desjardins-En-relisant-les-vangiles/217251/critiques/735246
Arnaud Desjardins ayant été le continuateur et “transmetteur” de Swàmi Prajnànpad auprès d’Eric Edelmann.

— — — — — —

— en guise de préambule :

...et «l’Ibliss» [le Malin] vient et s’empare

Jean 1er Épître : « Celui qui n’aime pas n’a pas connu Dieu car Dieu est Amour. » Élargissant à l’ensemble du Nouveau Testament, André Chouraqui écrit : « Si le “péché contre l’Esprit”, dont Jésus disait qu’il était irrémissible, existe, il faut le trouver peut-être dans le fait que ces textes rédempteurs aient servi de prétexte à tant de guerres, de luttes implacables entre sectes, confessions, religions et nations, qu’ils aient servi d’armes aux déviations de toute espèce que Jésus lui-même dénonçait en termes cinglants ». C’est plus qu’il n'en faut, pour un esprit brillant comme Voltaire, pour rejeter en bloc tout ce qui touche à la religion. On se souvient de cet épisode où Voltaire a frôlé la condamnation pour blasphème, risquant de se faire couper la langue et les mains. Au cours de travaux de rénovation d’une église et d’un cimetière, dans sa propriété de Ferney, il a voulu faire déplacer une immense croix de bois dressée juste devant l’une des fenêtres de son château. Il ordonna à ses ouvriers : « Ôtez-moi cette potence ! » Le pasteur de Moens eut vent de la remarque qu’il considéra comme une insulte et demanda à Voltaire de se rétracter, mais les six ouvriers qui avaient été témoins de la scène prirent sa défense en arguant que le mot « potence » est un terme technique de charpenterie désignant une poutre en forme de T. L’ecclésiastique, peu satisfait de l’explication, conduisit l’affaire devant le tribunal de Dijon, qui finalement acquitta Voltaire grâce à l’intervention de son ami Tronchin. Voltaire a été profondément marqué par le cas du chevalier jean-François de la Barre (1747-1766) condamné à l’âge de dix-neuf ans à « la torture ordinaire et extraordinaire » pour ne pas avoir enlevé son chapeau — alors qu’il pleuvait — devant une procession de capucins dans les rues d’Abbeville.
Lorsque la confusion dans le domaine dit « spirituel » atteint ce degré, il devient très délicat de reprendre contact avec le sens profond de l’enseignement des Gingivales, car les différents plans sont mélangés. L’ordre de réalité qui prime est alors celui qui appartient au monde psychique avec son cortège d’émotions, de contradictions, d’incohérences. Et il est ardu de s’en dégager puisque l’illusion comporte la caractéristique de se développer à partir d’elle-même en évacuant systématiquement

tout ce qui pourrait la remettre en cause. On retrouve ainsi dans la tradition chrétienne — mais ce n'est pas la seule — ce hiatus entre l'aspect exotérique et l'aspect ésotérique de la religion, entre l'aspect doctrinal, dogmatique, et l'aspect expérimental, mystique.
p. 44-45

— — —

« le Christ aime qu'on lui préfère la Vérité, car avant d'être le Christ il est la Vérité. Si on se détourne de lui pour aller vers la vérité, on ne fera pas un long chemin sans tomber dans ses bras* ». Placer le Christ au-dessus de tout, et en particulier de la vérité, comporte donc un grand danger, même si cela se fait avec les meilleures intentions du monde : d'un acte de foi apparemment grandiose, on en arrive « au mieux » à être coupé des autres, au pire à vouloir les faire plier par la force physique ou la contrainte psychologique (culpabilisation ou peur) pour les soumettre au même avis. Une mauvaise compréhension de la parole célèbre : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14, 6), risque donc d'engendrer une certaine intolérance si l'on s'attache à la personne de Jésus d'une manière ordinaire, sans tenir compte de la dimension ultime, du mystère le plus profond de notre être**. On risque de finir par s'octroyer le monopole du Saint-Esprit !
(nous avons la même problématique avec le fameux "Yoga-Racine du maître [gourou]" dans la tradition en référence ; note du transcripteur)
---
* Simone Weil (1909-1943) « Attente de Dieu » ; recueil de lettres écrites par Simone Weil de janvier à mai 1942
** Henri Le Saux « La montée au fond du cœur » ; (écrits intimes de 1940 à 1973)
p. p. 47-48

Dans son ouvrage intitulé « Bouddha vivant, Christ vivant », le moine bouddhiste vietnamien Thich Nhat Hanh s'arrête un moment sur les propos suivants tenus par Jean-Paul II : « Saint Paul est profondément conscient de l'originalité absolue du Christ, qui est unique et inimitable. S'il était seulement un sage comme Socrate, un "prophète" comme Mahomet, s'il était un "illuminé" comme le Bouddha, sans aucun doute le Christ ne serait pas ce qu'Il est. *Il est l'unique Médiateur entre "Dieu" et les Hommes** ». Et, très simplement, Thich Nhat Hanh fait ce commentaire : « Cette affirmation ne semble pas refléter le profond mystère de l'unité de la Trinité, ni le fait que le Christ est aussi le Fils de l'Homme. Lorsqu'ils prient "Dieu", tous les chrétiens s'adressent à Lui en tant que Père. Bien sûr, le Christ est unique. Mais qui ne l'est pas ? Socrate, Mahomet, le Bouddha, vous et moi sommes tous uniques. L'idée qui transparaît toutefois dans cette affirmation, c'*est que le christianisme est la seule voie de salut et que toutes les autres traditions religieuses sont inutiles. Une telle attitude exclut le dialogue et favorise l'intolérance religieuse et la discrimination*** »[1].
Si l'on pénètre plus profondément dans l'expérience même à laquelle Jésus nous invite et si l'on progresse dans la voie de la purification, non seulement le dialogue

avec les autres traditions spirituelles apparaît comme un enrichissement, mais aussi comme une évidence. De telles rencontres coulent de source parce qu'elles nous rejoignent dans ce qu'il y a de plus intérieur et sacré. Elles éclairent, sous un angle différent, notre propre chemin de transformation. Lors du premier Parlement des religions à Chicago, en 1893, l'archevêque de Canterbury déclina l'invitation car il était offensé que d'autres religions soient placées sur le même pied d'égalité que le christianisme, et il s'en justifia avec cette désolante affirmation : « La religion chrétienne est la seule religion. » Pour être caricaturale, cette attitude formulée franchement n'en énonce pas moins tout haut ce que beaucoup pensent encore tout bas !

---

[1] le correspondant dans le lamaïsme de forme tibétaine…

Prise de Refuge dans la tradition :

...il est important de penser : « Je prends Refuge à partir de ce jour jusqu'à ce que tous les êtres sensibles, aussi nombreux que vaste est le ciel, aient atteint "l'illumination" ». Grâce à cette pensée, notre pratique devient le Refuge Mahayana.

Les quatre conditions spéciales pour prendre Refuge

1. Après avoir appris les bases de la manière correcte de considérer les Trois Joyaux, apprécions leurs qualités.
2. *Apprécions la supériorité du Bouddha, du Dharma et de la Sangha par rapport aux maîtres non-bouddhistes, aux voies fausses et aux hérétiques.*
3. Sur la base de cette appréciation, engageons-nous sincèrement à toujours prendre refuge.
4. *Même si notre vie est en jeu, ne prenons pas d'autre refuge que les Trois Joyaux.*

Il est dit que prendre un refuge fondé sur ces quatre conditions spéciales est prendre refuge correctement.

« Flambeau de la Certitude » p. 81 Jamgon Kongtrul Lodrö Thayé (maître tibétain du mouvement Rimé [1813 - 1899])

Éditions Yiga Tcheu Dzin © 1980 Bourges 18 [Cher - France]

---

* Jean-Paul II « Entrez dans l'espérance » p. 81, éd. Plon-Mame, 1994

** Thich Nhat Hanh, « Boudha vivant, Christ vivant » p.p. 178-79, éd. JC Lattès, 1996

p.p. 48-49

Pourquoi y a-t-il autant de méfiance et de peur ? Pourquoi l'ouverture à la différence est-elle à ce point ressentie comme une menace ou un affront ? Henri Le Saux, que l'on peut considérer comme un véritable mystique contemporain et dont l'ascèse a été nourrie par le déchirement entre le christianisme et l'hindouisme, considère que « l'Église est comme une mère qui a peur de laisser son enfant marcher tout seul et le soutient toujours d'une ceinture d'étoffe qu'elle lui passe sous les bras. Comment l'enfant arrivera-t-il jamais à son Père ? » En un sens, il résout son déchirement par le haut et nous montre l'exemple d'un dépassement de la forme — même si celle-ci est

sublime — pour nous orienter vers la profondeur vraie et le silence que l'on a tous en partage. Il note dans son journal : « Au-delà du christianisme de secte, de l'hindouisme de secte, du bouddhisme de secte etc., partout affleure la Présence, s'arrêter, adorer, et là s'asseoir et se recueillir dans un prosternement de l'esprit plus profond encore que le prosternement du corps dans le rite ».

Enlever un à un les voiles, les revêtements, est une tâche qui nous incombe si nous voulons être en mesure d'accomplir ce que Jésus enseigne. Par paliers successifs, le cheminant se rapproche ou plutôt laisse transparaître en lui une conscience plus claire, purifiée de ses scories. Tournés vers l'intérieur, les disciples d'une voie spirituelle authentique convergent tous vers le même point parce que, quelle que soit la voie empruntée, la paix véritable est toujours la paix et la compassion véritable est toujours la compassion. Il ne s'agit donc pas de simplement suivre Jésus vaguement à la trace « comme un loup renifle un cadavre ou une mouche est attirée par les effluves d'une marmite », pour reprendre les images très crues de Maître Eckhart, mais plutôt de suivre une démarche jalonnée d'indications extrêmement précises et qu'il faut saisir sans aucune approximation pour être en mesure de vraiment les approfondir.

Si nous nous sommes arrêtés un moment sur certaines des déviations les plus flagrantes de l'enseignement évangélique, ce n'est pas pour nous livrer à ce que les théologiens appellent la "delectatio morosa" (le plaisir pris dans le mal). Il s'agit plutôt de bien établir que le mental est la source même de l'illusion, de l'erreur, et que toutes les conséquences qui en découlent ne sont pas de simples figures de style. Évidemment, aborder ce thème est à double tranchant dans la mesure où l'on s'expose soi-même au risque de se laisser emporter par son propre mouvement de réprobation. Ainsi, en toute bonne conscience, le fait de s'offusquer risque de perpétuer par notre réaction même la rotation de la roue, nous rendant ainsi complice de ce que nous prétendons précisément dénoncer. En effet, une réaction émotionnelle d'opposition n'échappe pas aux lois et aux rouages à la base de toutes les tragédies évoquées ; elle se situe sur le même plan de conscience et par conséquent n'apporte non seulement aucune solution, mais entretient exactement le nœud du problème sous une apparence pourtant inversée. Il est en revanche beaucoup plus fructueux — et difficile de suivre le conseil du célèbre Rabbi Hillel, un contemporain de Jésus : « Là où les hommes font défaut, sois Homme. » Et si l'on veut parvenir à « "détester le péché" et aimer le pécheur », il faut au préalable accéder à une conscience transformée, à un changement de niveau d'être rendant impossible les élans négatifs et les révoltes stériles. Les possibilités de déviation et de glissements sont tellement nombreuses par rapport à un enseignement spirituel authentique que l'on peut considérer le cheminement comme un effort permanent pour corriger les erreurs et rectifier le cap. La progression se fait par un affinement de la compréhension ou, en d'autres termes, par des réajustements successifs par rapport à des vues erronées. Jésus met clairement en garde à cet égard : « Entrez par la porte étroite. Large, en effet, et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est

peu qui le trouvent » (Mt 7, 13-14). La Voie est étroite comme « le fil du rasoir », disent les Upanishads, considérant aussi que la marge est très mince et d'autant plus difficile à emprunter.
p. 49 à 51

Il ne faut donc pas s'attendre à ce que Jésus entretienne les douillettes habitudes fondées sur des sécurités illusoires, fût-ce au nom du "Bien" lui-même. En mettant l'accent principal sur la possibilité d'une transformation intime et personnelle, il était inévitable que son enseignement fût en rupture avec les conventions sociales et morales de son époque, tout au moins telles qu'elles étaient pratiquées par les catégories les plus influentes du monde juif du 1er siècle. En ce sens, il remplit une fonction de renouvellement et de rafraîchissement de la tradition ancienne. Cela se produisit aussi en Inde au Ve siècle avant J.-C. avec Gautama dit "le Bouddha", qui chercha à "purifier" le brahmanisme plutôt que de créer une nouvelle religion, et en Chine au VIe siècle avant J.-C. avec Lao-tseu.
La revitalisation spirituelle des enseignements antérieurs implique un dépassement de la morale établie et conventionnelle dans la mesure où les anciens cadres de référence, nécessairement relatifs, ne sont plus des supports appropriés et peuvent même éventuellement devenir des obstacles. En aucun cas l'enseignement de Jésus ne peut se réduire à un code moral ou à un système de croyances puisqu'il propose une vision radicalement nouvelle et l'accès à une réalité qui n'est pas "de ce monde". Il y a donc un bouleversement complet dans la manière conventionnelle de percevoir les choses, et c'est ce que traduit par exemple de façon identique un Tchouang-tseu lorsqu'il considère que « s'adapter aux choses en les harmonisant, voilà la vertu, s'accommoder des choses en les épousant, voilà le Tao ». La première attitude relève d'une conformité à un code moral, la seconde d'une réalisation proprement spirituelle correspondant à une grande maturité intérieure. Cette "accommodation" reflète une fluidité et une soumission de l'être tout entier à l'ordre même de l'univers en épousant la manifestation sans aucune limite ni réticence. Elle suppose un état d'être dont la profondeur échappe aux fonctionnements ordinaires du mental qui s'accroche sans cesse aux idées reçues et aux règles instituées. Un tel accomplissement — et les attitudes spontanées qui en résultent — est par nature subversif par rapport aux valeurs morales en vigueur. Bien sûr, cela ne veut pas dire pour autant qu'il suffit de rayer d'un trait toute norme morale pour être établi dans cette sagesse transformatrice. Cette différence de plan entre la morale habituelle et les lois mystérieuses qui régissent la transformation de l'être se trouve déjà soulignée dans l'Ancien Testament, en particulier dans le Livre de Job et l'Ecclésiaste.
p. 52-53

La revitalisation spirituelle des enseignements antérieurs implique un dépassement de la morale établie et conventionnelle dans la mesure où les anciens cadres de référence, nécessairement relatifs, ne sont plus des supports appropriés et peuvent même éventuellement devenir des obstacles. En aucun cas l'enseignement de Jésus

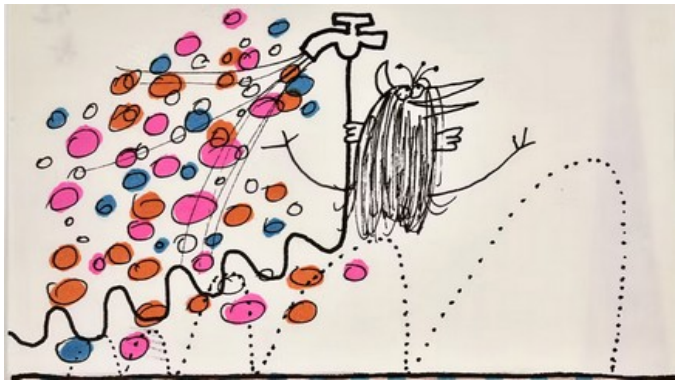
ne peut se réduire à un code moral ou à un système de croyances puisqu'il propose une vision radicalement nouvelle et l'accès à une réalité qui n'est pas "de ce monde". Il y a donc un bouleversement complet dans la manière conventionnelle de percevoir les choses, et c'est ce que traduit par exemple de façon identique un Tchouang-tseu lorsqu'il considère que « s'adapter aux choses en les harmonisant, voilà la vertu, s'accommoder des choses en les épousant, voilà le Tao 22 ». La première attitude relève d'une conformité à un code moral, la seconde d'une réalisation proprement spirituelle correspondant à une grande maturité intérieure. Cette "accommodation" reflète une fluidité et une soumission de l'être tout entier à l'ordre même de l'univers en épousant la manifestation sans aucune limite ni réticence. Elle suppose un état d'être dont la profondeur échappe aux fonctionnements ordinaires du mental qui s'accroche sans cesse aux idées reçues et aux règles instituées. Un tel accomplissement — et les attitudes spontanées qui en résultent — est par nature subversif par rapport aux valeurs morales en vigueur. Bien sûr, cela ne veut pas dire pour autant qu'il suffit de rayer d'un trait toute norme morale pour être établi dans cette sagesse transformatrice. Cette différence de plan entre la morale habituelle et les lois mystérieuses qui régissent la transformation de l'être se trouve déjà soulignée dans l'Ancien Testament, en particulier dans le Livre de Job et l'Ecclésiaste.

L'adversité et les souffrances de Job restent inexplicables au niveau ordinaire, ses tourments sont incompréhensibles pour un fidèle serviteur de Dieu « intègre et droit » tel que lui, soucieux de faire le "bien" et sur qui pourtant tous les malheurs s'abattent. La morale courante est choquée par le fait que ses plaintes et ses implorations restent sans réponse, et d'ailleurs ses trois amis « élevèrent la voix et pleurèrent » à ses côtés. Pratiquer le "bien" ne semble donc même plus être une garantie de bonheur et, qui plus est, "Dieu" lui-même lui refuse tout secours.

En fait, c'est l'Éternel qui accorde à "Satan" (le diviseur) le droit d'infliger à job des épreuves. "Satan" signifie l'Adversaire, celui qui est sur l'autre versant et grâce auquel il est possible de se mesurer, de se dépasser. Ce n'est donc pas un "ennemi" puisque la situation adverse peut éventuellement contribuer à faire grandir, conduisant ainsi à une tout autre compréhension. L'ennemi au contraire est, selon l'étymologie, celui qui suscite notre inimitié (*inimiscus*). Nous restons alors enfermés dans une réaction émotionnelle et toute possibilité de croissance intérieure s'en trouve bloquée. Il est par conséquent question ici de l'histoire d'une transformation et le récit biblique nous montre clairement que les critères du monde ne sont pas les mêmes que ceux de la sagesse ultime. Comme tout disciple sur la voie, Job doit payer le prix fort pour accéder à l'expérience de "Dieu". Son retournement intérieur — et la restauration de la prospérité qui s'ensuivit, c'est-à-dire l'introduction à un ordre nouveau — ne sont possibles qu'en quittant le domaine des perceptions ordinaires, des valeurs régnantes et des normes de la morale reçue. S'adressant à Dieu, il lui dit : « J'avais entendu parler de toi par ouï-dire, mais maintenant mon œil peut te voir » (Jb 42, 5). À ce moment-là seulement l »incompréhension est dissipée, laissant loin derrière le moralisme des hommes et les vues étroites dans lesquelles ils se sont enfermés. Une stricte obéissance aux lois civiques, morales et même religieuses ne

peut suffire. Elle peut même être une source d'orgueil et de vanité !
p. 53-54

À propos du "péché originel", père François Varillon précise cependant qu'il ne faut pas imaginer les choses de la manière caricaturale qu'on appelle "le coup du plombier divin". « "Dieu", le plombier suprême*, avait fabriqué le monde avec toute une tuyauterie qui fonctionnait parfaitement bien. L'Homme s'est arrangé pour démolir cette tuyauterie. D'où la décision du plombier d'envoyer son Fils réparer l'ensemble, de telle sorte que cela marche encore mieux que dans le plan primitif. »
Il faut bien reconnaître qu'au cours des siècles, c'est bien ainsi que le mythe a été compris !
S'en tenir strictement à l'enseignement de Jésus écarte dès le départ la possibilité de se considérer comme un être intrinsèquement méprisable, déchu, dégradé. Cela n'empêche certes pas Jésus d'avoir des mots très sévères à l'égard de la condition humaine en général, et il rejoint sur ce point le vocabulaire commun à tous les enseignements spirituels : le statut de l'Homme ordinaire est d'être "endormi", « divisé contre lui-même », "ivre", « aveugle dans son cœur ». Le tableau est désolant, mais il s'agit d'un constat nécessaire sans lequel aucun affranchissement ultérieur n'est possible. Il n'y a là aucune culpabilisation ni accusation au sens où l'on reprocherait à l'Homme d'être ce qu'il est tout en y puisant le prétexte d'exercer sur lui un pouvoir coercitif. D'une façon tout aussi significative, on ne trouve pas le mot "chute" dans l'hébreu de la Bible, il s'agit seulement "d'exil". Ce que constate le maître spirituel relève du diagnostic médical et non pas du jugement de valeur. On voit mal en effet un médecin respectable, accuser ou accabler un patient parce qu'il est malade. Il va au contraire l'accueillir et éventuellement lui demander sa propre collaboration dans le sens où Hippocrate disait : « Quand quelqu'un désire la santé, il faut d'abord lui demander s'il est prêt à supprimer les causes de la maladie. Alors seulement est-il possible de l'aider ! »
—
*



Le Devin plombier Shadok

p. 56-57

« Si l'on ne cultive pas l'Homme intérieur, on ne peut pas être appelé Homme, mais

homme tout court ou homme réduit à son psychisme, car l'Homme intérieur pour qui le titre d'Homme prend un sens authentique et noble est endormi en lui [...] écrasé par les soucis et les inquiétudes de ce monde, et il ne mérite pas d'être appelé de ce nom ».
Origène*
C'est à cet état englué, c'est-à-dire identifié à soi-même et au monde, que Jésus entend nous arracher. Lui-même étant radicalement libre, il correspond à ce qu'on appelle en Inde le *jîvan-mukta*, c'est-à-dire le "libéré-vivant". Il est l'instrument par lequel "Dieu" agit dans le monde et va chercher les hommes là où ils sont, jusqu'au fin fond de leur enfer. Cela demande un amour et une miséricorde sans limite…
---
* « Homélies sur les nombres »
p. 58

Il est particulièrement remarquable de constater qu'en dépit de son extrême sévérité, sa compassion est toujours présente, sous-jacente au moindre geste qu'il pose, à la moindre parole qu'il prononce, parce que c'est avant tout l'aveuglement qu'il voit et la souffrance de l'autre enfermé dans son propre égocentrisme. Ainsi donc, même si l'intervention est énergique ou véhémente, il n'y a jamais de condamnation au sens moral du terme. L'apostrophe de Jésus traduite le plus souvent par : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites » (Mt 23, 13 et suiv.) est source de confusion parce qu'elle met dans la bouche de Jésus une condamnation, pire même, une malédiction ! C'est ainsi que ce passage a été communément intitulé les « Sept malédictions aux scribes et aux Pharisiens ». Or l'exclamation *oï* en hébreu, qui a été transposée en inventant le mot grec *ouai*, est une onomatopée qui exprime une certaine affliction. André Chouraqui la rend plus justement par "hélas !". Le « malheur à vous » signifie donc en réalité « malheureux êtes-vous », ce qui est tout différent. La Bible de Jérusalem traduit par exemple Matthieu 18, 7 en : « Malheur au monde... », alors que la traduction œcuménique de la Bible retient à juste titre : « Malheureux [est] le monde... » En adoptant cette dernière expression, elle est fidèle au sens selon lequel Jésus est attristé de constater l'état intérieur des scribes et des pharisiens. Du fond de sa compassion, il le déplore et se lamente. Cette nuance, dégagée de toute désapprobation strictement morale, est confirmée par la signification véritable du mot "hypocrite"* qui suit immédiatement dans le texte. Certains commentateurs attirent l'attention sur le fait de ne pas considérer les versets de Matthieu 23, 13-32 en tant que jugements moraux. En dehors des Évangiles, dans *La Didaché*, un texte très important pour la catéchèse et datant environ des années 50-75 après J.-C., les mots grecs correspondants à "hypocrisie" ou "hypocrite" ne comportent pas non plus une quelconque connotation d'ordre moral.
---
voir p. 62 ;Claude Tresmontant (1925-1997) philosophe français, helléniste et hébraïsant, Académie des sciences morales et politiques, traduit le mot "hypocrite" par celui de "mécréant"

p.59-60

Jésus proclame : « Le temps est accompli et le “Royaume de Dieu” est tout proche ». Il ne s’agit pas cependant, comme le laisse suggérer Marc, de l’accomplissement d’une prédiction, car « le terme grec utilisé ici pour exprimer la notion de “temps”, *kairos*, ne concerne pas le temps chronologique, le “temps ordinaire”. Il se réfère à un temps “décisif”, l’heure d’un rendez-vous chargé d’un sens “extraordinaire”. Cette rencontre décisive ne peut se faire que par un revirement intérieur complet, au plus intime de l’être, dans une dimension verticale et atemporelle.

En dehors même du fait que Luc y voit une allusion aux temps messianiques, il est évident que jésus souligne la cécité spirituelle de ses auditeurs et leur incapacité à transposer dans le domaine de l’intériorité cette compétence qu’ils ont su pourtant développer par rapport au monde extérieur. Leur obsession à distinguer ce qui est pur de ce qui est impur, ou encore à se préoccuper d’ablutions rituelles et de prélèvements monétaires, n’a plus rien à voir avec un chemin de transformation authentique. Jésus les interpelle ainsi : « Vous qui acquittez la dîme de la menthe, de la rue et de toute plante potagère, et qui délaissez la justice et l’amour de “Dieu” ! » (Lc 11, 42 ; cf. Mt 23, 23). Leur application de la Loi est tellement scrupuleuse qu’elle fait sombrer les pharisiens dans une exagération à la fois grotesque et redoutable. Paradoxalement, elle les fait aussi basculer dans l’impiété. C’est pourquoi Claude Tresmontant préfère traduire le mot “hypocrite” par celui de “mécréant” qui restitue le sens initial, puisque le problème est beaucoup plus profond qu’une simple question de piété formaliste et de mensonge volontaire. Les pharisiens sont des faux justes qui se veulent des modèles ! Le mot araméen qui a été rendu en grec par *hypocritès* est intraduisible et veut dire littéralement « preneurs-au-visage », c’est-à-dire « attrape-figures » ou même « attrape-nigauds ». Jésus s’en prend à leur comportement, mais pour remonter à la source réelle du problème. Cependant, cette source ne se laisse pas facilement démasquer parce que cela remet directement en cause les anciennes structures de l’individu. D’ailleurs, les scribes et les pharisiens essaieront par tous les moyens de se défaire de la présence d’un tel maître qui les empêche de continuer à “tourner en rond”. Ne dit-on pas en Orient qu'il y a deux choses dangereuses dans la vie : « se tenir debout derrière un cheval et assis devant un maître spirituel ». L’enjeu d’une véritable remise en question est trop élevé pour eux et bien peu seront ceux qui, parmi eux, se risqueront à aller le consulter, même en secret !

p.p. 61-62

Matthieu force le trait lorsqu’il cite tout en le déformant le commandement : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi », alors que le texte de la Bible dit simplement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). Le verset qui précède est d’ailleurs on ne peut plus clair : « Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur » (v. 17), et encore : « Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. » Les mots “hais ton ennemi” ne se trouvent

nulle part dans la Bible hébraïque ni dans ses commentaires classiques. Il n'est pas plus légitime de les mettre dans la bouche de Jésus, même s'il est vrai que ce point est légèrement adouci si l'on tient compte du fait que "haïr", en hébreu ou en araméen, signifie plutôt « mettre de côté » ou « aimer moins ».
Après avoir évoqué avec le Livre de job la nécessité d'établir une distinction entre ce qui relève de la morale et ce qui relève de la sagesse, et montré que Jésus ne descend pas au niveau du jugement de valeur (même à l'endroit des pires aberrations dont l'Homme est capable), il devient clair que son enseignement n'est ni "moral" ni "immoral", mais plutôt "a-moral". Il rejoint en cela toute sagesse traditionnelle qui ne cherche pas fondamentalement à légiférer du dehors, mais à opérer en chacun une révolution intérieure...
p. 63

Il suffit parfois d'un seul mot, jouant en quelque sorte le rôle d'une « plaque tournante », pour que la déformation soit démesurément amplifiée. C'est en particulier le cas du mot "péché", chargé de diverses significations. Le mot araméen *khtahayn*, rendu par "péché", signifie exactement "erreur" au sens du mot familier "ratage". Autrement dit, si le point précis est raté, on passe à côté du but, de la vérité. C'est ce que souligne dans un tout autre univers culturel ce texte du ch'an, en Chine : « S'en éloigne-t-on de l'épaisseur d'un cheveu, c'est comme un gouffre profond qui sépare le ciel et la terre. » Les conséquences qui en résultent sont donc d'une particulière gravité parce que, la cible étant manquée dès le départ, la pensée se déploie ensuite dans une fausse direction et ne fait qu'amplifier la distorsion par rapport à la vérité. Les images traditionnelles utilisées pour illustrer le sens du mot "péché" sont celles du cheval qui fait un faux pas et heurte le pavé avec son sabot, ou celle du tireur à la fronde qui manque son but. Lorsque le jeune berger David abat Goliath, le géant, il utilise sa fronde et l'atteint droit au front, siège des pensées. Les Anciens disent que le caillou blanc qu'il ramasse et utilise comme projectile correspond au nom de Dieu, c'est-à-dire à la puissance de Dieu, à la force de la vérité elle-même qui annihile la pensée à la racine et, par conséquent, réduit du même coup toute possibilité de décalage par rapport à ce qui est. Le "péché" est bien une faute, mais dans un sens identique à celui d'une faute d'orthographe ou d'une erreur dans un calcul arithmétique. Il s'agit donc là d'une erreur objective, d'un manquement à l'exactitude, au vrai ou encore à ce qui est juste. En grec, *hamartia* signifie "erreur" », *hamartanô*, « manquer le but », et c'est principalement dans ce sens qu'il est utilisé dans le Nouveau Testament puisqu'on le retrouve — ou avec des termes de la même racine, hamart — deux cent quatre-vingt-seize fois alors que *adika*, dans le sens "d'iniquité" qui relève de la terminologie juridique, est employé vingt-deux fois et *parabasis*, la transgression d'ordonnances divines, quatorze fois. Si le "péché" est le fait de ne plus être en accord avec la vérité, on peut alors le concevoir, ainsi que le fait l'Ancien Testament, non pas comme une violation d'interdits mais comme une rupture de l'Alliance avec Dieu, à condition cependant de ne pas la projeter dans le vague et de se réfugier ainsi dans le général. En allemand, par exemple, les mots

Sünde, “péché”, et *Absonderung*, « séparation », ont la même étymologie. L’être est séparé de “Dieu”, mais aussi de sa propre profondeur, et c’est ce qu’il peut y avoir de plus nuisible pour l’Homme « Celui qui me manque se blesse lui-même », lit-on dans les Proverbes (8, 36). L’erreur, le fait d’être dans la non-vérité, est quelque chose d’intime, de personnel à chacun, et même si l’erreur se produit à tout moment et en tous — ce qui rend le phénomène quasi universel —, cela ne veut pas dire que l’affranchissement est global et collectif. Un autre exemple de distorsion du sens originel se retrouve dans la crucifixion. A propos de la mort de Jésus sur la croix, il n’est jamais question du “rachat” dans les Évangiles, et l’authenticité des propos sur la “rançon” dans les textes de Matthieu (20, 28) et Marc (10, 45) a été sérieusement mise en doute par les spécialistes. Quoi qu’il en soit, il est intéressant de noter que le mot “rançon”, *lytron* en grec, dérive de *lyö* qui signifie « détacher, délier, libérer ». Le terme de « rédemption » peut être légitimement associé non pas à la “rançon” mais à la « délivrance ». Une interprétation dans le sens mystique et intériorisé retiendra plutôt ce dernier terme qui correspond aussi à la traduction du mot araméen *porkana*, le « salut ».

Le “péché”, en tant qu’erreur, inscrit donc la démarche spirituelle dans une perspective qui n’est pas à proprement parler d’ordre moral : il s’agit de se libérer du “mensonge”* qui nous maintient en esclavage.

---

* voir p. 82 « Dites-leur de viser haut ! », “*Promesses et défis de la Voie Spirituelle*”
Eric et Sophie Edelman - Les Éditions du Relié © novembre 2019 Paris

...et « l’Ibliss » [le Malin] vient et s’empare

Selon les explications que nous apporte le Vedanta, le mental possède un double pouvoir : le pouvoir d’obnubilation et le pouvoir de projection. Ce sont, en définitive, les deux aspects d’un même processus. Le mental cache la vérité de ce qui est (obnubilation) et lui substitue dans le même mouvement une réalité fictive de son propre cru (projection). Il est par conséquent la cause première de l’illusion et du cortège de souffrances qui en découle.

http://camisard.hautetfort.com/media/01/02/613165926.pdf

p.p. 66-67

En gardant ces précisions à l’esprit, on peut se rendre compte que Jésus est beaucoup plus concerné par la vérité et la non-vérité, la vision juste et l’aveuglement que par les notions toutes relatives de “bien”et de “mal” considérées comme des critères absolus pour déterminer le comportement des hommes. Il nous montre que la morale et la mentalité religieuse ne sont pas à même de libérer l’esprit, parce qu’elles sont encore soumises aux lois ordinaires. Or son « Royaume » n’est pas de “ce monde” (“là” pourrait-on dire ; n.d.t.), tient-il à préciser (Jn 18, 36), ce qui montre bien qu’il n’est pas soumis aux mêmes lois, au même ordre de réalité, et que, par conséquent, les paroles qu’il prononce ou les actes qu’il pose sont des réponses obéissant à un ordre supérieur ne relevant plus des réactions habituelles du commun des hommes.

Sa vie elle-même est la pleine illustration de son enseignement et constitue, par la force des choses, un affront aux yeux des hommes encore sous le joug de leurs préjugés, leurs opinions et leur manière restreinte d'appréhender les phénomènes. Jésus n'enseigne pas en priorité des croyances ou une éthique nouvelle, il propose une voie de transformation très précise dont l'exposé, à lui seul, est déjà source d'un immense bouleversement pour ceux qui l'écoutent réellement. Il ne cherche pas à provoquer ou à choquer, mais cela se produit inévitablement, compte tenu du fait qu'en incarnant l'A/amour dans sa dimension la plus profonde il est parfois amené à pulvériser les limites de la respectabilité imposées par une morale sécurisante. La bonne conscience au service de la mesquinerie et de l'égocentrisme ne trouve pas grâce à ses yeux et elle est au contraire impitoyablement balayée au nom d'une vérité plus haute à laquelle il se soumet avec une rigueur et un courage inébranlables. Ce dépassement de la logique rétrécie du mental devient une évidence dès qu'on regarde l'attitude de Jésus à l'égard des exclus et des gens considérés comme peu fréquentables. Il les accueille en priorité et l'on sait à quel point, dans la Palestine de l'époque, le fait d'inviter quelqu'un à sa table et de partager son repas avec lui est le témoignage d'une profonde reconnaissance et d'une véritable acceptation (Lc 7, 36).
p. 70-71

Jésus invite ceux qui l'écoutent à une véritable transformation personnelle. Puisque le "péché" ou le "mal" est une question d'immaturité, il insiste donc sur l'inévitable processus de maturation par lequel il va falloir impérativement passer. Le passage d'un état d'immaturité et de mensonge à une maturité plus grande et une vision plus claire se fait par une lente métamorphose comparable à la fermentation qui permet de fabriquer le pain et le vin.
La fermentation est cet échauffement, ce feu nécessaire qui permet le passage d'un état à un autre. Jésus a énoncé le programme par ses propos et il l'a illustré par ses actes. Mais le danger, pour le pratiquant sincère, est de vouloir correspondre tout de suite à l'idéal proposé sans tenir compte de son degré réel de maturité. Les commandements eux-mêmes deviennent alors le point de départ d'une grave distorsion, parce que l'on considère qu'ils doivent être applicables immédiatement. Dans cette perspective, on ne peut qu'aboutir à ce que France Quéré (théologienne) appelait « la morale démoralisante ». Si les directives à mettre en œuvre sont précises, elles ne peuvent cependant être accomplies avant un sérieux travail de purification. Elles ne peuvent en fait être pleinement réalisées qu'après la transformation progressive de l'être et de la conscience. C'est pourquoi il est significatif de relever que le temps employé est non pas l'impératif mais le futur de l'indicatif : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », et non : « ...aime ton prochain... ! », La perspective d'une évolution est donc sous-entendue ici, permettant de réaliser un jour le respect spontané et sans effort correspondant à la prescription.
p. 72-73

Les spécialistes sont d'accord pour reconnaître que lorsque Jésus affirme : « Vous

donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48), il ne s'agit aucunement d'une quelconque perfection morale, car Jésus se réfère au fait de devenir « vrai, sincère, entier » (cf. Dt 18, 13) 39. Ce point est d'une grande importance, car il montre la nature du but à atteindre. Ce but vers lequel il faut se diriger est une authentique plénitude, une complétude qui ne peut se trouver que dans une totale transparence de l'être. Le terme araméen pour « parfait » est *gmar*, qui vient du verbe signifiant accomplir, se réaliser ou être complet. Il est intéressant de relever au passage que le deuxième sens du mot veut dire : « complètement consumé, cesser ou disparaître ».
Sur la voie spirituelle, les Anciens distinguaient différents niveaux correspondant aux "commençants", aux "progressants" et aux "parfaits". Le "parfaits" est celui qui est passé par un engendrement comparable à une "résurrection" et établi dans la vérité "divine". Plus fidèle au sens du mot grec *teleios* utilisé dans ce contexte, *The Anchor Bible* l'a traduit non pas par "parfaits" mais par "vrai", et Maurice Nicoll par "complet", "parachevé".
Le mot grec correspondant dans la Septante et attribué à Noé (Gn 6, 9) ou Job (1, 1) est relié au mot tâniim et au mot hébreu-cananéen ***tâm***, "vrai". Il y a également en hébreu un lien entre *tàmîrn* et *Ôemeth* (la vérité) ainsi qu'avec, dans la Septante, le mot grec *alethinos*, l'Homme « vrai ». La perfection ne concerne donc pas un vague moralisme mais relève d'un tout autre registre et d'une tout autre dimension : le plein accomplissement d'un état spirituel qui est la réalisation de la vérité ultime. Lorsque Jésus invite un jeune homme riche à le suivre après avoir vendu ses biens, il commence par lui annoncer : « Si tu veux être parfait [entier, complet] » (Mt 19, 21). Il lui fait en quelque sorte une promesse en lui déclarant que, s'il en a le courage, il pourra retrouver dans sa profondeur une unité cohérente, une totalité intégrée dont la valeur est telle qu'elle ne peut être comparée aux biens les plus précieux de ce monde.
p.p. 72 à 74

Il (Jésus) s'adresse aux pharisiens et les met en cause dans leur attitude à l'égard de l'argent : « Vous êtes, vous, ceux qui se donnent pour "justes" devant les hommes, mais "Dieu" connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé pour les hommes est objet de dégoût devant "Dieu" » Lc 16, 15), ou encore dans leur recherche d'honneurs et de pouvoir : « vous qui aimez le premier siège dans les synagogues et les salutations sur les places publiques ! » (Lc 11, 43). Les légistes se voient reprocher leur moralisme puritain et asphyxiant : « [...] vous chargez les gens de fardeaux impossibles à porter et vous-mêmes ne touchez pas à ces fardeaux d'un seul de vos doigts ! » (Lc 11, 46) Il n'est pas étonnant qu'après avoir entendu de tels discours la réaction des auditeurs soit violente : « Quand il fut sorti de là, les scribes et les Pharisiens se mirent à lui en vouloir terriblement » (Lc 11, 53). Une telle situation résume à elle seule la nature de l'enjeu et la fonction du maître spirituel qui est de démasquer les mensonges, ce que Yvan Amar a appelé « la dénonciation du faux ». Les scribes, les légistes, les pharisiens, en tant que garants de la morale et de la religion, sont particulièrement visés, mais à travers eux, ce sont les aspects correspondants en chacun de nous qui

sont concernés. Bien entendu, l'approche de Jésus n'est pas pour autant négative car, ainsi que le note Marcus Borg, « lorsque nous disons que Jésus s'opposait à la morale conventionnelle, nous devons toujours garder à l'esprit qu'il percevait la réalité comme étant essentiellement charitable, gracieuse et compatissante. Nous ne devons pas comprendre cette remise en question comme une nouvelle exigence ; sinon, c'est l'enseignement de Jésus lui-même qui devient une nouvelle forme de morale conventionnelle, et une forme particulièrement redoutable. Sa remise en question est une invitation à voir les choses telles quelles sont réellement, et à comprendre qu'au cœur de toute chose il y a une réalité qui nous aime ». Il s'agit pour lui d'enlever les voiles et les recouvrements afin de laisser émerger en chacun la plénitude du « Royaume », mais le chemin qui y mène est périlleux, car les illusions sont coriaces et les résistances prêtes à relever la tête et à lutter jusqu'au bout pour ne pas céder. L'identification aux valeurs instituées étant un refuge privilégié pour la conscience ordinaire, on comprend dès lors que Jésus ait constamment cherché à en saper la base, aussi bien par ses propos que par ses comportements. Il a voulu mettre à nu tous ceux qui tentaient de se protéger derrière de fausses vertus, cherchant à faire éclater les limites imposées par la bonne ou la mauvaise conscience afin de préparer l'accès à un autre ordre de réalité.
p.p. 76-77

« Armé d'une torche dont la lumière ne tremble pas, écrit-il dans « *Ecce Homo* », je promène une clarté aiguë dans les souterrains de l'idéal. » Cette entreprise, pour être décapante, n'en est pas moins nécessaire, et c'est ce que jésus a tenté de faire. *La pensée de Nietzsche a souvent été discréditée*, sur la base d'incompréhensions, en considérant notamment la « volonté de puissance » comme une volonté personnelle cherchant à conquérir ou dominer les autres alors qu'il s'agit d'une force de vie, d'un élan vital universel. D'un autre côté, la notion du "surhomme" n'a rien à voir avec une donnée génétique, biologique ou raciale : elle désigne le sage accompli, l'Homme qui a épanoui toutes ses potentialités et dépassé ainsi la norme commune. Il s'agit donc plutôt d'une qualité d'être exceptionnelle, d'un accomplissement spirituel correspondant à une dépossession du "moi-naturel".
p. 78

« J'ai pour précurseur la philosophie du Vedânta et Héraclite », affirme Nietzsche dans « Ainsi parlait Zarathoustra » (Notes et aphorismes), et cela lui permet de voir directement en Jésus le « joyeux messager » (Antéchrist, chap. 33) qui nous propose « une pratique et non une doctrine. Il nous prescrit comment agir et non ce qu'il faut croire » (Zarathoustra, chap. 39). En ce sens, on ne peut considérer Nietzsche comme un nihiliste, parce que ce qu'il nie, c'est justement, selon lui, la négation de la vie, c'est-à-dire l'étroitesse dogmatique, le carcan religieux, la piété embourbée dans les valeurs illusoires, les conformismes sécurisants et, surtout, la réduction du divin à la seule perspective morale qui débouche sur la vénération d'un "Dieu" en contradiction totale avec la vie « au lieu d'en être la transfiguration et le oui éternel ! » (Antéchrist,

chap. 18). On attribue à Nietzsche la célèbre formule : « “Dieu” est mort », en oubliant de mentionner que c’est du “Dieu” moral qu’il est question. « Vous dites que c’est une décomposition spontanée de “Dieu”, mais ce n’est qu’une mue : il se dépouille de son épiderme moral. Et bientôt vous le retrouverez — par-delà le bien et le mal » (La Volonté de puissance, t. II, chap. 407). Dans Zarathoustra, Nietzsche écrit : « Car ce “Dieu” ancien ne vit plus : il est foncièrement “mort”, celui-là. » Le fait d’ajouter “celui-là” revêt une grande importance qui est confirmée par cette autre proposition : « La réfutation de “Dieu” : en somme, ce n’est que le “Dieu” moral qui est réfuté ! »

Nietzsche s’en prend donc essentiellement à une conception de “Dieu” distordue et réductrice qui ne repose que sur un système de fausses valeurs engendrant l’hypocrisie, le ressentiment, la culpabilité et une oscillation sans fin entre la peur du châtiment et la quête d’une récompense. Il considère que le message de Jésus est trahi parce qu’on l’a réduit à une question de points de mérite ou de démérite, alors qu’il s’agit avant tout de transformer l’Homme, de le “diviniser”. La négation du “Dieu moral” peut se compenser par : « Plutôt être soi-même “Dieu” ! » (Ainsi parlait Zarathoustra, IV, « Hors de service »), car « si l’évolution a un sens, la terre est une usine à fabriquer des “dieux” ».

Paradoxalement, la mort du “Dieu moral” n’aboutit pas à l’athéisme mais à la restauration d’une perspective nouvelle invitant à une expérience transformante et libératrice...

p.p. 78-79

III

S’engager sur la Voie

Dans la mesure où le péché n’est plus perçu dans la perspective du “bien” et du “mal” mais dans celle du “vrai” et du “faux”, il apparaît clairement que le dépassement du plan moral n’aboutit pas à l’immoralité mais au contraire à la restauration d’une autre dimension jusque-là occultée. L’attitude impeccable de Jésus est la preuve manifeste de la nécessité d’une conformité à un ordre supérieur qui ne laisse plus aucune place à la compromission. L’effacement de l’esprit moralisateur qui se cramponne à des préceptes contingents rend possible peu à peu une véritable obéissance aux “lois de Dieu”. Mais cette nouvelle orientation que Jésus veut promouvoir est difficile à saisir pour ses auditeurs et ses disciples parce qu’ils sont toujours tentés d’assimiler ce qu’ils entendent à ce qu’ils connaissent déjà. Le caractère transformateur et libérateur des directives se trouve ainsi désamorcé. Au niveau intellectuel, les auditeurs sont victimes d’une perception dualiste qui les enferme dans les notions de bien et de mal — symbole de tous les autres antagonismes et paires d’opposés : si le “péché” est une faute, celle-ci est beaucoup plus ressentie et perçue sous la forme : « Ce n'est pas bien » (ou « cela ne devrait pas être »*) que comme le constat d’une erreur objective. Au niveau émotionnel, ils risquent d’interpréter ce qu’ils entendent en fonction de la peur et de la culpabilité tapies au fond de leur conscience.

---

* le refus de l'acceptation (non pas l'approbation !) de "ce qui est" (puisque c'est arrivé !) est un positionnement voué aux complications et souffrances qui en découlent, et va vers une fuite en avant épuisante, destructrice… [note du transcripteur]
p. 83

Les aspects les plus subtils de la voie ne pourront être abordés qu'après une élimination lente et progressive des vues fausses, des opinions arbitraires, des conceptions acquises par osmose avec le milieu ambiant ou d'autres formes de conditionnements. Le mental ne lâche pas sa prise aussi facilement dans la mesure où il se sent toujours justifié et évite à tout prix de remettre en cause ce qui lui est cher. Pourtant, on peut attribuer au présent contexte cette parole commune à tous les maîtres : « Je te le dis, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies rendu même jusqu'au dernier sou !». (Lc 12, 59).
Un des aspects de l'enseignement de Jésus a consisté précisément en cette tentative d'éradiquer chez ses auditeurs — que ce soit la foule ou les disciples — leurs conceptions les plus grossières, prenant souvent à contre-pied les idées les plus enracinées et les plus tenaces.
p. 85

Prenant la parole, il leur dit : « Pensez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? [...]. Ou ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a tuées dans sa chute, pensez-vous que leur dette fut plus grande que celle de tous les hommes qui habitent Jérusalem ? » (Lc 13, 1-5). Ces deux tragédies ont aux yeux des gens une signification particulière, car ils y voient une punition divine pour leurs "péchés".
Or Jésus leur signale qu'ils se trompent en interprétant ces événements malheureux selon leurs critères personnels. Les Galiléens tués ou les habitants de Jérusalem victimes d'un accident ne sont ni pires ni meilleurs que les autres ; il n'y a pas là de châtiment particulier infligé à leur égard par "Dieu" lui-même. Voilà qui révolutionne complètement leur manière de voir les choses parce qu'ils raisonnaient en fonction d'une certaine logique fondée sur la rétribution de actes, c'est-à-dire la corrélation directe entre une faute et une calamité qui en serait la punition. Jésus tente de rectifier une telle vision en élargissant le champ au-delà d'une simple question de récompense et de châtiment*. Il ne faut donc passe méprendre au sujet de, ce qu'est la "volonté divine" en lui attribuant un sens définitif selon nos propres catégories étriquées. Ce n'est pas à vue humaine et au nom d'idées morales, de principes religieux et de conceptions ordinaires relatives à la "justice" que l'on peut attribuer une signification quelconque aux événements qui se produisent dans le monde !
---
* à lire dans un registre similaire des traditions orientales sur « Karma-vipaka » (ou "l'action et son résultat) d'Arnaud Desjardins et Véronique Loiseleur, dans « La voie et ses pièges », pages 97 et 98[2], Éditions La Table Ronde © 1992

http://www.babelio.com/livres/Desjardins-La-voie-et-ses-pieges/128135
p.p. 86-87

Il y a une différence de nature entre une émotion positive (et donc heureuse) et un sentiment d'allégresse inhérent à l'être. Une grande part du cheminement intérieur consiste précisément à se qualifier pour être en mesure d'échapper à ce premier niveau de fonctionnement, mais, pendant longtemps, les émotions interdisent l'accès à cette autre possibilité de ressenti.

Si, en dernier ressort, la mystérieuse et ultime transformation de l'être dépend de la grâce divine, il n'en reste pas moins que l'Homme lui-même est convié à une participation active par des efforts, conscients et bien orientés.
p. 107

Avant même qu'il soit question d'une transformation radicale de l'être, l'enseignement de Jésus rapporté par ces textes montre bien que l'Homme ne peut rien escompter en se fondant simplement sur sa manière ordinaire et habituelle de fonctionner. En prenant un échantillon à une échelle restreinte et ponctuelle (mais la transformation se passe en réalité à cette échelle et non ailleurs), le saut qualitatif dont il est question peut fort bien correspondre à un geste intérieur d'adhésion totale qui fait basculer au cœur de la réalité. Cela explique aussi la « joie » particulière qui apparaît du fait même que la totalité est retrouvée, l'harmonie est rétablie et l'être repose alors en lui-même, dans son équilibre foncier. Ce geste, qui est un véritable retournement par rapport à la force des inerties habituelles, est à juste titre hautement valorisé — cela apparaît clairement d'après plusieurs images données dans les Évangiles. Selon les différents angles d'approche, on peut considérer d'une part que la "brebis retrouvée" correspond au geste qui permet le retour à la cohésion et à l'unité : à la suite d'un effort précis et bien mené, on adopte une attitude intérieure qui restaure en la personne son intégralité. On en arrive à une acceptation totale vis-à-vis de laquelle une adhésion à quatre-vingt-dix-neuf pour cent est quantité négligeable, le dernier pour cent étant précisément le seuil à franchir à partir duquel tout se joue. D'autre part, le troupeau que l'on « délaisse » représente la multitude des refus qui nous habitent avec leur cortège d'états négatifs. On peut, une fois ce retournement intérieur effectué, y revenir et les inclure alors en se retrouvant du même coup situé à un autre niveau, un niveau qui permet que l'on se « réjouisse ». Ce passage, une fois stabilisé, correspond au sein de l'être à une "révolution", de la même façon qu'en chimie une solution saturée arrive brusquement à une cristallisation. Mais il faut beaucoup chercher pour le découvrir... et faire ensuite en sorte de ne pas le perdre avant qu'une cristallisation définitive ne s'accomplisse !

Par rapport à la recherche de la "brebis", Luc écrit : « Et, quand il l'a trouvée », alors que Matthieu formule de la façon suivante : « Et s'il parvient à la trouver. » Ce dernier admet donc la possibilité d'un échec par rapport au but de la recherche entreprise (ce qui montre encore une fois que l'on ne peut pas assimiler le berger à "Dieu"). En un sens, Matthieu est plus réaliste dans la mesure où il reconnaît qu'il

n’y a pas de garanties quant à l’aboutissement de la quête.
p.p. 108-09

Le fait de traduire ce passage par « si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière » a pour inconvénient de lui donner une allure de chantage, étant donné que, dans la plupart des esprits, “se convertir” signifie avant tout « embrasser une religion particulière ». Ce terme comporte en réalité un sens beaucoup plus « technique », *metanoïa* désignant un renversement complet dans la manière d’appréhender les choses, une révolution intérieure qui modifie de fond en comble la manière de voir et de ressentir. Dès l’abord, il est donc question d’apprendre à se conformer à la volonté du Père. Dans le Notre-Père, il est bien énoncé : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6, 10), ce qui laisse supposer une évidence qui nous échappe le plus souvent, à savoir que la volonté du Père n’est pas faite sur la terre et que le sens de notre requête est précisément qu’elle le soit de la même façon qu’elle l’est “au ciel” ! Nous sommes conviés à une participation active pour l’accomplir... Origène avait d’ailleurs souligné fort justement : « Si la volonté de “Dieu” est faite sur la terre comme au ciel, la terre ne reste plus terre... , tous nous serons ciel. »
p. 114

Ces textes révèlent aussi l’immense valeur que Jésus attribue à cette mystérieuse part en l’Homme, aussi « petite » soit-elle. Elle peut désigner, mais à un niveau plus profond encore, cette parcelle de divinité à laquelle fait allusion Thomas Merton lorsqu’il forge l’expression “point vierge”. « Au centre de notre être, précise-t-il, il y a un point de néant qui n’est pas touché par le “péché” ni l’illusion, un point de vérité pure, un point ou une étincelle qui appartient totalement à “Dieu”, qui n’est jamais à notre disposition, d’où “Dieu” dispose le nos vies, qui est inaccessible aux fantaisies de notre propre mental ou aux brutalités de notre volonté. Ce petit point de néant et de pauvreté absolue est la plus grande gloire de “Dieu” en nous. C’est en somme son nom écrit en nous, en tant que filiation. C’est comme un diamant pur, brillant de la lumière invisible. Il est en chacun. »
p. 115

En réalité, la parabole décrit dune manière frappante l’état psychologique de la plupart des hommes. Jésus ne fait qu’exposer ce qu’est le lot commun. Le message de Jésus sur ce point, comme sur beaucoup d’autres d’ailleurs, coïncide exactement avec le fond commun de toutes les sagesses traditionnelles. La description du statut ordinaire de l’Homme est qu’il est endormi, égaré, hypnotisé et, si ce n’était pas le cas, il serait inutile de chercher à s’éveiller, renaître, revenir à la Vie. En Inde, on considère qu’à la suite d’une ascèse bien menée on peut devenir *samskrita*, c’est-à-dire « bien fait, sculpté, raffiné », alors que dans l’état “naturel”, commun, l’être humain naît *prakrita*, c'est-à-dire « grossier, non raffiné »*.
Tous les enseignements de Jésus se proposent de nous acheminer de la même façon

d'un état d'être à un autre, un état totalement différent dont l'existence ne peut même pas être soupçonnée tant qu'il n'a pas été intimement éprouvé. Encore faut-il déjà réaliser l'état de départ ainsi que ses multiples implications.
---
* avec des nuances, cela va de soi ! [note du transcripteur].
p. 118-19

La parabole du fils perdu illustre à merveille un tel schéma et elle est parsemée de précieuses indications. Encore une fois, Jésus part de l'expérience commune, de la réalité concrète à laquelle chacun participe quotidiennement et, dans la droite ligne de l'univers propre à la pensée hébraïque, il en tire un enseignement au sujet des réalités spirituelles et intelligibles.
Le jeune fils réclame sa part d'héritage à son père, ce qui était tout à fait légal à l'époque. Il lui dit donc : « Père, donne-moi la part de fortune qui me revient. » Or il ne s'agit pas ici de n'importe quel patrimoine, propriété ou richesse. Dans le grec de la Septante (Tobie 14, 13 ; II Maccabées 3, 28), le terme utilisé pour « propriété, substance » et parfois pour "terre" est "*ousia*", qui signifie aussi « substance, essence ». Au verset 13, il est rapporté que « le jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa son bien ». Littéralement, le texte dit qu'il « dispersa, gaspilla sa substance », "*tên ousian autou*". Le bien dont il a hérité de plein droit et qu'il dilapide n'est évidemment pas d'ordre matériel. Ce bien est sa propre essence, ce qui est substantiel, et par conséquent capital pour sa propre survie, au sens spirituel du terme. Le fait de tourner le dos à cette réalité supérieure qui est la substance même de son être condamne l'Homme à sa perte et, pour échapper au désastre, le seul recours qui lui reste est d'effectuer une volte-face.
p. 119

Il y a des façons très subtiles de ne pas mener une vie salutaire ainsi que de nombreuses formes de "prostitution".
p. 122

Le mot hébreu "tôrâh" signifie littéralement « direction à prendre » et vient de "yârâh" : « montrer », « lancer », d'où montrer de la main et, par extension, « indication ». Il en vient à désigner l'enseignement lui-même. En même temps qu'une grâce, la "tôrâh" est une exigence, mais non pas au nom d'une autorité extérieure et étrangère à notre propre liberté intérieure. Elle permet au contraire de maintenir l'alliance conclue avec "Dieu" et de vivre ainsi la grâce de "Dieu" « écrite dans le cœur » Or 31, 33). Bien malencontreusement, les traducteurs judéo-alexandrins de la Bible hébraïque ont, au II^{e} siècle avant J.-C., traduit dans la Septante le mot "tôrâh" par le grec "nomos", qui signifie littéralement « ce qui est attribué en partage », d'où « ce dont on fait usage », c'est-à-dire, par extension "coutume", "loi", prescription légale ayant valeur en soi et qui ouvre par conséquent la voie au légalisme juif.
Le glissement de sens du terme hébreu "tôrâh" au grec "nomos" est très révélateur de

la manière dont la pensée humaine peut dévier imperceptiblement à partir d'une ligne donnée et orienter ainsi dans une direction toute différente. Il y a en effet un décalage de signification entre l'expression « direction à prendre » et « ce qui est attribué en partage » (du grec "némô") Et il y a même un autre décalage entre le terme "nomos" et le sens juridique qui lui a été attribué. On peut aisément entrevoir maintenant les répercussions qu'une telle conception peut avoir sur le plan psychologique en opérant un renversement des valeurs : il ne s'agit plus de se soumettre à un principe qui soutient l'Homme dans sa profondeur et lui permet d'accéder à la libération et à la paix, mais de se conformer à une liste de prescriptions pour se mettre en règle avec "Dieu". En résumé, ce n'est plus "Dieu" qui apaise l'Homme, c'est plutôt l'Homme qui cherche à apaiser "Dieu" ! Au passage, les tenants du pouvoir religieux et leurs interprètes (les scribes, dans les Évangiles) seront bien placés pour asseoir leurs droits et leurs privilèges, prolongeant en cela l'importance exagérée que les rédacteurs sacerdotaux du Pentateuque avaient déjà accordée aux prêtres et aux lévites.
p. 130-31

Il est significatif que certains interlocuteurs de Jésus viennent le trouver pour lui demander : « Maître, que dois-je faire de bon pour obtenir la vie éternelle ? » (Mt 19, 17 ; Lc 10, 25 ; 18, 18). La question posée concerne le "faire" et non "l'être" ; or Jésus est venu pour régénérer les êtres et leur montrer où se trouve réellement la "volonté de Dieu". Cette remise en adéquation avec la volonté divine réclame en effet une disposition intérieure qui relève en priorité d'une qualité d'être et non pas d'un simple acte visible ou superficiel, d'une préoccupation pour remplir des conditions extérieures afin de s'attirer certaines faveurs divines.
Une telle erreur n'est pas l'apanage de ceux, tels les scribes et les pharisiens, qui s'adonnent à une casuistique sophistiquée ou à des sophismes pervers. Non, elle peut être aussi le lot de tout un chacun et pas seulement de ceux qui essaient d'interpréter les Écritures à leur avantage et selon leurs propres critères religieux.
Peut-être même, encore plus profondément que les autres, les auditeurs sincères et les disciples fidèles tombent-ils dans ce travers. Ils sont tout à fait prêts à obéir, mais il est révélateur de constater que le mot "obéissance" utilisé tout au long du Nouveau Testament ne se trouve jamais sur les lèvres de Jésus lui-même. Et pourtant, il est quand même bien question d'une "soumission", d'une "reddition" de toutes les prérogatives individuelles…
p. 131

À l'Homme riche qui se voit rappeler les commandements, une demande d'un autre ordre est proposée, un autre niveau d'exigence, beaucoup plus profond, beaucoup plus intime. Sans doute cet homme s'était-il conformé à toutes les prescriptions légales avec sincérité et diligence. « Maître, lui dit-il, tout cela, je l'ai observé dès ma jeunesse » (Mc 10, 20 ; Lc 18, 21), et en Matthieu, cet homme qui a été rajeuni dit : « Tout cela, lui dit le jeune homme, je l'ai observé ; que me manque-t-il encore ? » (Mt 19, 20). Dans sa réponse, Jésus lui demande, entre autres, d'abandonner tous ses

biens, mais cette demande ne doit pas être prise seulement au premier degré (même si cela a pu lui être effectivement réclamé). Les biens en tant que tels ne sont pas en cause, mais plutôt l'attachement, l'appropriation elle-même. L'identification aux possessions et à toutes les formes "d'avoir" renforce le "moi-naturel" dans les notions factices de « mon, ma, mes »*. L'enjeu extérieur apparent renvoie donc à un réel défi qui remet en cause les fonctionnements habituels et les fausses sécurités (cf. Lc 18, 28-30). Avec les meilleures intentions du monde, la pratique véritable est ainsi déviée ou faussée sans que personne ne s'en aperçoive. Et, en un sens, plus les efforts dévoués se renforcent et se multiplient, plus on s'écarte de la pratique juste.

« Pourquoi m'appelez-vous "Seigneur", "Seigneur", et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Lc 7, 46). Il serait possible de retraduire cette parole en ces termes : « Pourquoi autant de ferveur, de dévotion, de dévouement, de sentimentalisme religieux alors que vous ne cherchez même pas à comprendre le sens réel de la pratique » Celle-ci est située le plus souvent dans une perspective fausse, car il est en fait inévitable que, pendant longtemps, les tentatives de mise en pratique tombent dans les anciennes ornières mentales.

---

* voir éventuellement à ce sujet très important :
https://versautrechose.fr/blog3/?p=748
p. 131-32

Un tel piège n'appartient pas à une époque spécifique parce qu'il concerne un obstacle inhérent à la voie spirituelle elle-même, qui confronte inévitablement les illusions et les mensonges de "l'ego". Il est cependant très difficile de se soumettre à une discipline et d'envisager la quête elle-même sans être sous le coup des motivations ordinaires, des intérêts purement égoïstes. Jésus prévient pourtant le chercheur d'une façon explicite, mais, comme cela arrive souvent en pareil cas, les instructions les plus précieuses passent inaperçues : « "N'espérez" rien en retour » (Lc 6, 35) 8. De la même manière, le maître zen Taisen Deshimaru a sans cesse répété aux pratiquants de l'assise méditative : « Mushotoku, mushotoku! » ce qui signifie : « Sans but ni esprit de profit ! ». Tel est le paradoxe de la pratique : l'accès au « Royaume des Cieux » exige un abandon du but lui-même, un lâcher-prise par rapport à une recherche de bénéfices quelconques, y compris de bienfaits spirituels. La recherche d'une performance, même d'ordre moral, constitue un obstacle subtil au véritable don de soi et à la confiance totale. Le judaïsme en tant que religion* a laissé se développer l'idée d'une correspondance étroite entre le mérite et la récompense, le démérite et le châtiment. L'ambition des rabbins* était donc de se conformer le plus scrupuleusement à ce qu'ils considéraient comme méritoire afin d'en recueillir une récompense et de gagner ainsi une place d'honneur auprès de "Dieu". En réalité, cette conception imprégnait la société elle-même, de sorte que le peuple en son entier — et par conséquent les disciples aussi — était dominé par cette mentalité.

---

* c'est le cas de toutes traditions, dans une approches de "religiosisme" immature

[note du transcripteur]
p. 133

Ce dialogue est exemplaire et riche de contenu. Comme toutes les mères, cette femme a des attentes à l'égard de ses fils. Elle a de l'ambition pour eux et veut les voir promus à un brillant avenir ! Bien que ne posant pas la question directement pour elle-même, son attitude trahit une réalité psychologique commune faite de désirs, d'espoirs, d'attachements ainsi que la transposition de ces fonctionnements à une réalité qui appartient pourtant à un autre domaine. Le texte fait allusion ici à ce mélange des plans, cette confusion entre ce qui relève du psychique par rapport au "pneumatique" (*souffle vital*). C'est pour-quoi Jésus répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez, vous demandez à ce que la psyché accède au *pneuma* , or c'est impossible. » Comme le monde spirituel est inaccessible au psychisme parce qu'il est d'une qualité trop subtile, il est même impossible de s'en faire une représentation exacte. La conception que cette femme a du "Royaume" est empreinte d'une certaine naïveté. Par ignorance, elle ramène une réalité qui lui échappe à ce qui lui est déjà connu.
Les fils, de leur côté, veulent répondre au désir de leur mère. Autrement dit, ils sont encore soumis aux mécanismes psychologiques ordinaires. En cherchant à satisfaire sa propre attente, ils ont aussi une forme d'attente au fond d'eux-mêmes. Ils montrent par là qu'ils ne sont pas encore libérés de certains fonctionnements psychologiques de base. S'ils veulent réellement s'affranchir un jour, ils devront pourtant purifier cette sphère émotionnelle qui les maintient prisonniers et parvenir à se dégager du pouvoir qu'exerce encore sur eux le lien maternel.
p. 134

« À ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus et dirent : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ? » (Mt 18, 1) ou encore : « Une pensée leur vint à l'esprit : qui pouvait être le plus grand d'entre eux ? Mais Jésus, sachant ce qui se discutait dans leur cœur... » (Lc 9, 46-47). L'occasion lui était une nouvelle fois donnée de leur délivrer un enseignement tout en se mettant à leur niveau et en reprenant leur propre terminologie. Cela ne l'empêche pas de faire éclater la conception ordinaire sous la forme d'un paradoxe susceptible de leur faire entrevoir une autre dimension : « Car celui qui est le plus petit parmi vous tous, c'est celui-là qui est grand » (y. 48).
À un premier niveau, l'attente d'une récompense se situe dans la recherche d'une gratification auprès des autres, d'une quête de louanges et de reconnaissance qui concerne par conséquent la vanité. Il ne s'agit pas, bien entendu, de pratiquer pour se faire remarquer des hommes ou d'être glorifié par eux (Mt 6, 1-2). Il ne faut pas chercher à être vu ou encore à feindre quoi que ce soit pour acheter leur admiration (Mt 6, 5 et 16). Mais pour Jésus, il fallait aller encore plus loin dans le bouleversement des croyances et des valeurs établies et ne pas s'arrêter en cours de route.

p. 135-36

Le terme est plutôt à prendre au sens de “pauvre” car il s’agit d’une invitation à l’humilité, à une attitude intérieure qui reconnaît, dans la sobriété du cœur et le silence des pensées, la justesse de ce qui doit être fait. À partir d’une telle attitude, il est totalement exclu de s’octroyer un mérite quelconque et par conséquent de s’imaginer en droit d’escompter une récompense. « Nous sommes de pauvres serviteurs » non pas parce que notre statut est servile, que nous sommes déclassés ou pitoyables, mais parce que nous devons être pauvres intérieurement, c’est-à-dire humbles, délivrés de toutes les attentes et dépouillés de toutes les prétentions. N’est-ce pas la prétention suprême d’estimer que Dieu nous doit quelque chose ? Un court dialogue auprès du maître indien Neem Karoli Baba le confirme d’une manière simple et touchante : « Sers le pauvre », conseilla-t-il un jour à un disciple. « Qui est pauvre, Maharaji ? — Chacun est pauvre devant le Christ », répondit-il.
p. 137

En revenant toujours sur ce point, Jésus ne bouleverse pas l’ordre de la Torah mais ceux qui l’ont mal comprise et qui s’accrochent à leurs vues fausses et à leurs catégories limitées. Il introduit sans cesse ses propos par : « Vous avez entendu qu’il a été dit aux ancêtres... » (Mt 5, 21 et 27, 31, 33, 38, 43), se référant à l’enseignement traditionnel tel qu’il est donné oralement, surtout dans les synagogues. Pour lui, la Torah elle-même n’est absolument pas oppressive, à la différence de Paul qui parle de « cette Loi des préceptes avec ses ordonnances » (Épître aux Éphésiens 2, 15) et qui fait du Christ la fin de la Loi (Rm 10, 4). En fait, elle consiste plutôt en cette « loi de liberté » dont parle saint Jacques Oc 2, 12), c’est-à-dire, si on en comprend l’essence, de principes qui peuvent mener à l’affranchissement. « Celui, au contraire, qui se penche sur la Loi parfaite de liberté et s’y tient attaché, non pas en auditeur oublieux, mais pour la mettre activement en pratique, celui-là trouve son bonheur en la pratiquant » (jc 2, 25). On peut alors rapprocher la « Loi » du terme sanscrit “dharma” utilisé aussi bien par les hindous que les bouddhistes et que l’on peut aussi traduire par « Enseignement ». Il désigne « l’ordre juste », « ce qui soutient » et, par conséquent ce sur quoi on peut s’appuyer. Un passage du Psaume XIX en donne une belle description : « La torah d’Adonaï est parfaite, elle restaure l’âme, le témoignage d’Adonaï est fidèle, il donne la sagesse au simple. Les préceptes sont droits, ils réjouissent le cœur. L’ordre d’Adonaï est clair, il illumine les yeux, le frémissement d’Adonaï est pur, il demeure à jamais, les jugements d’Adonaï sont la vérité, ils sont justes ensemble.
p. 140-41

Sœur Jeanne d'Arc note que le mot hébreu “amen” « évoque vérité, fidélité, solidité : “c’est vrai c’est sûr !”. Avec “je vous dis”, il donne une portée solennelle à l’affirmation du maître. Cet “amen” ainsi employé est une caractéristique du style propre à Jésus. »

p. 142

La prépondérance accordée aux interprétations étroites de la Torah finissait par polariser les esprits et les enfermer dans un formalisme religieux atrophiant qui contribuait à occulter la réalité du Royaume. Les commentateurs de la Synopse ont bien remarqué que l'interprétation de Jésus « se situait dans la ligne de la tradition sapientielle[16] ». Elle présente par conséquent un enseignement de sagesse dont la seule vocation est de transformer l'Homme de fond en comble et non pas simplement de le faire adhérer à des idées nouvelles. Il ne s'agit pas de remplacer un système de croyances par un autre ni de contrer des conceptions limitées avec d'autres conceptions tout aussi limitées. Comment au contraire trouver une dimension verticale qui, seule, permet de restaurer l'intégralité de la personne ? La réponse va reposer sur la compréhension de l'essence des commandements. Cette compréhension n'est pas abstraite ou formelle et il n'est plus question de discuter sur des cas d'école car la connaissance libératrice est avant tout une expérience, une réalisation incluant tout autant la pensée, le cœur et le corps. La nature — la pureté — des actes sera ainsi fonction de l'intégration de ce qui est juste, c'est-à-dire conforme à la volonté de "Dieu".

Par définition, la Torah montre la voie, elle indique le chemin. Bien comprise, elle aide l'Homme à retrouver sa liberté en découvrant sa dimension transcendante. Mais encore faut-il en saisir la quintessence, sous peine de prendre les moyens pour la fin et d'accorder aux règles de discipline une valeur en soi !! Et, en se perdant dans les méandres de la rhétorique, l'Homme risque de se perdre de vue lui-même. La contestation de Jésus est radicale, impitoyable, intransigeante par rapport au mental ordinaire, mais elle ne concerne pas la surface des choses. Il s'est d'ailleurs plié aux coutumes de son temps et a suivi les préceptes rituels et cérémoniels (Mt 8, 4 ; Mc 1, 44 ; Lc 5, 14 ; 17, 14).

p. 145

En se maintenant sans cesse dans cette délicate frontière qui sépare le licite de l'illicite, Jésus a un unique souci : montrer que le respect d'un commandement n'a de sen que s'il permet d'atteindre le but véritable pour lequel il a été donné ! Et ce but n'a rien à voir avec une quelconque exigence arbitraire et dogmatique imposée par le mental humain et à laquelle il faudrait se plier (sous peine de lapidation ou d'une condamnation de "Dieu" lui-même en cas de transgression). Les "scribes" iront jusqu'à légiférer sur la distance qu'il est permis de parcourir le jour du sabbat : environ mille deux cents mètres, soit la distance entre le mont des Oliviers et Jérusalem ! Et en quoi le fait d'interdire de défaire un nœud ou de tracer plus d'une lettre de l'alphabet ce jour-là contribue-t-il à rendre l''Homme meilleur !? Puisque ce jour est un jour de repos, le moyen le plus profond de le sanctifier ne consiste-t-il pas à restaurer la tranquillité là où il y a le trouble ainsi qu'à guérir là où il y a la maladie et la détresse ?

Les juifs étaient un peuple pastoral devant s'occuper des troupeaux et, avant la

captivité babylonienne, un certain nombre de tâches étaient autorisées le jour du sabbat. Il en était resté la permission de récupérer un animal tombé dans un fossé ; ce que les esséniens, à l'inverse des pharisiens, ne toléraient même pas ! Ce point sera retenu par Jésus pour renvoyer ses détracteurs à leur incohérence : « Parti de là, il vint dans leur synagogue. Or il se trouvait là un homme qui avait une main sèche, et ils lui posèrent cette question : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » afin de l'accuser. Mais il leur dit : « Quel sera d'entre vous l'homme qui aura une seule brebis, et si elle tombe dans un trou, le jour du sabbat, n'ira la prendre et la relever ? » Or combien un homme vaut plus qu'une brebis ! Par conséquent il est permis de faire une bonne action le jour du sabbat » (Mt 12, 9-12).
p. 147-48

« Les vertus courantes, notre personnalité trafiquée, les dignités terrestres, l'orgueil mis à se vanter d'un accomplissement purement formel de la Loi, tout cela sera cendre et poussière, sera comme nul et non avenu », écrit David Flusser. Comme Socrate a mis en question le côté intellectuel de la personne humaine, Jésus a mis en cause son côté moral. Tous deux ont été exécutés. Est-ce un hasard ? » On est tenté de répondre par la négative car, par une approche en apparence différente, ils se sont néanmoins tous les deux attaqués à la même chose. Par-delà la différence des mentalités, des croyances, des réalités culturelles, sociales, économiques ou politiques, il y a toujours cette constante de l'esprit humain, avec son fonctionnement, ses mécanismes viciés, ses distorsions, ses mensonges.

Et, encore plus profondément, se trouve le noyau essentiel de l'être ; là où il n'y a plus ni hommes ni femmes, ni Grecs ni juifs, pour reprendre une formulation propre à saint Paul. L'accès au pur « Je Suis », que mentionne plusieurs fois l'Évangile de Jean d'une façon remarquable, ne peut se faire que par une démarche progressive et méthodique. Pour un maître de sagesse, toutes les occasions sont bonnes en ce sens…
p. 149

En effet, l'inférieur ne pourra jamais admettre le supérieur, le monde limité ne pourra jamais embrasser le monde illimité. Bien évidemment, d'un monde à l'autre, les critères ne sont plus les mêmes, de telle sorte que Jésus a beau prévenir, ses mises en garde deviennent elles-mêmes source de nouvelles confusions !
« N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » (Mt 5, 17). Chez Marcion, Clément d'Alexandrie, Épiphane et Tertullien, cette parole se retrouve sous la forme suivante : « Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais (l')accomplir. » On a vu que l'ajout concernant les "Prophètes" changeait la portée du message et, dans le cas présent, le terme "accomplir" ne revêt plus ici le même sens.
La formulation longue ne peut pas correspondre à la parole originelle qui concerne le thème de l'approfondissement du sens et de la découverte d'une dimension verticale, de l'accomplissement ultime de l'amour et de la compassion. Mener la Torah jusqu'à la perfection ne veut pas dire cependant qu'elle est incomplète ou désuète mais

qu'elle exige une pratique d'une incomparable qualité. La préoccupation majeure de Jésus ne consiste certainement pas à renforcer une tradition dont la puissance même est devenue une entrave ! Ce qu'il veut avant tout c'est libérer l'Homme de ses propres errements intérieurs. C'est au fond d'un "cœur purifié" et d'une conscience transformée que la Loi peut alors trouver son plein accomplissement.
Le mot grec "accomplir", *plêrousai*, rend l'hébreu *qiyyem* qui signifie "maintenir", "soutenir", mais selon le syriaque et l'araméen, cela signifie « donner une fondation ferme à » plutôt que "établir" dans le sens de "défendre".
Pour les juifs de Palestine, c'est l'hébreu *kiyyêm* et l'araméen *kaiyêm* qui correspond à "accomplir" ; ainsi que l'hébreu *bittêl* et l'araméen *battêl* pour "abolir". Le premier terme est dérivé de *kaiyam*, "constant", qui implique non pas le sens "d'ériger" ou "d'établir" mais de « rendre constant », de "confirmer" ». *Battêl* dérive directement de la racine *betêl* "cesser" et signifie par conséquent « faire cesser ».
Il n'y a donc pas d'abolition, de destruction, mais un parachèvement qui s'appuie sur une compréhension solide. Ce qu'il faut ajouter tout de suite, c'est qu'un tel parachèvement va détruire de nombreuses illusions ! Jésus résume la situation en Marc 7, 6 lorsqu'il cite Ésaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres ; mais leur cœur est loin de moi » (Is 29, 13). Et pour réduire cette distance, il va falloir allonger le pas. Le degré d'exigence va être nettement plus élevé et la remise en cause plus profonde !
À quoi sert-il, par exemple, de déclarer des biens *korbân* (mot araméen qui signifie « offrandes », et plus particulièrement à "Dieu") alors que ces mêmes biens seraient nécessaires pour assister son père ou sa mère ? (Mc 7, 11) À quoi sert-il de filtrer le moustique si c'est pour engloutir le chameau ? (Mt 23, 24) De tels propos ne doivent pas être enfermés dans le seul contexte du judaïsme pharisaïque car cela serait encore une manière de ne pas se sentir concerné par eux ! Ne tombons pas dans le travers de la paroissienne qui va féliciter chaleureusement le curé pour son beau sermon « Il n'y a pas une seule chose que vous avez dite qui ne concerne une personne ou une autre de mes connaissances ! »
Il n'en reste pas moins que chacun a sa propre conception de ce qu'est le bien auquel il conforme son attitude. Et remettre en cause cette conception qui paraît implicitement justifiée est de la plus grande difficulté dans la mesure où son aspect relatif est perdu de vue. C'est la raison pour laquelle l'enseignement vivant de Jésus donne en permanence l'impression de prendre à contre-courant la plupart des pratiques religieuses. En réalité, ce sont plutôt ces pratiques qui sont à contre-courant ! Elles témoignent paradoxalement d'une non-conformité à la volonté "divine". Et la remise en ordre ressemble beaucoup plus à un bouleversement perturbateur qu'à un réconfort apaisant. « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (Mt 10, 34). Jésus n'annonce pas ici 1e but qu'il se propose mais la conséquence inévitable qu'engendre cette, remise en ordre elle-même. Si Jésus apportait le glaive au sens littéral, c'est-à-dire si telle était son intention première, il y aurait une contradiction totale avec l'essence de son enseignement. Ce qu'il veut dire, c'est que cette remise

en ordre ne peut pas se produire sans qu'il y ait de frictions. De telles réactions peuvent survenir à l'échelle de la société ou de la famille, comme cela a souvent été rapporté dans les Évangiles, mais elles se passent surtout sur le plan intérieur. Jésus évoque les véritables déchirements intérieurs qu'occasionne inévitablement la métamorphose de l'être. Il est en effet très naïf d'envisager la progression spirituelle uniquement comme l'accession à des états de plus en plus paisibles et extatiques, où tout entre en conformité avec notre conception habituelle du bonheur.
p.p. 152 à 154

Lorsqu'il affirme que c'est « par la patience que vous posséderez vos "âmes" » (Lc 21, 19), il laisse entendre tout d'abord que nous ne les possédons pas. Cette affirmation en apparence très énigmatique prend tout son sens si l'on se souvient que "l'âme" concerne le niveau psychique et psychologique. Or, le plus souvent, c'est ce niveau qui nous possède en ce sens qu'il a tout pouvoir sur le reste. Habituellement, nous n'avons pas de maîtrise par rapport à nos fonctionnements psychiques (à moins d'entreprendre une immense rééducation). Cette parole indique la nécessité d'un travail patient sur soi, et c'est ce travail patient qui aboutira à ce que l'on possède un jour son "âme". Il est même possible de trouver une indication sur la nature spécifique de l'ascèse à entreprendre si l'on retient qu'en grec, un des sens du mot "patience" signifie « tenir en haut, tenir droit, supporter ». Du point de vue de l'état intérieur (si on laisse de côté l'effet extérieur de la patience dans son acception courante), cela correspond à un état de contrôle et de dés-identification. Nous ne sauverons pas nos vies par la pratique de la patience, même si elle est une qualité louable, mais par un travail précis qui consiste à faire naître peu à peu en nous un état de témoin permanent qui "supporte" ou « tient en haut » tous les autres états. On peut voir là, au passage, comment un glissement de sens peut désamorcer une parole et lui enlever toute sa pertinence en tant que directive sur un chemin spirituel !
p. 155-56

Jésus rehausse considérablement le degré d'exigence et impose de tourner le regard vers l'intérieur. Il donne un enseignement au sujet du fonctionnement émotionnel lui-même en insistant sur la nécessité de le purifier. A partir du rappel de chaque commandement, il énonce l'instruction suivante. Cette nouvelle indication est une précision essentielle qui oriente vers une pratique concrète. Le commandement lui-même est au futur de l'indicatif, ce qui laisse supposer qu'un certain exercice sur soi sera nécessaire avant de pouvoir l'observer véritablement. Le père Sylvain, un moine d'Égypte, précise de la sorte : « Tout se corrompt lorsque l'on en arrive à confondre le travail intérieur avec ses résultats. Faire l'expérience de "l'amour de Dieu", ou du prochain, même pour un instant, ne constitue pas moins un résultat qu'une expérience mystique. Être vertueux est un résultat. Avoir la foi constitue un résultat. De même, la sagesse et la compassion constituent des résultats. Toute corruption de la tradition commence avec le mélange et la confusion du travail intérieur avec ses résultats. »
p. 157

Il est évident qu'il ne peut pas être réaliste de prétendre vouloir accéder au "Royaume des Cieux" sans s'être au préalable sérieusement purifié de tout ce qui relève d'un tel niveau inférieur de fonctionnement. C'est pourquoi Jésus déclare nettement : « Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le "Royaume des Cieux" » (Mt 5, 20). Il ne s'agit pas d'un chantage mais d'un avertissement, d'une précision afin d'éviter de se méprendre en toute bonne foi. Ce n'est pas l'enseignement des scribes et des pharisiens qui est en cause mais leur pratique. De la même façon, peu importe les théories que l'on peut échafauder et les idées auxquelles on peut adhérer, ce qui compte est la mise en pratique — et plus précisément la manière dont le mode d'emploi est compris puis appliqué intérieurement et extérieurement. Il y a donc là un appel à un autre ordre de mobilisation d'une tout autre qualité. Ce n'est même pas que la nouvelle pratique doit dépasser l'ancienne, la surpasser en poursuivant dans la même ligne que la précédente. Non, ce qui est réclamé est une totale révolution au-dedans et par conséquent une révision draconienne de la pratique antérieure. On peut retenir à ce sujet l'expression de certains traducteurs qui ont choisi : « Si votre justice ne surabonde pas » ou « n'a pas plus de profusion », mais tout en gardant à l'esprit son caractère qualitatif et en insistant sur la nécessité du passage d'un niveau à un autre. Bien évidemment, il faut sortir du contexte où la justice consistait avant tout à faire l'aumône, pratiquer le jeûne et la prière, car une telle justice pour hommes pieux et bien pensants ne suffit pas. Qui plus est, un comportement religieux n'est pas garant de la justice car il peut y avoir une pratique corrompue de la vertu ! « Gardez-vous de pratiquer votre justice [« votre religion », selon la TOB] devant les hommes, pour vous faire remarquer d'eux ; sinon, vous n'aurez pas de récompense auprès de "votre Père qui est dans les cieux" » (Mt 6, 1).
p. 160-61

Il est au premier abord surprenant que Jésus promette une récompense du "Père céleste" à ceux qui pratiquent la justice dans le secret de leur cœur alors que, par ailleurs, il a été dit que toute attente de récompense est fausse. Cette apparente contradiction fait partie des inévitables paradoxes que l'on rencontre dans tout cheminement spirituel. En lâchant prise par rapport à la recherche d'un résultat, le résultat lui-même se révèle en son temps, en dehors d'une quelconque appropriation de "moi-naturel". La tradition chrétienne dit que « l'Homme propose et "Dieu" dispose » et la tradition hindoue foi formule la même idée en disant que « l'Homme a droit à l'action mais non aux fruits de l'action ». Cette attitude réclame, dans un cas comme dans l'autre, une certaine transparence. Il est aussi nécessaire non seulement de s'affranchir du regard des autres en cessant de chercher auprès d'eux une approbation ou des louanges, mais aussi de développer une capacité à ne pas entretenir d'amour-propre ou une estime de soi renforçant les tendances égocentriques. Ce qu'un — moine du VII^{e} siècle, saint André de Crète, caractérisait en disant que « l'Homme est idolâtre de lui-même ».

Ce dernier aspect est de loin le plus pernicieux parce qu'il est difficile à déjouer ; c'est pourquoi Jésus préconise : « que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » (Mt 6, 3). Cette recommandation ne concerne évidemment pas la seule question de l'aumône mais s'applique à l'attitude générale du pratiquant : celui-ci doit laisser en dehors de sa pratique tout ce qui risque de la pervertir, de la gauchir. Dans le même sens, « un savetier qui ignore qu'il est un savetier est plus grand qu'un saint qui sait qu'il est un saint ! ».
p. 162-63

Tout moment vécu dans la vérité ou toute action juste peut être en effet immédiatement appropriée par les mécanismes ordinaires et entraver ainsi la progression en polluant et en profanant le sanctuaire intérieur : « Jésus entre au temple. Il jette dehors tous ceux qui vendent et achètent dans le temple. Les tables des changeurs, il les retourne, et les sièges des vendeurs de colombes. Il leur dit : "Il est écrit : Ma maison sera appelée maison de prière. Et vous, vous en faites une caverne de bandits !" (Mt 21, 12-13). La parabole du semeur peut être vue sous le même angle : « Et il advint, comme il semait, qu'une partie du grain est tombée au bord du chemin, et les oiseaux sont venus et ont tout mangé. Une autre est tombée sur le terrain rocheux où elle n'avait pas beaucoup de terre, et aussitôt elle a levé, parce qu'elle n'avait pas de profondeur de terre ; et lorsque le soleil s'est levé, elle a brûlé et, faute de racine, s'est desséchée. Une autre est tombée dans les épines, et les épines ont monté et l'ont étouffée, et elle n'a pas donné de fruit » (Mc 4, 4-7). Les oiseaux qui dévorent les graines, le soleil ardent qui les brûle et les ronces qui les étouffent symbolisent ces tendances en nous qui, dans notre for intérieur, détruisent les possibilités d'évolution et de transformation
p. 163-64

On peut prendre comme illustration les Béatitudes exposées en Matthieu (5, 1-11) qui inaugurent le discours évangélique pour souligner, comme le font les exégètes, la facilité avec laquelle on peut ramener "au faire" ce qui appartient avant tout au domaine de "l'être" : « Comme dans Luc, mais d'une tout autre manière, il y a un glissement du point de vue théologique ("Dieu" seul donne la vie bienheureuse) au point de vue éthique : les béatitudes deviennent des "vertus". Cet aspect moralisateur se trouve renforcé par l'addition de bénédictions supplémentaires (miséricorde, pureté de cœur, service de la paix) qui expriment d'emblée un comportement actif et non une simple situation de fait[36]. » Une telle déviation déprécie de beaucoup la valeur d'un enseignement spirituel et déplace subrepticement son intention première pour le réduire à un domaine qui ne peut plus être transformateur, à savoir celui de la morale. Aussi surprenant que cela puisse paraître, Jésus ne préconise pas un mode de comportement mais une nouvelle qualité d'être. De cette dernière seule dépendra d'ailleurs la nouveauté dans les comportements. Au niveau du "faire", je ne peux pas aller au-delà de ce que je suis, car ce que je fais est l'expression inévitable de ce que je suis.

p. 167
Être capable de marcher dans le monde sans être de ce monde veut dire aussi que l'Ignorance fondamentale est dissipée, ce qui résout du même coup non seulement la question cruciale de la souffrance mais permet de dégager naturellement une attitude saine et bénéfique à l'égard d'autrui. On comprend pourquoi Jésus se désole de la faible capacité de compréhension de ses auditeurs : « Mais pourquoi ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste ? » (Lc 12, 57), et il souligne en ce sens leur manque de discernement, leur immaturité qui fait qu'ils ne perçoivent pas avec justesse la réalité. Comment est-il possible, à partir de là, d'agir correctement, c'est-à-dire d'une manière ajustée ? Jésus en fait la démonstration exemplaire et il invite ceux qui l'approchent à l'imiter. Mais il ne faut pas s'y tromper, la voie spirituelle ne consiste pas à singer un modèle ou à répéter mécaniquement les paroles du maître. Cette imitation est essentiellement une invitation à être — la plus belle invitation qui soit. Elle laisse ouverte la possibilité d'un accomplissement, à condition de mettre en œuvre une pratique juste. Le résultat n'est évidemment pas donné tout de suite, mais la teneur de l'enseignement lui-même est sans équivoque. « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres »(jn 13, 34 ; cf. 15, 12)
p. 168
Saint Augustin résume toute la pratique en une formule restée célèbre : « "A/aime" et fais ce que tu veux », mais la question demeure entière puisque le point capital est précisément d'être capable d'A/amour ! Par définition, l'individu encore prisonnier d'un "moi-naturel" limité n'en est pas capable et l'injonction : « "A/aimez" vos ennemis » (Mt 5, 44 ; Lc 6, 27 et 35), ne peut être qu'une pure absurdité si elle ne s'accompagne pas d'une méthode permettant de la mettre en œuvre !
Pour un disciple engagé dans un chemin de transformation, les ennemis sont surtout d'ordre intérieur et désignent des états[88]. Toute l'ascèse va consister à parvenir à aimer ces états négatifs, pénibles, difficiles afin déjà de ne pas les renforcer en s'y opposant. Dans sa salle d'exercice, Gurdjieff avait fait inscrire une directive identique : « "A/aime" ce que tu "n'aimes pas" ! », appelant ainsi à un dépassement du fonctionnement psychique habituel et mécanique. Tous les témoignages des ascètes chrétiens, des Pères du Désert, des moines contemplatifs attestent de l'extrême difficulté et subtilité de la démarche. Même si l'on considère l'ennemi du point de vue extérieur, la difficulté subsiste car « il est impossible à un "ego" d'aimer ses ennemis ! S'il y a "A/amour" des "ennemis", c'est qu'il n'y a plus "d'ego"[39] ».
Toutefois, l'enseignement de Jésus est pragmatique au plus haut point, et c'est parce qu'il est réaliste et concret qu'il préconise un démantèlement méthodique de tout ce qui, en nous, s'oppose à la percée de cet état d'A/amour. La parole : « Nul n'a plus grand A/amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13), est le plus souvent comprise comme le fait de se donner physiquement en sacrifice. Entendre la phrase de cette manière provient de ce que, dans ce passage, on a traduit psychè par « souffle de vie » ou « vie physique ». Or le sacrifice peut (et doit) être intériorisé et appartenir au domaine de la vie psychique, c'est-à-dire être synonyme de la

“destructuration” du mental, de l’extinction du “petit-moi naturel” (« Il faut que Lui grandisse et que “moi-naturel” je décroisse », ou encore : « Ce n’est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi »). Il ne peut y avoir de plus grand “A/amour” que celui-ci dans la mesure où seule cette destruction permet à l’ A/amour véritable d’émerger. Les exemples qui attestent de cette « logique du non-égoïsme » dans les textes évangéliques sont nombreux et ils illustrent toujours un état d’être qu’il convient de réaliser à notre tour. On est donc très loin ici du “faire” au sens ordinaire, puisque l’action émane d’un espace de profondeur qui coïncide en quelque sorte avec la justice de “Dieu”. À ce niveau, la distinction classique entre le bien et le mal est transcendées il n’est plus question de « faire le bien » par opposition à quoi que ce soit, mais simplement de laisser s’exprimer un état naturel, foncièrement bon et aimant, qui jaillit spontanément. Tel est le miracle permanent dont portent témoignage les sages, les éveillés, les spirituels de toutes les époques et de toutes les traditions.
p.p. 169-70

« Acquiers la Paix intérieure, disait saint Séraphin de Sarov, et “une multitude sera sauvée à tes côtés”. »
C’est donc le degré de purification intérieur qui détermine la qualité de la relation à l’autre. Cette vérité est souvent oubliée alors qu’elle est fondamentale. Pour être connue, la formule : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », mérite néanmoins quelques réflexions. En admettant provisoirement cette traduction la plus courante en français, on peut déjà dégager une double signification. D’une part, notre prochain est « comme nous-même », c’est-à-dire qu’il n’y a pas de différence : « l’autre » est « nous-même » et mérite par conséquent autant d’amour. Cet aspect évoque le niveau le plus profond de la communion ; il n’y a plus de séparation et la rencontre se fait d’être à être, dans un unique climat d’A/amour. D’autre part, « aimer son prochain comme soi-même » laisse entendre aussi que l’on A/aime son prochain à la mesure que l’on s’A/aime soi-même. Cette vérité psychologique incontournable est trop souvent oubliée. L’accueil, la reconnaissance et l’A/amour de “l’autre” sont entravés par le fait que nous sommes divisés intérieurement, en conflit avec tel ou tel aspect de nous-même que nous condamnons, jugeons ou tout simplement refusons de voir. Comment l’A/amour de “l’autre” pourrait-il alors apparaître sur la base de telles dissensions intérieures ? Comment « un royaume divisé contre lui-même » pourrait-il devenir un facteur de communion et d’harmonie ? Et le fait que cette impossibilité soit le plus souvent masquée derrière de grands principes et des idéaux mensongers n’y change rien !
p. 171-72

Si l’on considère que les juifs de Judée étaient très hostiles aux Samaritains, il devient évident que Jésus invite à un sérieux travail sur les dynamismes psychiques ordinaires et les habitudes émotionnelles. Comment atteindre cet état d’A/amour permanent si les préjugés sont encore profondément enracinés ? C’est impossible. Ici,

la bonne volonté ou même la sincérité dans l'intention d'accomplir son devoir moral se révèlent insuffisantes. Ces qualités ne sont pas dénuées d'intérêt en elles-mêmes, mais Jésus appelle à autre chose encore : à un mode diffèrent de perception par une révolution totale au fond de la conscience.

En fait, aimer véritablement autrui implique d'être libre soi-même, dégagé de tous les préjugés, les opinions et les identifications. La démarche préconisée consiste donc à devenir un compagnon, à purifier le cœur et la conscience pour qu'ils soient clairs et disponibles à autrui. Alors seulement sera-t-il possible de répondre pleinement à sa souffrance et à sa détresse.

[…]

Une telle instruction relève de la plus haute exigence et, d'une façon générale, ne peut pas être accomplie tout de suite. Elle réclame tout un travail progressif d'érosion des dynamismes mentaux ordinaires. Ces derniers voilent en effet la clarté de vision et enferment l'individu dans un monde étriqué où autrui n'a pas réellement de place.

p. 174-75

Se Qualifier en tant que Disciple

La véritable intention d'un enseignement spirituel est de conduire à la transformation de l'être et non pas de proposer un système particulier de croyances. Il est certain qu'un "code moral" et des règles de comportement peuvent s'en dégager, mais telle n'est pas l'intention première. La recherche de la vérité et de la conformité à la "volonté de Dieu" appartiennent cependant à un niveau intérieur tellement fin qu'un chemin précis doit être emprunté avec l'aide d'un guide.

p. 177

Quelle que soit la stature spirituelle des sages et des maîtres évoqués, il est toujours question d'instructions précises pouvant aider les adeptes ou les disciples à se transformer. Les méthodes et les techniques, de même que les formulations, peuvent être très différentes les unes des autres, mais elles concernent toujours un changement de niveau d'être et de conscience. L'auteur anonyme de l'Épître aux Hébreux l'exprime clairement en ces termes : « Vivante, en effet, est "la parole de Dieu", efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles... » (4, 12) C'est précisément à ce point de passage stratégique de l'âme (*psûkhé*) à l'esprit (*pneuma*) que se situent toutes les ascèses. Articulation délicate qui nécessite la présence d'un maître de sagesse, un expert en science sacrée ou mystique pour conduire le novice au-delà de son individualité limitée et des écueils inhérents à son psychisme. En ce sens, il peut être légitime de considérer que l'enseignement de Jésus est un "yoga" dans l'acception noble du terme. D'après la définition classique que nous en donne Jean Filliozat, « le terme yoga dérive de la racine *yuj*, "atteler, mettre au joug", et aussi "joindre, ajuster". L'adepte du yoga, le "yogin(i)", est celui ou celle qui, tenant sous le "joug" ses sens et sa pensée, est pleinement adapté à la réalité ».

L'Évangile selon Matthieu rapporte ces propos de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger » (Mt 11, 28-30). Le "joug" (*yoke* en anglais) renvoie à l'étymologie du mot "yoga", mais il ne s'agit pas seulement d'étymologie. Dans la même perspective, le mot « religion » vient de « relier » et par conséquent « se relier ».

Il est évident qu'ultimement, Jésus ne se réfère par au *joug romain*, c'est-à-dire à la domination et à l'exploitation qu'exerce l'envahisseur. Même si les taxes impériales ainsi que les prélèvements sacerdotaux étaient élevés, il n'est pas question ici d'un allégement fiscal ! Le poids du formalisme religieux ne suffit pas non plus à expliquer en profondeur le sens de ces paroles. Selon les traductions, il est dit « mettez-vous à mon école », « apprenez de moi » ou encore « recevez mes instructions », ce qui évoque clairement la relation de maître à disciple, d'instructeur à apprenti. La nature du « programme » n'est pas spécifiée dans ce passage, tout au moins directement, mais Jésus insiste sur l'effet bénéfique d'un tel apprentissage. Il évoque un soulagement de ce qui pèse, un affranchissement, une libération. L'expression « ployer sous le fardeau », en araméen *shqîlay mâwblê*, signifie plus exactement « enlisé dans le désir » avec une notion d'alourdissement, d'enflement. Le verset suivant propose, plutôt que de ployer sous le fardeau du désir, de s'absorber soi-même dans *nîry* (mot habituellement traduit par "joug") mais qui évoque un travail, tel par exemple que celui d'un champ nouvellement labouré et qui est prêt à être ensemencé. Ce terme oriente aussi vers des images d'illumination de lumière.
p. 178-79

"Dieu" et "l'argent" » est une manière concise et symbolique d'évoquer deux plans différents de réalité, le "yoga" consistant à s'acheminer progressivement d'un plan à un autre. Il ne faut pas oublier qu'une telle démarche n'est en rien anodine puisqu'elle concerne au contraire le but essentiel de l'existence, à savoir la nécessité de mourir à un niveau pour renaître à un autre. Lorsque Henri Le Saux parle du "yoga" de Jésus ou que Ravi Ravindra intitule son commentaire de l'Évangile selon Jean « Le "yoga" du Christ », le terme "yoga" désigne l'ascèse spirituelle dans ce qu'elle a de plus pragmatique, révolutionnaire et transformatrice. Il est vrai que, pour les Occidentaux, ce mot est trop souvent associé à une gymnastique physique — même intelligente. La tradition ascétique et mystique inclut bien évidemment le corps dans l'ascèse, mais il n'est pas justifié non plus de la réduire à des jeûnes ou à des attitudes corporelles spécifiques favorisant par exemple la prière et le recueillement. D'un autre côté, il est vrai qu'en tant que réceptacle, l'ensemble psychophysique doit être considérablement purifié ainsi que le rappelle Ravi Ravindra « La vérité est un chose à laquelle nous devons être préparés : non seulement pour la comprendre (*understand*), mais aussi pour la supporter (*withstand*). La vérité dont il s'agit ici n'est pas une question d'accepter ou de croire aveuglément une quelconque affirmation, mais de voir directement cette vérité, d'en faire soi-même l'expérience et

de la vivre. Sans une préparation adéquate, être exposé à une vérité supérieure et aux énergies correspondantes peut se révéler dangereux pour le corps et pour le psychisme qui n'ont pas la force de la supporter, comme l'attestent de nombreux textes mystiques didactiques, particulièrement ceux du yoga. »

Le yoga de Jésus met en œuvre une énergie fantastique qui peut certes guérir, mais aussi détruire. Les disciples seront parfois exposés à cette puissance d'un ordre supérieur. Cependant, Jésus rassure ceux qui l'écoutent en leur promettant que cette transformation radicale d'eux-mêmes mérite qu'on s'y engage. Il se présente comme un guide sûr et le détenteur d'une sagesse qui libère de la souffrance et des tourments. Issus de sa profonde compassion, ses propos ne sont pas sans rappeler l'invitation faite par les grands sages aux hommes égarés par l'ignorance et les passions. L'Ecclésiaste (51, 23-27) affirme : « Approchez-vous de moi, ignorants, et demeurez dans la maison où l'on enseigne... achetez-la (la Sagesse) sans argent. Mettez votre cou sous son joug et que vos âmes reçoivent l'instruction (hébreu : le fardeau). Il n'y a pas loin pour la trouver. Voyez de vos yeux, j'ai peiné un peu et j'ai trouvé pour moi beaucoup de repos. »

p. 180-81

Au cours de l'histoire, tous les sages n'ont pas été des instructeurs, certains sont restés très discrets et ont même gardé le silence. À propos de jésus, Marcus Borg remarque « qu'il était certes plus qu'un maître, mais il n'était pas moins que cela ». En tant que maître, il a recours à tous les moyens possibles pour venir en aide, assister et secourir autrui, soulager les souffrances, arracher aussi les masques et les mensonges pour conduire à une plus grande clarté de conscience, à un niveau d'être plus élevé. Une telle alchimie ne peut se faire qu'à travers la mystérieuse relation qui s'instaure entre le maître et le disciple. Au sens propre, le maître donne sa vie pour le disciple et, d'un certain point de vue, il est en état permanent de "crucifixion".

« Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors » Un 6, 37). Il est constamment à l'écoute de la souffrance d'autrui : voilà ce qui ressort d'un bout à l'autre des Évangiles. Il s'effondre de fatigue et s'endort (Mc 4, 38) et ne prend même pas le temps de manger (Mc 3, 20 ; 6, 31). Mais, plus précisément, il montre la Voie et donne des instructions précises à ceux qui ont le courage et la force de s'y engager. « Le maître de sagesse enseigne à l'aide de maximes, de paraboles, d'énigmes qui piquent l'attention du disciple et l'invitent à questionner le maître, remarque le père Xavier Léon-Dufour. [...] L'enseignement des sages est un appel à écouter et à s'avancer vers le maître (Pr 9, 1-6 ; Si 24, 18-21). Ainsi parlera Jésus qui [...] offrira une réponse aux problèmes de la personne »

Du fait des limites propres aux disciples, la tâche qui incombe au maître est d'une redoutable difficulté. Le maître s'en prend à la condition ordinaire de l'être humain, à son aveuglement. Il s'attaque sans répit et avec une compassion illimitée à ceux que les Psaumes appellent « les ouvriers du néant » ou « les diseurs de mensonges »

p. 182

Une des grandes ruses du mental — “du Malin” — est de faire croire que la « Voie » est accessible à bon compte et qu’il est aisé de comprendre de quoi il retourne. Jésus, de même que les autres maîtres authentiques, ne laisse pas planer de fausses certitudes à cet égard ! En grec, le terme même de disciple, *mathètès*, signifie non seulement « apprendre » mais aussi « s’habituer à quelque chose, se rendre familier de ». Il suppose donc un long exercice, un long apprentissage, avec tout ce que cela peut comporter d’obstacles et d’épreuves. Dans tout le Nouveau Testament, le terme de « disciple » n’apparaît que dans les Évangiles et les Actes. Il désigne « toujours celui qui est en relation étroite et définitive avec une personne ». L’engagement devient alors peu à peu intime, profond, jusqu’à être finalement total. Et c’est au sein même de cette relation que l’apprentissage se poursuit, parce qu’un enseignement authentique est avant tout vivant, en prise directe avec l’expérience. La tradition du Zen affirme qu’il se transmet « d’esprit à esprit ». Dans cette démarche, l’intellect n’est pas la seule fonction sollicitée, parce que c’est l’être tout entier qui est impliqué. Il y faut d’ailleurs beaucoup plus qu’une simple accumulation de connaissances. Ces dernières peuvent même devenir une source supplémentaire de confusion. En effet, des idées se référant à des niveaux différents peuvent être mélangées et il est alors nécessaire de faire un tri...
p. 183-84

Lorsque Jésus déclare : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » On 14, 6), ce « Je » est une pure impersonnalité ; c’est une “conscience immaculée” qui, au travers du maître, arrive jusqu’aux hommes pour leur enseigner le chemin à suivre. Il s’adresse essentiellement à eux « au sujet du lieu de la Vie » (Thom 4, 4) et *prépare ainsi à la métamorphose ceux qui s’y sentent appelés*. L’accès à la vision véritable est toutefois semé d’obstacles et d’embûches : « Jésus a dit : Heureux l’Homme qui a connu l’épreuve, il a trouvé la Vie » (Thom 58, 1-3) et, en un sens, Jésus intensifie parfois l’acuité même de l’épreuve, non pas au nom d’une cruauté sans borne, mais au nom d’une véritable compassion. Il est difficile d’admettre, en restant dans la perspective ordinaire, que certaines souffrances peuvent être inhérentes au fait même d’emprunter la Voie. Cette réalité, en effet, ne correspond pas à une vision romantique et sentimentale de la démarche spirituelle dans laquelle le but est idéalisé. Et, bien souvent, le disciple sous-estime le degré d’exigence nécessaire et apprécie mal ce que la voie lui réclamera. « Simon-Pierre lui dit : “Seigneur, où vas-tu ?” Jésus lui répondit “Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard.” Pierre lui dit : “Pourquoi ne puis-je pas te suivre à présent ? Je donnerai ma vie pour toi.” » (Jn 13, 36-37) L’image du chemin ainsi que celle de la traversée d'une rive à l’autre est universelle et elle est reprise par la plupart des sagesses traditionnelles. Mais pour l’élève, la nature du défi est identique. « Se voyant entouré de foules nombreuses, Jésus donna l’ordre de s’en aller sur l’autre rive. Et un scribe s’approchant de lui dit : “Maître, je te suivrai où que tu ailles”. Jésus lui dit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l’Homme, lui,

n’a pas où reposer la tête » (Mt 8, 18 20). La foule entière ne peut pas passer d’une rive à l’autre et même le postulant sincère se voit rappeler sans ambiguïté ce à quoi il s’expose ainsi que le prix qu’il devra payer. Le maître est un navigateur expérimenté ou un passeur entre deux rives, mais il ne peut éviter au disciple les frayeurs de la traversée.
p. 188-89

À un premier niveau, il est très probable que Jésus avait effectivement opéré des miracles, celui-ci et beaucoup d’autres. Dans les annales, de nombreux témoins ont attesté et rapporté des “miracles” accomplis par les saints de toutes traditions. Il est en même temps évident que l’essentiel n’est pas là ! Il y a, à ce sujet, des histoires savoureuses montrant comment les maîtres se chargent de détruire chez leurs disciples cette fascination excessive qu’ils éprouvent à l’égard de tels “phénomènes miraculeux”. Ainsi, « un miracle n’a aucun rapport avec un prodige de prestidigitateur ou un enchantement de sorcier. Un miracle est un signe et porte une signification ; un miracle est un fait extraordinaire qui a pour but de propager un enseignement[19] ». En tant que fait exceptionnel, le miracle se présente moins comme une infraction aux lois de la nature que comme la manifestation de la présence et de la “puissance divine”. De tels actes sont le plus souvent la réponse à une requête précise et sont l’expression d’une attitude charitable (Mt 20, 34),“compassionnée” (Mc 6, 34 ; 8, 2 ; Lc 7, 13) et miséricordieuse (Mc 5, 19). Dans les Évangiles, les miracles de Jésus sont une façon symbolique d’aborder les mystères de la conscience et d’évoquer le miracle d’un changement de niveau d’être qui permet, seul, de conduire au Royaume des Cieux ou à l’Éveil.
p. 190-91

Il est particulièrement important de s’arrêter au domaine qui concerne la vue et « la vision » dans la mesure où l’évocation de la démarche spirituelle y est encore plus évidente ! C’est dans ce domaine aussi que l’on peut relever des directives précises par rapport à un cheminement concret et réaliste. La plupart du temps, de telles directives passent inaperçues. Une certaine cécité s’exerce en effet à l’égard des instructions elles-mêmes dont la mise en pratique méticuleuse permettrait portant une émancipation progressive.
p. 191

Chaque fois qui Jésus évoque l’aveuglement de l’Homme et chaque fois qu’il guérit de la cécité, c’est toute l’histoire du cheminement spirituel qui est mise en avant.

Jésus ne cherche certainement pas à attirer l’attention sur sa personne et encore moins à forcer l’admiration. Ce qui l’intéresse, c'est l’Homme en tant qu’il a la possibilité d’accomplir la volonté même de “Dieu” et de contribuer a répandre sa justice. Mais pour cela, il doit auparavant avoir les yeux *décillé*s et apprendre ensuite à développer la capacité à voir.
p. 192

La prise de conscience de l'état réel dans lequel on se trouve réclame non seulement une bonne dose de lucidité mais aussi une grande humilité. Telle est l'attitude dont témoignent les deux aveugles de Jéricho : ils savent qu'ils ne savent pas. La reconnaissance de cet état d'ignorance est primordiale pour commencer à entreprendre une quête réelle. Un des pièges du mental consiste justement à camoufler cette réalité de l'ignorance de telle sorte qu'aucune tentative pour la dissiper n'est mise en œuvre. Ce danger est connu et a été maintes fois souligné. Reprenant l'enseignement de son maître, Platon illustre cet aspect dans l'allégorie de la caverne où les prisonniers, ne se rendant pas compte qu'ils sont prisonniers, ne cherchent par conséquent aucunement à se libérer ! Socrate considérait que celui qui croit connaître ne connaît pas et que c'est en cela que réside la plus grande source d'erreurs[20]. À cet égard, l'enseignement rapporté dans les Évangiles est catégorique et constitue un avertissement pour ceux qui ont une fausse approche de la religion.
p. 193-94

«Jésus dit alors : "C'est pour un discernement que je suis venu en ce monde : pour que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles" »
Un 9, 39). « Ceux qui voient », ce sont « ceux qui croient voir », ceux qui s'imaginent avoir compris quelque chose. Ceux « qui se trouvaient avec lui, entendirent ces paroles et lui dirent : "Est-ce que nous aussi, nous sommes aveugles ?" Jésus leur dit : "Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure" » On 9, 40). L'erreur consiste donc à prétendre voir — au nom d'une accumulation de savoir, d'une capacité intellectuelle développée, ou plus simplement au nom d'une grande prétention et arrogance, ou encore d'un statut social élevé qui favorise et entretient l'illusion sur soi-même. Pour l'être éveillé, tout cela est pur néant et représente un mensonge qu'il va falloir implacablement démanteler. Les conceptions personnelles de la vérité, les pensées au sujet de "Dieu", l'identification à des opinions, tout cela va être remis en cause, combattu et "détruit" (*mis à mal*) sans aucune concession.
p. 194

L'oubli de soi, le manque d'observation et de vigilance sont les principaux obstacles à la pratique. Ils ramènent les aspirants à l'état « d'auditeurs oublieux ». Plein de compassion, Jésus a souvent exprimé sa tristesse de ne pas être correctement compris. Et c'est aussi du fond de sa compassion qu'il a parfois exprimé de la colère !
« Et quiconque entend ces paroles que je viens de dire et ne les met pas en pratique, peut se comparer à un Homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont rués sur cette maison, et elle s'est écroulée. Et grande a été sa ruine ! » (Mt 7, 26). La maison sur le sable représente l'Homme non structuré, instable. Les grains de sable sont multiples et mouvants comme ses propres états intérieurs et il ne peut compter sur eux pour assurer en lui une base solide, une fondation ferme et unique. Il faut autre chose d'un

ordre entièrement différent. La construction de cette structure intérieure dans le corps humain relève de la physiologie subtile et répond à des lois qui sont le plus souvent négligées voire même oubliées. La tradition du zen a accordé une grande importance au bassin et au ventre, le Kara ou kikaï tanden, « l'océan d'énergie » parce que, bien développé, il apporte à la fois une vigueur et une stabilité du corps et de l'esprit. Il faut retenir à ce sujet que la citation de l'Écriture en jean 7, 38 doit être traduite de cette façon : « De son ventre couleront des fleuves d'eau vive. » Dans son livre « Hara, centre vital de l'Homme », Karlfried Graf Dürckheim présente des photographies de sculptures du Christ où l'importance du ventre est soulignée par une proéminence ou encore une spirale formée par les replis de la robe. Ce que l'on a appelé « le ventre gothique », en histoire de l'art, correspond à une réalité spirituelle essentielle et qui est aussi reconnue par les textes bibliques lorsqu'ils évoquent « le ventre », « les "entrailles" ou "les reins" ». Ces termes ont des sens différents qui ne correspondent pas toujours à la désignation précise de ce centre de vitalité, mais ils s'y réfèrent parfois : « Sa force est dans ses reins et sa vigueur dans les muscles de son ventre » Job 40, 11). L'énergie étant comparée à une eau vive qui ne cesse de couler : « Tu seras comme un jardin arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent pas » (Is 58, 11). La phrase que l'on trouve citée dans l'Évangile de Jean « De son ventre couleront des fleuves d'eau vive », n'est pas une simple image mais une allusion directe à une pratique particulière et à une expérience personnelle dont la portée est cependant universelle.
p.p. 199-200

Étant donné l'insistance des textes évangéliques sur le thème de la vue — et par conséquent sur celui de la "vision spirituelle" — on peut en conclure avec certitude que cet aspect se trouvait au cœur même de l'enseignement de Jésus. Un texte mérite une attention particulière à ce sujet. On le trouve le plus souvent traduit sous cette forme : « La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc ton ail est *sain*, ton corps tout entier sera lumineux. Mais si ton œil est malade, ton corps tout entier sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres ! » (Mt 6, 22-23).
p. 201-02
---
l'Épître de Jacques, "Dieu" donne la sagesse généreusement, avec simplicité (haplôs) mais l'Homme double (*anèr dipsychos*) ne peut pas s'imaginer recevoir quoi que ce soit de lui (Jc 1, 5 et 7-8). Littéralement, *anèr dipsychos* signifie « homme à deux âmes » et est rendu généralement par « homme partagé », mais cette traduction a l'inconvénient de ne pas mentionne explicitement le caractère duel (cf. A. Chouraqui « Être!, doubles ! » en 4, 8).
Par conséquent, cet aspect duel, cette division en l'Homme est particulièrement grave puisqu'il se trouve alors coupé de la réalité ou de « ce que Dieu a uni ». Cela rejoint le sens de lit parole énoncée en Matthieu : « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres ! » D'où l'importance d'un véritable travail de purification, d'une discipline guidée d'une façon rigoureuse pour lutter contre « le Malin », le

mental, et atteindre cet état de simplicité du regard, d'unité de la vision.
Une autre parole qui n'est jamais mise en corrélation avec celle de Mt 6, 22-23 concerne pourtant ce même point essentiel de l'enseignement.
p. 206

Par définition, le disciple doit être intègre et n'a pas besoin de prêter serment ni d'avoir recours aux noms divins et sacrés pour prouver qu'il dit vrai. Il doit être autant unifié dans son affirmation que dans sa négation. Sa parole contient en elle-même son propre critère de validité et il n'a pas besoin de recourir à quoi que ce soit d'extérieur pour apporter une quelconque certification. Jusqu'à présent, tout cela ne concerne en rien la nécessité d'avoir un « œil simple » et de revenir à une vision non duelle de la réalité. Il faut préciser que les traductions françaises, quelles que soient les formulations proposées, ne permettent pas d'établir la corrélation, et il est indispensable de passer par le texte latin de la Vulgate. On peut préciser au passage que pour établir sa traduction latine au IV^{e} siècle, saint Jérôme fait souvent une traduction directe à partir du texte araméen en la complétant avec les textes grecs dont il disposait. En effet, Jérôme a été introduit aux textes araméens par Épiphane qui parlait le grec en plus de l'araméen. Ce dernier était le fils d'un paysan de Judée.
---
* Épiphane de Salamine (Epiphanius Constantiensis) ou Épiphane de Chypre est un évêque et théologien chrétien du IV^{e} siècle, né dans la localité de Besanduc, près d'Éleuthéropolis, en Palestine, vers 315, mort en mer au cours d'un voyage entre Constantinople et Chypre en mai 403. C'est un saint et un Père de l'Église pour l'Église orthodoxe et l'Église catholique, fêté le 12 mai. Sa ville épiscopale est Salamine de Chypre, détruite par un séisme vers 340 et reconstruite sous le nom de Constantia, du nom de l'empereur régnant Constance II ; c'était alors la métropole ecclésiastique de l'île de Chypre.
p. 207-08

"Le Malin" n'est pas une entité extérieure à nous, "un être maléfique" correspondant à la conception médiévale du "diable" (il y a un risque d'ambiguïté à partir du moment où il donne lieu à une personnification métaphorique) alors que c'est un dysfonctionnement intérieur, un facteur d'illusion perturbant la vision et déformant par conséquent la réalité. La plupart des exégètes sont d'accord pour considérer que la dernière demande du « *Pater* » doit être rendue par : « Mais délivre-nous du "Malin" » (Mt 6, 13), et c'est bien ainsi que l'entendaient les Pères grecs.
La restauration d'une vision adéquate, conforme à la vérité au sens le plus simple et le plus immédiat de ce mot, constitue un véritable défi dont il ne faut pas minimiser l'ampleur. La capacité d'appréhender les choses sans l'interférence d'aucun voile perturbateur suppose déjà une grande transparence de l'intelligence et du cœur et correspond à un accomplissement méritoire.
À certains égards, l'enseignement de Jésus est d'une extrême précision méthodologique, car l'affranchissement ultime ne peut pas être le résultat d'une

attitude floue et approximative. Bien au contraire, et l'énoncé de Mt 5, 37 l'atteste, il est nécessaire de s'en tenir à une rigueur intransigeante. Celle-ci est exigée non pas au nom d'une rigidité ou d'un dogmatisme quelconque mais simplement parce qu'on ne peut transiger avec la vérité. Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas ; voilà qui semble relever de la pure évidence, mais une observation plus approfondie permet de nous montrer que cette reconnaissance est loin d'être naturelle et qu'elle est au contraire le fruit d'une discipline inlassable.
Swâmi Prajnânpad avait ainsi adressé une note à un élève pour l'obliger à voir et à accepter un fait en tant que tel alors que tout en lui y résistait : « Puisque c'est arrivé, vous ne pouvez pas l'annuler. Alors ! C'est là ! Acceptez-le ou rejetez-le ! Pouvez-vous dire « Non, ce n'est pas arrivé » ? Non, vous ne pouvez pas dire "non". Alors dites "oui". Il n'y a rien entre les deux. Ce qui est entre "oui" et "non" est une illusion. » Un "œil simple", une vision unifiée, est donc une expérience d'unité permettant la pleine reconnaissance de ce qui est.
p. 208-09

Les juifs portaient en haute estime le travail manuel et le considéraient même comme sacré, à tel point que les rabbins soutenaient que « l'artisan à son ouvrage n'a pas besoin de se lever devant le plus grand docteur ». Jésus, qui était charpentier, maîtrisait l'art de l'ajustement et de l'appréciation juste. Le Talmud rapporte ainsi que dans les situations difficiles, lors d'un procès, il est possible de faire appel à un charpentier parmi l'assistance pour lui demander de se prononcez au sujet d'un cas délicat. D'après Justin, Jésus fabriquait des charrues et des jougs et il s'y référait « pour enseigner les symboles de la justice et de la vie active ».
L'enseignement le plus difficile pouvait être en prise directe avec l'expérience quotidienne et les mécanismes profonds du psychisme étaient illustrés par les situations les plus courantes. C'est encore au thème de l'œil et de la vue que Jésus fait appel lorsqu'il déclare : « Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans, ton œil à toi, tu ne la remarques [pas] ! Comment peux-tu dire a ton frère : "Frère, laisse-moi ôter la paille qui est dans ton œil", toi qui ne vois pas la poutre qui est dans ton œil ? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil ; et alors tu verras clair pour ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère » (Lc 6, 41-42 ; Mt 7, 3-5). Là encore, il faut essayer de pousser jusqu'au bout les implications d'un tel enseignement. L'aspect hyperbolique de la métaphore est évident, et c'est à dessein que Jésus force le trait. Il cherche à provoquer un choc chez l'auditeur en utilisant une image qui peut sembler caricaturale mais qui correspond pourtant à une profonde vérité. Dans la continuité d'autres paroles, cette métaphore illustre l'enseignement selon lequel il ne faut pas juger ni comparer. Il préconise sans cesse "l'amour des ennemis", le pardon ; la pratique de la tolérance et l'imitation de la clémence divine. Il est difficile de ne pas faire peser, sur une telle parole, une lourde connotation morale : nos fautes sont pires que celles des autres et nous devrions tenter de les corriger plutôt que d'essayer de corriger celles que nous voyons chez autrui. Une telle remarque peut être légitime mais elle n'épuise pas le sujet. « Ôte

d'abord » renvoie chacun à lui-même, mais non pas d'une façon ponctuelle en fonction d'une situation occasionnelle. C'est l'ensemble d'un programme qui est sous-entendu dans cette injonction précise. A nouveau, l'insistance est mise sur la nécessité de voir clair. Et il est important de comprendre de quel ordre de vision il s'agit et de quelle nature sont les obstacles qui l'interdisent. Le texte grec utilise simplement le verbe regarder, *blepeis*, à propos de la paille dans l'œil d'autrui. Cela ne demande aucun effort particulier. En revanche, concernant le fait de ne pas remarquer la poutre dans notre œil, le verbe utilisé ici, *katanœis* (de *noèsis*, pensée, intellect) signifie : « prendre note, détecter, acquérir la connaissance de, prendre en compte, apprendre, observer, comprendre ». Cela suppose alors un effort de conscience, la mise en œuvre d'un travail d'étude de soi-même qui ne peut se faire que par la pratique d'une vigilance aiguë. Une personne qui ne voit pas la poutre dans son œil est une personne qui n'a pas développé la capacité à s'observer. J. de la Fontaine l'exprime sous une forme empreinte d'ironie : « Lynx envers vos pareils, et taupes envers nous ! » Cette personne se fuit elle-même en cherchant des prétextes et des excuses à l'extérieur et en rejetant la responsabilité sur l'autre. La poutre évoque l'énormité des distorsions intérieures qui aveuglent, mais, en réalité, les défauts particuliers, les travers reliés à l'égoïsme ne sont que la conséquence de la distorsion majeure que représente l'égocentrisme.

Et il y a encore plus dans cette parole. Le mot que l'on traduit habituellement par "paille" est surtout compris comme illustrant quelque chose de léger, d'insignifiant. Or, plutôt que de la paille, il s'agit d'un éclat de bois, d'une écharde ou d'un copeau (il est difficile pour un menuisier ou un charpentier dont le métier est le travail du bois de ne pas recevoir un jour ou l'autre un éclat dans l'œil). Ce qu'il est important de souligner, ce n'est pas seulement que cet éclat est d'une taille ridicule par rapport à une poutre, mais aussi et surtout qu'il est de même nature — c'est-à-dire en bois. Autrement dit, peu importe que ce que l'on voit chez l'autre soit à l'état de trace puisque le mécanisme à l'œuvre en nous est exactement de même nature. Certes, l'ampleur de la distorsion peut être plus ou moins grande, mais le mécanisme en tant que tel est identique et c'est de cela dont il faut se libérer. Beaucoup plus qu'une leçon de morale, cette parole aborde une vérité psychologique incontournable correspondant dans le langage moderne à la projection ou au transfert.

Le texte affirme qu'il est illusoire de prétendre « voir clair » sans avoir au préalable purifié de tels mécanismes et qu'il est nécessaire, pour commencer, de les étudier d'une manière approfondie. Se charger d'ôter l'écharde dans l'œil du frère signifie que l'on refuse ce qu'il porte en lui — et on refuse ce qu'il porte en lui parce que cela résonne en nous. En réalité, c'est la raison fondamentale pour laquelle nous le refusons. Cette métaphore est là pour rappeler que le psychisme humain a ses lois et qu'il est nécessaire de les connaître afin de pouvoir les dépasser.

p.p. 210 à 212

E. L. Sukenick* a découvert un ossuaire sur le mont des Oliviers datant de plusieurs générations avant la destruction du Temple et où figure l'inscription *didaskolos*,

« maître »2.11 apparaît, d'après Matthieu 23, 7, que le terme était courant à l'époque de Jésus puisque ce dernier reproche aux pharisiens d'aimer « s'entendre appeler "Rabbi" par les gens ». Encore plus précisément, Jésus ajoute « Pour vous, ne vous faites pas appeler "Rabbi" : car vous n'avez qu'un Maître, et tous vous êtes des frères » (Mt 23, 8).

Il est certain qu'une familiarité avec d'autres traditions spirituelles ainsi que la rencontre avec des maîtres vivants (et authentiques) est d'une grande aide pour pressentir plus adéquatement le rôle que Jésus a pu remplir et la nature de sa fonction. À n'en pas douter, l'aspect concret, direct et vivant de sa présence a été essentiel pour ses disciples. À travers les âges, il en a toujours été de même lorsque s'établit une véritable relation entre maître et élève. Le maître est certes l'incarnation de Dieu, mais il renvoie aussi au disciple l'image de son propre accomplissement futur. D'un autre côté, le fait que Jésus ait été baptisé par Jean souligne l'importance de la continuité d'une lignée de transmission conductrice d'une énergie supérieure. Il est très difficile de concevoir un enseignement spirituel sans la présence vivante d'un maître qui l'incarne, non seulement par sa présence mais aussi par sa parole et ses instructions précises. C'est ainsi que Jésus peut affirmer : « Tout homme qui, après avoir entendu ces paroles, les accomplira sera comme moi, qui vous enseigne » (Mt 7, 24). En se fondant sur les textes araméens et les versions syriaques anciennes, Georges Gander** précise qu'au sens littéral, le texte dit : « sera comme l'Homme sage ».

Jésus parle de lui-même à la troisième personne. Cette façon de se désigner impersonnellement n'est pas une attitude humble voulue délibérément, et encore moins la marque d'une distance hautaine. Elle est plutôt l'expression spontanée d'une absence d'ego ou d'individualité séparée.

D'autres sages ont aussi parlé d'eux à la troisième personne, par exemple Swâmi Râmdas, ou encore Mâ Anandamayî qui pour parler d'elle mentionnait parfois « ce corps » ou « cette petite fille ». Ils témoignent de ce fait d'une réelle désidentification de la conscience. En araméen, la notion de sage, *chakima*, désigne exactement celui « qui est sage, qui sait, qui enseigne ».

---

* Eleazar Lipa Sukenik (août 1889 – février 1953) archéologue et professeur israélien à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il est surtout connu pour être l'un des premiers universitaires à reconnaître l'âge et l'importance des manuscrits de la mer Morte.

** Georges Gander est un des rares spécialistes qui abordent de front le difficile problème du substrat araméen des Évangiles de l'Église.

p. 214-15

Dans l'Évangile de Thomas, le logion. 82 affirme : « Jésus disait : Celui qui est près de moi est près du feu ; Et celui qui est loin de moi est loin du Royaume ». Il faut être soi-même devenu de la même nature que le feu pour supporter ce feu dont parle jésus. Bien que ne figurant pas dans les Évangiles synoptiques, ce logion était pourtant déjà connu d'Ignace d'Antioche (35-107) et il montre à quel point le maître

spirituel est un passage obligé.
L'engagement auprès de Jésus, comme auprès de tout maître authentique d'ailleurs, est d'une gravité particulière. Il expose le disciple à une splendeur dévastatrice qui seule le rendra réellement vivant. Mais le maître enseigne par étapes et il s'adapte aussi au niveau d'être des auditeurs. Ainsi, toutes les paroles de Jésus n'appartiennent pas au même plan de réalité et il se peut même qu'il adopte certains points de vue uniquement par concession à la faible capacité de compréhension de ceux qui l'approchent.
p. 217

Lorsqu'il déclare : « Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es dans les cieux » (Mt 6, 9), il se place dans la perspective d'un "Dieu" personnel dont la notion est accessible au plus grand nombre. Lorsqu'il affirme : « Je suis la vigne ; vous, les sarments » Un 15, 5), il énonce une vérité plus délicate à saisir : l'identité d'un courant de vie qui se propage, d'une énergie spirituelle qui passe du maître à l'élève ; la croissance à partir d'une racine unique ainsi que la production ultérieure du vin, symbole de l'expérience mystique et de la vie régénérée. Lorsque jésus dit : « [...] afin que tous soient Un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi »(Jn 17, 21), ou bien : « Quand vous ferez le deux Un, [...] alors vous irez dans le Royaume » (Thom. 22), il se réfère an niveau ultime auxquels n'ont accès que ceux en qui s'est opérée une profonde transformation intérieure.
En y regardant de plus près, on peut découvrir qu'une telle hiérarchisation est inévitable. Elle s'impose pour ainsi dire d'elle-même car elle correspond aux différentes capacités des auditeurs. « La mission de Jésus et de ses disciples, écrit C. H. Dodd*, comporte un appel qui s'adresse sans discrimination aux hommes de toutes sortes. Pourtant, il y a après tout un processus de sélection ; et ceci peut être parfaitement illustré par une série de péricopes** de l'Évangile dans lesquels les éventuels disciples de Jésus sont passés au crible […] L'appel s'adresse à tous sans exception ; ceux qui en sont dignes sont distingués des autres par leur réaction aux exigences que l'appel comporte[9]. » La réponse à cet appel n'est pas un point d'aboutissement mais au contraire un point de départ. Il y aura en effet beaucoup d'épreuves à rencontrer, de souffrances à dépasser mais aussi beaucoup de joie, de lumière et d'émerveillement.
---
* 1884 - 1973 Théologien, professeur d'université, Exégète biblique
** Dans la liturgie chrétienne, passage de la Bible découpé pour l'usage liturgique.
p. 217-18

Jésus exige une certaine maturité pour être digne de lui, c'est-à-dire pour être en mesure de recevoir ce qu'il a à donner. En 9, 23, Luc précise : « Si quelqu'un veut venir à ma suite [...], qu'il se charge de sa croix chaque jour. » Une qualification préalable pour être en mesure de suivre Jésus consiste à pouvoir accueillir ce qui se présente et l'accepter non pas passivement dans la résignation mais activement, avec

responsabilité et courage.

Cet élément de maturité est aussi souligné par le terme “digne”, *axios*, qui concerne « ce qui a de la valeur », mais en relation avec « ce qui a du poids ». Dans les civilisations antiques aussi bien que dans les sociétés traditionnelles, c’est en effet au poids que l’on mesure ce qui a de la valeur. En face de Jésus, il faut donc « faire le poids ». Il est intéressant de noter ici que le terme sanskrit “*guru*”, qui désigne le maître spirituel en Inde, signifie étymologiquement celui qui fait passer des ténèbres à la lumière, mais aussi celui qui est lourd, qui a du poids.

p. 219

L’enseignement de Jésus, dans son aspect le plus profond, ne se contente pas d'énoncer des règles de conduite d'ordre général. Il n'aborde pas des règles mais des principes spirituels redoutables pour le mental ordinaire (cf. Thom 71 : « Jésus a dit : Je renverserai cette maison, et personne ne pourra la reconstruire »). Et le réflexe courant des auditeurs occasionnels aussi bien que des élèves non préparés consiste soit à prendre la fuite soit à réagir avec violence pour se protéger.

« Si donc le Fils vous libère, vous serez réellement libres. Je sais, vous êtes la descendance d’Abraham ; mais vous cherchez à me tuer, parce que ma parole ne pénètre pas en vous » Jn 8, 36-37). La parole ne pénètre pas parce que la capacité de compréhension des auditeurs est limitée. Et lorsque la menace devient trop pressante, ces derniers ont alors recours à l’attaque pour se défendre. Ainsi, « l’accusation de blasphème n’exprime pas tant un jugement rationnel qu’une révulsion passionnée, presque instinctive, contre ce qui semble une violation du sacré, remarque C.H. Dodd. Il a dû y avoir dans la manière dont Jésus parlait et agissait quelque chose qui provoquait cette révulsion dans des esprits conditionnés par leur passé, leur éducation et leurs usages ». Et encore plus profondément qu’une révolte contre ce qui met en danger ces conditionnements, c’est surtout une tentative de “l’ego” lui-même cherchant à se maintenir à tout prix. D’où la véhémence et l’énergie rageuse jetée dans un tel combat.

p. 222

Grand connaisseur de la Grèce antique et de la spiritualité vivante de l’Inde, Roger Godel décrit, au sujet des interlocuteurs de Socrate, une réalité qui a été éprouvée de la même façon par les interlocuteurs de Jésus : « Des réactions d’hostilité et même des actes de violence naissent fréquemment à l’encontre d’un éveilleur d’Hommes. *L’action cathartique dont le Sage fait surgir le cours, comporte d’intenses remous. Avec l’ouverture, pour l’auditeur, de nouvelles perspectives, les fondations anciennes sur lesquelles il avait établi sa vie s’effondrent. Il demeure pour un temps sans support. En attendant qu’un sol ferme lui soit redonné il souffre d’un étrange désarroi. C’est bien à tort qu’il peut voir en celui qui a jeté de la lumière dans son monde embrumé un destructeur de l’ordre. Peut-être d’ailleurs ce jugement est-il en partie justifié : un brouillard quand on l’éclaire ajoute au voile d’opacité les méfaits de l’éblouissement » De telles phases de perturbation ne sont que passagères(?) et*

*l'élève accède ensuite à un autre mode de perception ou à un niveau de conscience plus profond(?). Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il comprend à quel point le maître a été "compassionné"(?) à son égard et combien il était nécessaire pour lui de passer par cette opération à vif pour trancher les nœuds propres à son univers mental. Malheureusement, tous les disciples ne se prêtent pas aussi docilement à une telle chirurgie*** et Jésus laisse parfois échapper cette constatation qui en dit long sur leur attitude « Avez-vous donc l'esprit bouché, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre ? » (Mc 8, 17-18). La force de résistance est parfois trop grande et elle empêche de prendre les risques qui seraient pourtant nécessaires pour faire un pas de plus. Le mental excelle pour inventer des excuses et justifier une attitude timide quand ce n'est pas de franche lâcheté. Il y a toujours, selon lui, de bonnes raisons pour ne pas laisser une place à l'essentiel...

---

* Roger Godel (1898 - 1961) cardiologue, édecin en Égypte dans les années 1950 et au Liban, son intérêt pour les philosophies orientales et grecque l'a incité à tenter une réconciliation originale entre la pensée indienne et celles de Socrate et Platon. En Inde, il recueillit l'enseignement et la sagesse millénaire indienne auprès de Ramana Maharshi et de Atmananda Krishna Menon.

**(… à ce sujet nous avons "des réserves" plus que justifiées, de l'ordre du vécu, où la tentation de passer en force à "voir" les choses, quand bien même animé des meilleurs intentions, si les conditions ne sont pas favorables à "recevoir", cela risque de tourner au bras de fer, et la tentative de faire plier le mental échoue ; lequel du coup se cabre encore davantage. Car rare sont les aspirations plus forte que tout, avec l'honnêteté radicale qui accompagne, et la confrontation volonté contre volonté donne dans l'impasse avec les dégâts à la clé… !)

p. 223-24

Jésus ne dit pas que les magistrats sont les ministres de "Dieu" et mandatés par lui pour prélever les impôts. *Il parle au contraire de tout autre chose et son intention n'est certainement pas de chercher auprès de* "*Dieu*" *une caution pour légitimer certaines pratiques qui relèvent précisément du niveau mondain.* L'intransigeance de Jésus ne doit pas être édulcorée (cf. Lc 11, 33). De nombreux passages dans les Évangiles font la distinction entre la religion établie, la morale conventionnelle et les principes spirituels véritablement transformateurs. Ces deux niveaux n'appartiennent pas au même monde et par conséquent ne répondent pas aux mêmes lois. Compte tenu de cette vérité, Jésus pouvait prévoir certaines conséquences inévitables : « *Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison le monde vous hait* !» Jn 15, 18-19). Les valeurs réelles ne sont pas seulement ignorées, mais confondues avec d'autres voire même inversées : « On vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à "Dieu" ! » Jn 16, 2). De telles paroles prédisent ce qui allait se passer…

p. 225

Il ne peut pas en effet y avoir de passage direct entre l'inférieur et le supérieur, entre ce qui relève de l'avoir et ce qui relève de l'être. Ce qui appartient à l'ordre du temporel ne peut pas accorder quoi que ce soit d'éternel. Mais, en revanche, si l'habileté déployée dans le domaine de l'avoir, c'est-à-dire dans le monde relatif, n'est pas transposée de manière similaire dans le domaine de l'être, alors aucun progrès spirituel réel ne pourra s'en suivre. En cela réside finalement le paradoxe et le mystère de la croissance de l'être et de cette Réalité qui est du monde sans être de ce monde. Elle n'est pas de ce monde mais elle réclame néanmoins de notre part le développement de qualités spécifiques. Bien sûr, « les Pharisiens, qui sont amis de l'argent, entendaient tout cela et ils se moquaient de lui », précise plus loin le texte (16, 14), et il est fort probable que cette attitude témoigne de leur impuissance à comprendre la nature réelle de l'habileté tant vantée par Jésus.
p. 233

De nombreux malentendus peuvent être dissipés si l'on aborde la parabole de l'intendant en regard de cette attitude habile qui consiste à remettre les dettes. Cette perspective restaure la possibilité d'une pratique concrète, non seulement à l'égard d'autrui mais aussi par rapport à une transformation de soi en profondeur. La manière la plus courante d'aborder « le pardon des offenses » est de considérer tout d'abord que l'autre a eu à notre égard une attitude négative qui nous incite à dresser des comptes. Le pardon consistant alors à "effacer" ce qu'il nous doit. Mais, en réalité, cette opération est incomplète tant qu'on reste intérieurement offensé. La véritable reddition des comptes ne consiste pas à sentir que l'autre nous doit quelque chose pour ensuite l'en affranchir, mais plutôt à ne plus se sentir soi-même créancier. Il n'y a plus de débiteur parce que le créancier lui-même a disparu. Cela suppose un total retournement de la perception intérieure un changement d'état d'être qui ne dépend d'ailleurs aucunement de la simple bonne volonté ou du désir d'apparaître à nos propres yeux ou à ceux des autres comme une personne généreuse. Ainsi, ce n'est pas l'autre qui est affranchi par un geste de notre part fondé sur une intention morale, mais nous-même qui nous retrouvons libéré de tout sentiment que l'on nous doit encore quelque chose. A un niveau profond et subtil, la relation est alors rétablie et l'équilibre restauré : l'autre est à nouveau accepté tel qu'il est en lui-même, totalement. Le fait de conserver un contentieux avec autrui peut être la marque d'une immaturité. En grec, « pardonner » (*aphièmi*) a le sens exact de « laisser aller, laisser libre », ce qui définit magnifiquement une capacité propre à l'être, avec la liberté qui lui est inhérente.
p. 234

Pour être mis en pratique, l'enseignement de Jésus réclame une immense habileté. Il ne suffit pas d'être prudent ni même avisé dans le sens de sensé et réfléchi ; il faut beaucoup plus encore. L'habileté intellectuelle — qui suppose déjà l'habilité — n'est

pas suffisante non plus. Elle peut même parfois se transformer en obstacle si elle en vient à voiler la simplicité du cœur et à se substituer à l'expérience elle-même. Si l'enjeu n'était pas d'une extrême gravité, on pourrait comparer le cheminement sur la voie à un jeu d'adresse. L'analogie utilisée pour illustrer le "péché", "l'offense" ou la "dette" renvoie au fait de manquer la cible lorsqu'on tire une pierre à la fronde ou encore lorsque le cheval fait un faux pas et heurte le pavé avec son sabot. C'est aussi à cette même habileté que peut curieusement renvoyer la parole célèbre : « Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux » (Mt 19, 24 ; Mc 10, 25 ; Lc 18, 25). Bien entendu, on peut comprendre cette phrase comme une simple hyperbole, de la même façon que Jésus repro-chait aux pharisiens d'arrêter au filtre le moustique et d'engloutir le chameau (Mt 23, 24). Un proverbe arabe dit de la même façon : « Chameau trop chargé ne passe pas la porte étroite »
p. 237

À chaque étape de son évolution, l'Homme doit pouvoir recevoir ce qui lui est nécessaire pour poursuivre sa progression. La gestion de son énergie dépend fondamentalement de sa capacité à être vigilant et l'on peut comprendre alors pourquoi une vie dissolue, c'est-à-dire emportée, non délibérée, aura pour conséquence d'être "retranchée". Le terme grec *dichotomèsei* « coupé en deux »)
p. 250

Les conséquences fâcheuses d'une vie sans vigilance, sans contrôle et vécue dans la négligence sont soulignées de la même façon par tous les maîtres spirituels. On retrouve par exemple la même rigueur dans les propos et le même accent de gravité chez Swâmi Prajnânpad : « Ne pas traiter une chose avec soin et se montrer négligent est la plus grande insulte à la dignité d'un être humain », et encore : « Ne pas traiter les choses avec soin, c'est se tuer soi-même ! Pourquoi ? Parce que vous n'avez pas été attentif pendant ce moment-là ; c'est-à-dire que vous n'avez pas été présent, ici et maintenant, présent à la réalité. En d'autres termes, vous vous êtes tué vous-même. Vous avez tué le Soi (*âtma-hatya* se tuer soi-même). » Karlfried Graf Dürckheim a pu dire ainsi que « la vigilance est la vertu principale sur le chemin intérieur[55] ».
p. 251

Il y a de nombreux passages dans les Évangiles où Jésus demande de garder le silence. Ce peut être après avoir opéré une guérison, après certaines remarques que lui font les disciples ou encore à la suite de prises de conscience particulières de leur part. À dix-sept reprises dans les Synoptiques, il leur recommande de se taire : « Garde-toi d'en parler à personne » (Mt 8, 4) ; « Prenez garde ! dit-il. Que personne ne le sache ! » (Mt 9, 30) ; « Comme ils descendaient de la montagne », Jésus leur donna cet ordre ; « Ne parlez à personne de cette vision » (Mt 17, 9 ; Mc 9, 9) ; « Et jésus le menaça en disant : "Tais-toi..." » (Mc 1, 25 ; Lc 4, 35) ; « Et il leur enjoignait avec force de ne pas le faire connaître » (Mc 3, 12) ; « Et il leur recommanda

vivement que personne ne le sût... » (Mc 5, 43) ; etc. On comprend habituellement ces injonctions comme une protection nécessaire, par crainte en particulier des représailles et de la persécution. Cela est admis comme une évidence. Mais en même temps, plus profondément, il est question d'une véritable instruction d'ordre spirituel. Elle concerne autant la nécessité de la vigilance en développant par le contrôle la capacité à rester silencieux que la préservation d'une énergie plus subtile. La demande de garder le secret peut être en soi un exercice mais ses bénéfices sont très précieux. Ils le sont encore plus lorsqu'il s'agit de la relation la plus sacrée entre toutes, celle qui s'établit entre le maître et le disciple. Ce qu'elle implique dans la profondeur du disciple doit rester intime et secret. Tout ce qui est expérimenté en la compagnie du maître ne doit pas être divulgué inconsidérément au dehors, mais au contraire préservé comme un bien d'une valeur inestimable qui pourra encore continuer à croître. La nourriture spirituelle absorbée auprès du maître pourra peut-être un jour être partagée avec autrui puisqu'il ne s'agit pas d'une rétention par possessivité, égoïsme ou pour entretenir un quelconque sentiment de supériorité. Elle ne pourra pas cependant être dilapidée par manque de vigilance ou gaspillée par inconscience. « Se mettre à battre ses compagnons, à manger et à boire en compagnie des ivrognes » est une manière allusive de décrire une vie dominée par l'aveuglement et la "mécanicité" dans laquelle les valeurs spirituelles ou la dimension du sacré sont oubliées.
p. 251-52

Le terme araméen pour "fou", *saklâ*, signifie : « qui ne comprend pas — en particulier ce qu'il doit faire, qui se comporte autrement qu'il ne convient, à qui l'on ne saurait se fier ». Et sur le chemin ou la voie spirituelle, le manque de fiabilité, la négligence, l'inconscience ne "pardonnent pas". Autant de travers qui ne sont possibles que si la vigilance est absente. Les disciples authentiques ont été qualifiés en un autre passage de Matthieu (5, 14) d'une expression significative ; Jésus leur dit : « Vous êtes la lumière du monde » et cette même phrase est utilisée par Jésus en jean 9, 5 pour se qualifier lui-même. Le fait de garder la lampe allumée est donc symboliquement d'une portée immense. En parlant de la quantité d'huile qu'il est-nécessaire d'avoir en suffisance, la parabole se réfère à la ferveur, la foi, mais encore plus spécifiquement à une présence rayonnante, une conscience lucide qui seule peut garantir de ne pas manquer la rencontre de « l'Époux » et la participation au festin.
L'image de la lampe apporte d'autres nuances. Il y a eu effet une progression entre la lampe, la lampe avec de l'huile, la lampe qui est éclairée et la lampe qui est éclairée et le reste.
p. 256

On a souvent tendance à oublier que la vraie compassion n'est pas synonyme de mollesse et que la fermeté n'est pas un manque d'A/amour.
p. 258

Tout ce qui est souterrain en l'Homme et caché au fond de sa conscience doit être ramené à la surface pour être soumis à l'intensité de ce feu, moins matériel que l'eau, mais néanmoins d'une redoutable efficacité.
L'idée selon laquelle l'entourage proche d'un maître doit baigner dans une constante béatitude est courante, car la présence lumineuse et apaisante du sage est ce qui frappe au premier abord. Dans leur naïveté, les *candidats-disciples* en tirent souvent la fausse conclusion que leur ascèse va simplement consister à bénéficier sans interruption de ce rayonnement et des vagues de sérénité qu'il propage. La réalité est tout autre et Jésus ne manque pas de détromper ceux qui ont encore une approche idéaliste de la démarche spirituelle. L'aventure du Royaume est avant tout une purification par le feu — le mot « ascèse » en sanskrit, *tapas*, introduit aussi la notion d'échauffement. Il va y avoir des conflits, des frictions, car les résistances du mental ne lâchent pas si docilement. Jésus l'évoque lorsqu'il affirme que le Royaume se conquiert par la violence (Mt 11, 12 ; Lc 16, 16) et il faut l'entendre, bien entendu, dans un sens intérieur afin d'éviter un malentendu tragique. Le logion 10 de l'Évangile de Thomas : « Jésus a dit : J'ai jeté le feu sur le monde, et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase », est rendu chez Luc avec une note d'amertume : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! » (Lc 12, 49). Et encore, au logion 16, 1-6 : « Jésus a dit : Sans doute les hommes pensent-ils que je suis venu jeter la paix sur le monde, et ils ne savent pas que je suis venu jeter les divisions sur la terre, le feu, l'épée, la guerre. » Matthieu formule la même idée de la manière suivante : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (Mt 10, 34 ; cf. Lc 12, 51). Il se peut que l'adhésion à la voie spirituelle soit en effet cause d'éventuelles discordes avec l'entourage immédiat mais, fondamentalement, Jésus annonce qu'à l'intérieur même du disciple, une véritable bataille va être engagée. La grâce du maître (ou son comportement délibéré) vont contribuer à faire lever chez le disciple des émotions fortes qui étaient jusque-là cachées. Tout ce qu'il portait en lui dans le tréfonds de son être va être ainsi ramené peu à peu à la conscience et occasionner provisoirement des troubles supplémentaires. La présence du maître, qui a tout d'abord joué le rôle d'un catalyseur, est ensuite une aide précieuse pour favoriser l'intégration et le dépassement de ces énergies conflictuelles et déchirantes.
Jésus va d'autre part souligner l'obstacle que constituent les pensées en tant qu'elles émanent de l'émotion et contribuent en retour à les entretenir. Elles sont alors une entrave à la compréhension en étant un facteur de distraction et de dispersion. Les pensées sont en effet changeantes, instables.
p.p. 260 à 62

La libération des passions est un facteur essentiel pour atteindre la perfection. Cette libération n'est pas le résultat immédiat d'une prise de décision de la part de la conscience morale qui condamne, mais bien plutôt le fruit d'une longue ascèse et de l'application patiente et méticuleuse d'instructions spécifiques.
p. 263

La résurrection de Lazare comporte ce même aspect : « Cela dit, il s'écria d'une voix forte : "Lazare, viens dehors !" Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : "Déliez-le et laissez-le aller." » (Jn11, 43-44) Il est difficile de ne pas y voir un sens hautement symbolique et initiatique. De même l'endroit où est enfermé Lazare : « C'était une grotte, avec une pierre placée par-dessus. Jésus dit : « Enlevez la pierre ! » (Jn 11, 38-39). La pierre et les bandelettes sont des entraves qui l'empêchent d'être libre et peuvent être considérées comme représentant d'une part les idées figées, dogmatiques, ce qui pèse en nous, qui est inerte et source d'inertie, et d'autre part ce qui nous recouvre et nous enserre, tous les empêchements qui s'interposent, les revêtements qui étouffent notre nature réelle. La dimension spirituelle de l'être est à la fois ensevelie et sanglée.

L'épisode de Lazare n'est pas rapporté dans les Synoptiques et il ne faut pas le considérer comme historique. Sa valeur est ailleurs parce qu'il appartient au domaine de l'intériorité, et ce qui est proclamé à ce niveau, c'est la possibilité d'une résurrection spirituelle aussi spectaculaire que le retour d'un mort à la vie. Il faut remarquer que Jésus lui lance d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Il l'appelle par son prénom. Cette marque d'intimité n'est pas seulement due au fait que Lazare était son ami ; il y a une autre raison, à la fois ton chante et essentielle : chacun est appelé par son prénom parce que c'est l'intimité et la profondeur de chacun qui est appelée à l'éveil spirituel, à la résurrection. C'est avec une immense compassion et une immense tendresse que "Dieu" — ou le maître — appelle à la métamorphose. Le prénom Lazare, en hébreu *èl'âzâr*, signifie d'ailleurs « "Dieu" aide ».
Son appel est déjà en soi une aide et il affirme avant toute chose une profonde reconnaissance.
p. 266-67

Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Et aussitôt l'homme fut guéri ; il prit son grabat et il marchait » Oh 5, 2-9). Cette parabole apporte d'autres précisions concernant le moyen de se libérer des obstacles intérieurs. Tout d'abord, le terme hébreu *Bethesda* peut avoir plusieurs orthographes possibles mais il signifie « Maison de la Grâce » ou « Maison le la Miséricorde ». C'est en effet sur fond d'énergie "divine" et de compassion qu'un véritable processus de guérison peut être amorcé. Il est illusoire de penser que par nos seules forces il est possible de nous libérer.

Même si l'insistance est parfois portée sur la discipline personnelle et les efforts, il est certain que la purification intérieure demande l'intervention d'une autre puissance, d'une énergie supérieure, d'une "grâce". D'un autre côté, il est tout aussi illusoire de penser que la transformation se fera toute seule, comme par magie, sous prétexte que l'Homme est un être démuni et que "Dieu" seul peut faire le travail. Si tel était le cas, Jésus n'aurait jamais demandé au paralytique : « Veux-tu guérir ? » Il serait intervenu sans lui demander son avis, simplement par pitié. Mais la guérison

réclame une participation active, ne serait-ce que sous la forme d'une forte détermination à vouloir guérir. Il en est donc exactement de même dans le domaine spirituel et dans le domaine médical. Hippocrate avait bien souligné ce principe de base en écrivant « Quand quelqu'un désire la santé, il faut d'abord lui demander s'il est prêt à supprimer les causes de la maladie. Alors seulement est-il possible de l'aider ! » Et la suppression des causes de la maladie est une tâche immense dont la responsabilité incombe en grande partie au malade. Il lui faudra coopérer de tout son être avec le maître (et l'enseignement) à travers lequel "Dieu" lui-même agit. À cet égard, une habileté et une vigilance aiguës seront nécessaires de la part du disciple pour émerger peu à peu de son univers étouffant et paralysant.
p. 267-68

L'état de l'Homme est celui d'un être "souffrant"* et, en même temps, il existe une possibilité de se libérer de cette souffrance. Ainsi les *Béatitudes* apparaissent-elles à la fois comme une promesse et un programme concret. Lorsqu'il est dit dans la première *Béatitude* : « Heureux les pauvres en esprit car le Royaume des Cieux est à eux » (Mt 5, 3), il est fait allusion à l'humilité dans le sens d'un amoindrissement des prérogatives de "l'ego", à une réduction du caractère impérieux des désirs*, une pauvreté qui est l'absence de toute une profusion de tendances intérieures aussi inutiles que nuisibles. G. Gander traduit ainsi la seconde *Béatitude* : « Heureux ceux qui "savent s'humilier" ; car c'est eux qui hériteront la (nouvelle) terre (des Cieux) » (Mt 5, 4). On peut trouver aussi : « Heureux les doux » parce qu'il y a un unique terme araméen, *'aniwânâ*, désignant à la fois « doux et humble » et qui renvoie aussi à « pauvres ». En Matthieu 11, 29, Jésus déclare : « Je suis humble et doux de cœur » ; il représente un but vers lequel il faut s'orienter. Cette « humilité-douceur » ne signifie pas une apparence extérieure en conformité avec une image idéale particulière. Elle relève d'une attitude intérieure authentique qui peut se gagner peu à peu et qui donne la capacité de ne pas se laisser envahir par le ressentiment ou une négativité hautaine et agressive. En ce sens, « savoir s'humilier » revient en effet à une certaine douceur puisque non seulement il n'est plus question d'être emporté par une réaction émotionnelle, mais celle-ci est « traitée » par un geste intérieur de reddition, d'abandon qui désamorce son intensité. Il s'agit donc d'un travail intérieur effectif qui justifie le sens profond du mot hébreu *ashrei*, ou araméen *tûbê*, exprimant l'idée d'un effort renouvelé d'instant en instant et qui fait avancer : il achemine vers un état heureux. Si le pratiquant se dirige dans la bonne direction, il héritera de la terre promise, il sera consolé, il sera rassasié, il verra "Dieu". L'état de béatitude n'est pas donné d'emblée comme s'il s'agissait d'un dû. Ou, pour être plus exact, c'est l'accès à la béatitude qui n'est pas donné immédiatement — puisque la paix et la joie attendent déjà au fond de nous-même que nous les rejoignions. Dans la mesure où il s'agit ici d'une ascèse au sens strict, il faut se garder de tout glissement vers un point de vue spécifiquement éthique dans lequel les béatitudes deviennent des « vertus ». Les commentateurs de la Synopse ont souligné cette déviation vers un aspect moralisateur — autant chez Matthieu que chez Luc 74.

---
* l'on pourrait dire : "souffrant" de son état "inachevé"
** (entendu comme "passions, pulsions tyranniques")
p.275-76

« Heureux les humbles car ils hériteront de la terre » (v. 4), ne doit pas être interprétée dans un sens moral. Le terme araméen pour "humble", *makîkâ*, dans la Peshitta, comporte dans ses racines sémitiques les notions de « liquéfaction, faire fondre, se prosterner ou amollir quelque chose qui est excessivement rigide[78] ». « Hériter de la terre » signifie recevoir la force, la nourriture de *ar 'ah* : la nature aussi bien que le pouvoir naturel qui traverse les êtres. Ce n'est donc pas une simple vertu morale qui est préconisée ici mais bien plutôt une attitude intérieure subtile de non-résistance, de lâcher-prise et d'ouverture à une énergie beaucoup plus fine[79]. On trouve dans la Bible de Jérusalem le commentaire suivant en note aux Béatitudes : « Démunis et opprimés, les "pauvres" ou les "humbles" sont disponibles pour le Royaume des Cieux, tel est le thème des Béatitudes » (note f) ! Il faudrait plutôt regarder du côté d'une pratique spirituelle fondée sur une capacité d'ouverture et d'abandon ainsi qu'une sincérité et une pureté d'intention.
p. 277-78

Le fait que Jésus s'adresse, dans les Béatitudes, à la troisième personne du pluriel donne trop souvent l'impression qu'il dispense un message général, en même temps moral et diffus. En réalité, la progression sur la voie n'est pas d'ordre collectif et il ne faut pas confondre ce qui appartient au domaine éthique avec le domaine proprement ascétique et mystique. On peut retrouver ici encore ce même changement de registre qui dévalue considérablement la portée de l'enseignement et se fait le plus souvent au nom d'un "altruisme" ou d'un "moralisme" social ayant pour eux la force de la bonne conscience. Les paroles de jésus ont souvent été interprétées et réintégrées dans des contextes n'appartenant plus aux situations initiales. Elles ont parfois été adaptées en fonction de deux tendances, l'une relevant de la morale et l'autre de l'eschatologie. Ces deux tendances, a noté C. H. Dodd, « ont été à l'œuvre pendant la période où les Évangiles ont été écrits, et l'on peut raisonnablement supposer qu'elles ont joué pendant les premiers temps de la tradition orale[80] ». Chaque fois qu'il est possible de serrer au plus près le langage qu'a pu utiliser Jésus, on s'aperçoit qu'il renvoie toujours à une dimension éminemment mystique et spirituelle qui tranche radicalement par rapport à ces deux tendances.
p. 278

Lorsque Jésus dit : « Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés » (v. 5), il ne faut pas y voir un apitoiement de sa part à l'égard des masses affligées par des conditions sociales et politiques difficiles. En définitive, peut-on supposer que Jésus ait d'autres préoccupations que le réel progrès spirituel de chacun ? Et la compassion la plus profonde ne consiste-t-elle pas justement à donner aux hommes ce dont ils ont

besoin pour évoluer ? Les pleurs dont parle Jésus ne sont pas n'importe quels pleurs. Il ne se réfère pas ici à l'affliction habituelle, à la manière ordinaire de souffrir. Il y a cette phrase mystérieuse dans les Actes de Jean : « Si tu sais comment souffrir, tu seras capable de ne pas souffrir. » L'affliction dont il est question renvoie à une manière nouvelle d'aborder la souffrance ; non pas en la subissant passivement tout en lui résistant intérieurement, ni en s'y complaisant d'une manière morbide (en savourant par exemple le fait d'être une victime), mais en décidant de la vivre consciemment, pleinement, avec le courage de ceux qui veulent percer à jour les illusions et les mensonges. Tout enseignement spirituel atteste qu'il est possible de dépasser la souffrance et de s'en libérer. Les Évangiles affirment la même chose mais il est difficile d'emprunter concrètement le chemin menant à cet affranchissement.

La troisième Béatitude proclame : « Heureux ceux qui savent pleurer » !, et il est nécessaire de trouver par l'expérience même le sens véritable de tels propos. Les possibilités d'incompréhensions sont nombreuses et la perspective de souffrir consciemment pourra même paraître à certains stupide. Il a pourtant été précisé maintes fois dans les Évangiles que l'état ordinaire (le l'Homme est celui d'un "mort-vivant" et cela se retrouve jusque dans l'Apocalypse : « tu passes pour vivant, mais tu es mort. Réveille-toi, ranime ce qui te reste de Vie défaillante ! Non, je n'ai pas trouvé ta vie bien pleine aux yeux de "Dieu" » (Ap 3, 1-2).

p. 279

Sans que cela soit aucunement une justification ou une manière de cautionner les émotions, il convient donc, plutôt que de chercher à les éradiquer, de les juguler, les accepter pour finalement les dépasser. La liberté est de l'ordre de ce dépassement ou encore de la transcendance. Mais cette tanscendance n'est pas, ainsi que le rappelle Thomas Merton, un retrait de tout ce qui est profondément humain et vivant, mais une plongée au cœur même de la vie : « Si nous voulons être "parfaits" comme le Christ, nous devons tendre à être aussi totalement humains que Lui, afin qu'Il puisse nous unir à son Être divin et nous faire partager le titre de fils du Père. Par conséquent, la sainteté ne consiste pas à être moins humain que les autres hommes, mais à l'être plus, et cela implique de plus grandes aptitudes à s'intéresser à tout, à souffrir, à comprendre, à sympathiser, à avoir de l'humour, à éprouver des joies, à apprécier les belles et bonnes choses ...

p. 281

Tout homme qui se lance à cœur perdu dans la recherche du « Royaume » est fondamentalement seul, car c'est avant tout une affaire entre "Dieu" et lui ; il ne doit y avoir aucune interférence. Et il doit en quelque sorte parvenir aussi à se désa-atacher de lui-même comme l'évoque le *logion* rapporté en Jean 12, 25 « Qui aime sa vie la perd... »

p. 288

"Haïr" (en hébreu *sâné*, en grec *miséô*) peut sembler un terme extrême dans certains

cas, mais dans la perspective sémitique et la langue hébraïque il n'y a pas de nuances intermédiaires entre les deux pôles d'une opposition. Matthieu a rendu ce passage en insinuant une préférence : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10, 3Z, cf. Dt 21, 15). En deux *logia*, l'Évangile de Thomas précise : « Jésus a dit : Celui que ne récuse son père et sa mère ne pourra se faire mon disciple » (55, 1-3 ; cf. 101, 1-3), mais bien évidemment, il ne peut y avoir ici aucune invitation à l'agressivité. Jésus ne demande pas à ce que le candidat sur la voie se dresse affectivement contre ses parents et qu'il entretienne envers eux des émotions négatives (cela serait d'ailleurs en contradiction avec le commandement d'honorer son père et sa mère). Il mentionne plutôt un dégagement de la conscience qui peut alors, sur fond de liberté, s'élargir au-delà des relations filiales ou familiales. Être libre, c'est aussi être libre du père et de la mère. Très paradoxalement, l'injonction de "haïr" son père et sa mère signifie exactement le contraire de ce que ce terme semble vouloir dire. Et plutôt que de se référer à une émotion grossière qui est une prison et un esclavage Jésus parle d'une transcendance des relations, même les plus intimes. Celui qui reste au niveau émotionnel ordinaire avec ses proches ne peut devenir disciple de Jésus ; il ne peut en effet rester lié à de tels fonctionnements d'un côté et de l'autre prétendre au Royaume. Mais la nature de ce dépassement — qui correspond au sentiment — est difficilement compréhensible car ce dernier fait appel à un autre plan de conscience et une autre faculté du cœur.
p. 288 -87

« Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu [*agapan*] plus que ceux-ci ?" Il lui répondit "Oui, Seigneur, tu sais que je te chéris [*philein*]." Jésus lui dit "Pais mes agneaux." Il lui dit à nouveau, une deuxième fois : "Simon, fils de jean, m'aimes-tu [*agapan*] ?" — "Oui, Seigneur, lui dit-il, tu sais que je te chéris [*philein*]." Jésus lui dit : "Pais mes brebis." Il lui dit pour la troisième fois : "Simon, fils de Jean, me chéris-tu [*philein*] ?" Pierre fut peiné de ce qu'il lui eût dit pour la troisième fois : "Me chéris-tu [*philein*] ?" et il lui dit : "Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je te chéris [*philein*]." » Un 21, 15-17)
Ce texte comporte deux mots différents pour le verbe "aimer", ce qui montre d'emblée qu'il y a différentes sortes "d'amour". Tout dépend en réalité à partir de quel niveau d'être cet amour est éprouvé, car c'est le degré de conscience qui fait la qualité de l'amour, le haut de l'échelle étant un "amour" sentiment dénué de tout égocentrisme et qui est ultimement l'amour inconditionnel du sage pleinement éveillé. « Tel est l'amour du Christ qui est aussi, n'en doutons pas, celui de Socrate, de Bouddha ou de Ramana Maharshi, remarque Michel Fromaget. Cet "amour" ne peut être donné que par qui l'a reçu. Mais n'en recevoir même que les prémices est déjà une expérience extraordinaire. La littérature spirituelle apprend que même sa seule intuition console déjà au-delà de tout[88] » Le terme grec qui correspond à un tel amour est *agapân* et il peut désigner aussi le fait d'aimer avec « une bienveillance accueillante, faite de confiance et d'espoir, celle qui lie une famille, des frères, des amis dans une sorte de convivialité chaleureuse, à la fois intense et respectueuse. Ce

mol est étymologiquement relié à *agamaï*, qui implique la fraicheur d'un émerveillements[89] ». Tout différent est *philein*, qui correspond à un attachement électif à une personne ou une chose. Cet aspect de possessivité suffit à déterminer que cette forme d'amour est fonction du "moi-naturel", du niveau psychique ordinaire, et que c'est la manière d'aimer la plus banale. Il ne s'agit plus d'un amour inconditionnel qui ne dépend pas des circonstances extérieures ; autrement dit d'un état d'être pur et lumineux en lui-même, mais plutôt d'un penchant subjectif, d'une attraction, d'une attirance très limitée et dépendante. On change alors de niveau pour retomber dans la sphère émotionnelle — même si elle se manifeste d'une façon particulièrement positive et enthousiaste. En fait, cette manifestation peut à tout moment s'inverser en son contraire et la psychologie moderne a bien repéré sa nature ambivalente (les deux tendances antagonistes peuvent cohabiter simultanément).
p. 290-91

D'un autre côté, l'utilisation de *philein* est aussi significative en elle-même comme en 11,3 : « Les deux sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : "Seigneur, celui que tu aimes est malade" » ; en 11,36 « Les Juifs dirent alors : "Voyez comme il l'aimait" » ; en 20,2 « Elle [Marie de Magdala] court alors et vint trouver Simon-Pierre, ainsi que l'autre disciple, celui que Jésus aimait. » À chaque fois, l'amour est mentionné ici en fonction de la perspective ordinaire parce que c'est la façon dont il est le plus souvent perçu de l'extérieur étant donné que chacun prend sa propre expérience comme critère. En effet, chacun projette en fonction des limites qu'il porte en lui et mesure toute chose d'après sa propre faculté de compréhension. Cela signifie que l'amour sentiment peut ne pas être perçu dans toute sa subtilité et être très facilement ramené au niveau de l'expérience commune, à savoir celle de l'inclination personnelle ou de l'amour attachement. C'est exactement ce qui se passe dans l'entretien entre Jésus et Pierre. On peut comprendre les réticences à l'égard d'une telle interprétation car cet épisode ne montre pas Pierre sous un jour favorable : il apparaît au contraire — une fois de plus — comme un disciple qui ne comprend rien ! Jésus parle un langage qui lui est inaccessible. Cette situation, loin d'être anodine et fortuite, est au contraire hautement révélatrice. On retrouve une collision du même ordre dans la rencontre entre Nicodème et Jésus lorsque Nicodème lui déclare : « Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? » Un 3,4).
Le dialogue entre un maître et un élève est ponctué de ce genre de malentendus car le maître parle à partir d'un niveau d'être (et au sujet de ce niveau) alors que le disciple ne l'a pas encore réalisé ; cette réalité lui est étrangère. Il ne voit pas de quoi il s'agit, ne le soupçonne même pas. Du point de vue de l'élève, cette situation est très inconfortable. L'élève est mal à l'aise parce qu'il se rend compte qu'il y a un décalage mais il n'en saisit pas la nature. Il a le sentiment d'être victime d'une incompréhension de la part du maître, quand ce n'est pas d'une injustice ou d'une mauvaise volonté de sa part. Comme si c'était du côté du maître que résidait le malentendu !

L'échange entre jésus et Pierre ne rapporte pas nécessairement un entretien particulier. Il peut être pris au sens large puisque c'est ainsi que se produit le contact avec un être éveillé : il confronte les catégories limitées du mental tout en appelant à une autre dimension.
p. 294-95

Henri Le Maux apporte une importante précision en confiant dans son journal : « Trouver le Christ, c'est trouver Soi. Tant que je contemplerai en moi un visage du Christ autre que mon visage, je n'aurai pas trouvé le Christ ! Le Christ en réalité, pour "moi", c'est "moi" — mais moi naturellement "ressuscité", en pleine possession de l'Esprit et en pleine possession par l'Esprit. » En d'autres termes, c'est lorsqu'il n'y a plus de "moi" qu'a lieu la vraie rencontre. Quoi qu'il en soit, le maître est toujours au plus profond de l'élève, dans son être même, et il n'en est jamais séparé, indépendamment du degré de compréhension de ce dernier.

Pierre répond de la même façon aux deux premières questions en restant toujours situé au niveau du "moi". Il parle à partir du niveau de conscience qui est le sien et l'amour qu'il éprouve est sans doute sincère, mais il reste banal, ordinaire.

Lorsque Jésus réitère sa question pour la deuxième fois, ce n'est pas qu'il veut lui donner une seconde chance au sens littéral. Cela signifie que le maître ne se lasse pas de renouveler son invitation parce que cela fait partie de sa fonction d'éveilleur. Quant à Pierre, il fait de son mieux mais ne peut pas aller au-delà de ce que lui permet son degré de maturité du moment. Il est attristé parce qu'il ne comprend pas pourquoi Jésus répète plusieurs fois la question. L'enjeu véritable lui échappe et il interprète cette répétition comme un doute de jésus à son égard quant à la sincérité de son amour. Pour la troisième fois, Jésus s'adresse à lui et le verbe utilisé est différent, c'est *philein*. Il n'est plus question de l'amour spirituel, d'un état d'amour libre et lumineux. Jésus redescend à son niveau car Pierre n'a pas répondu à l'invitation, il n'était pas encore prêt. Cet épisode est à la fois touchant et d'une grande profondeur.
P . 295-96

On pourra peut-être trouver des arguments philologiques, exégétiques ou théologiques pour contester une telle interprétation, mais en réalité c'est « l'argument mystique » qui est décisif. Cet échange entre Jésus et Pierre est une situation caractéristique de la démarche spirituelle. Il insiste sur une difficulté inhérente au cheminement lui-même et sur ce qu'éprouvera, à un moment ou un autre, tout élève.
S'il est bien un risque de confusion entre le plan psychique et le plan spirituel, c'est en particulier à la charnière entre les émotions et les sentiments qu'il s'applique. L'entretien entre Jésus et Pierre constitue justement une sérieuse mise en garde à cet égard : il ne faut pas confondre "l'*âme*" avec la partie spirituelle et ce n'est pas à partir d'une âme non transformée que la part spirituelle pourra se révéler ! Les mystiques ont parlé de « la fine pointe de "l'*âme*" », c'est-à-dire son ultime extrémité, et l'on retrouve clairement la nuance dans l'Épître aux Hébreux à propos de la parole vivante qui « pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'Esprit ».

Dans la terminologie hébraïque, la chair et le sang désignent la nature humaine dans sa composante "*corps-âme*", or c'est encore à ce niveau qu'appartiennent les émotions ou ce que les Pères et les contemplatifs appellent "*les passions*". On ne peut envisager de seconde naissance, d'éveil à l'Esprit, sans une réelle transformation en ce domaine. Les Évangiles abordent les différentes étapes de cette transformation, mais sans les décrire d'une manière linéaire et systématisée. Tout dabord, les différentes "émotions/*les passions*" sont énumérées et présentées comme des obstacles majeurs qui interdisent la découverte du Royaume des Cieux en nous. Ensuite, apparaît la nécessité d'un travail de purification et de contrôle. *L'emportement est considéré comme une attitude extrêmement négative et nuisible alors qu'il faut faire preuve d'une maîtrise intérieure — y compris à l'égard des pensées*. L'étape suivante, confirmée par l'exemple donné par Jésus lui-même, concerne la capacité d'acceptation totale de ce que "l'*âme*" peut éprouver. "L'*âme*" n'est pas à l'abri de quelques perturbations et remous, mais ces phénomènes peuvent être vécus sur une tout autre base que l'expérience courante. L'être qui a transcendé ce niveau psychique n'est plus lié par ses lois et sa conscience demeure in-affectée. Le fait que Jésus puisse dire à l'annonce de sa mort : « Mon âme est troublée »
p. 297

À propos de la guérison du lépreux, sœur Jeanne d'Arc traduit par « frémissant à cause de lui » (Mc 1, 43) là où d'autres voient de l'irritation ou du rudoiement. « Le verbe, précise-t-elle, dit une vibration comme d'une lame, un grondement d'animal, un bouillonnement profond de l'être, ce frémissement qui saisit Jésus au moment d'un miracle »* (cf. Mt 9, 30). Le grec ici est insuffisant pour en rendre compte et il oriente dans une autre direction. Pour compliquer le tout, certains spécialistes dans le domaine des langues sémitiques ont relevé des erreurs de traduction au niveau des manuscrits anciens. Ces erreurs expliquent comment la confusion s'est perpétuée et retransmise jusqu'à nos versions actuelles, rendant la compréhension des textes encore plus difficile. Ainsi par exemple, dans l'Ancien Testament, au sujet des manifestations de la venue de Yahweh et de la terreur des nations : « Les peuples l'apprennent, et ils tremblent » (Ex 15, 14). Selon la Septante dans la traduction du *Vaticanus*, il y a : « et ils sont en colère », de même en latin : « *irati sunt* ». La traduction est en revanche différente dans *l'Alexandrinus*, les Versions syriaques et les Targums. En d'autres endroits encore, le tremblement ou frémissement est assimilé à la colère. Ainsi en Job 37, 2, au sujet de l'attitude face à "Dieu" : « Écoutez, écoutez le frémissement de sa voix », alors que les manuscrits grecs exhortent les hommes à écouter « la colère » de "Dieu". Ou encore en Esaïe 23, 11 : « L'Éternel [...] a fait trembler les royaumes », que la Septante rend par : « Il a enragé les royaumes. » En s'appuyant sur le Syriaque, Matthew Black considère que la formule « frémissant en son esprit » est une formule idiomatique voulant dire « prendre à cœur ». Ce qui est certain, c'est que ce frémissement ne correspond ni à la colère ni à la peur et qu'il s'agit plutôt de l'émergence d'une tout autre réalité. Le frémissement en Jésus évoque étrangement le trouble de l'eau de la piscine de

Béthesda au moment de la guérison du paralytique.
---
* voir à ce sujet les travaux scientifiques autour de Corine Sombrun :
https://www.babelio.com/livres/Sombrun-La-diagonale-de-la-joie/1304168/critiques/2828285
p. 51 et p. 58
— Cela veut dire que notre ADN est en partie commun avec celui du loup, de l'abeille, du brin d'herbe ou du chêne ?
— Oui.
— Cela pourrait expliquer que pendant la transe...
— Il n'est pas impossible que, par le biais des processus d'épigénétique qui sont connus pour être réversibles, les caractéristiques de ces gènes puissent s'exprimer pour nous faire vivre temporairement un autre état.
— Ces transformations pourraient-elles se déclencher en réponse à un processus de guérison encore inconnu ?
— C'est une piste qui mérite d'être sérieusement explorée.
p. 302-03

Pour de multiples raisons, la perspective de l'intériorité fait lever des résistances et il est très surprenant de voir que celles-ci peuvent aussi s'exercer dans la manière d'aborder les textes évangéliques. La complexité de leur rédaction, de leur traduction et de leur interprétation laisse la place à de nombreuses possibilités d'affadissement du sens et, même si différentes approches peuvent être légitimes sans s'exclure l'une l'autre, celles qui évacuent la dimension intérieure peuvent difficilement être considérées comme étant fidèles à ce que Jésus a voulu transmettre.
Il serait aisé de rédiger une anthologie de textes spirituels appartenant à toutes les traditions pour montrer à l'évidence qu'il s'agit toujours du même itinéraire essentiel, avec des chemins ayant chacun leurs caractéristiques propres et leur manière particulière de nommer le but ultime. La rencontre avec des sages vivants et des maîtres authentiques représentant ces traditions ne fait que renforcer cette constatation et Thich Nhat Hanh rappelle avec justesse que « nous ne devrions jamais perdre de vue notre but originel, ni les enseignements et l'intention originels du Bouddha, de Jésus et des autres grands sages et grands saints[1] ».
Ainsi, il n'est pas fructueux de vouloir accorder à Jésus et à son enseignement une spécificité telle qu'il finit par s'inscrire en faux par rapport à la spiritualité universelle. Et n'y voir que la seule démarche authentique possible procède d'une attitude infantile qui consiste à se considérer comme supérieur. La signification réelle de l'enseignement rapporté dans les Évangiles ne peut pas contrecarrer le message fondamental de la sagesse traditionnelle et s'il s'en démarquait quant au fond, il ne présenterait plus alors le moindre intérêt parce qu'il ne proposerait plus une voie de libération. La caractéristique même d'un enseignement spirituel est d'orienter vers soi-même, c'est une quête intérieure, une voie de transformation personnelle qui touche au plus profond en abordant une réalité intime. « La beauté est au-dedans »,

dit le Psaume XLV, 14
p. 305-06

« Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans. ». Dans l'expression traduite en grec *entos hymôn estin*, tout va donc dépendre du sens que l'on attribue au mot *entos*. *Entos* peut sans doute signifier « parmi », « entre », « au milieu », mais il signifie principalement « à l'intérieur », « au-dedans » ; or c'est bien ce sens premier qu'il convient de retenir ici sous peine « d'attenter à la grammaire et recourir à un faux sens délibéré[4]. » Il est important de relever qu'à chaque fois que Luc a voulu signifier « au milieu », il a eu recours à en *mesô* et non pas à *entos* : en 2, 46 : « assis au milieu des docteurs » ; 8, 7 : « une autre est tombée au milieu des épines » ; 10, 3 : « comme des agneaux au milieu des loups » ; 22, 27 : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert! » ; « ils avaient allumé un feu au milieu de la cours » ; 24, 36 : « lui se tient au milieu d'eux ». De même dans les Actes : en 1, 15 ; 2, 22 et 27, 21. Il apparaît clairement que l'expression « au milieu » ne désigne pas une dimension verticale mais une dimension horizontale, voire même sociale, qui se réfère avant tout à une certaine extériorité ou spatialité. À l'inverse, la préposition *entos*, « au-dedans », ne se trouve ailleurs qu'en Matthieu 23, 26 à propos de « l'intérieur de la coupe » qu'il faut justement purifier. Dans les anciennes versions, que ce soit la Peshitta, les anciennes versions latines, la Vulgate, « le Royaume des Cieux est au-dedans », et c'est bien ainsi que l'entendirent Origène et Grégoire de Nysse. L'intériorité n'est pas un lieu, un endroit, *mais un état* ! Ce n'est pas une chose visible qui puisse être située par rapport à quoi que ce soit et il ne faut pas oublier que le nom divin YHWH est le concentré de toutes les formes du verbe HYH, « être »[5]. L'Évangile selon Jean affirme que « l'Esprit de Vérité [...] est en vous » Un 14, 17) et aussi : « Vous reconnaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous » Un 14, 20). Ce que Jésus affirme est sans ambiguïté : il parle d'une réalité purement spirituelle de toutes les manières possibles.
p. p. 307-308

À l'évidence, dans toutes les paraboles de croissance, il est question de l'évolution intérieure à l'Homme. La graine pousse en secret et la germination est un processus discret ; deux images qui témoignent de l'existence d'un dynamisme subtil et, par transposition, de l'existence d'une influence spirituelle à la fois réelle et silencieuse. Ses résultats apparaîtront au terme d'un certain développement, d'une maturation. La graine est plantée en l'Homme dans le sens où il y a en chacun une « semence divine » qu'il faut soigner et faire fructifier. La graine est la Parole, l'Enseignement ; « Le semeur, c'est la Parole qu'il sème », lit-on chez Marc (4, 14). Mais la graine semée peut aussi être l'Homme lui-même et, dans ce cas, certaines paroles de Jésus prennent un tout autre relief.

L'idée selon laquelle l'Homme est une graine permet de comprendre d'après les lois organiques ce qu'il en est en transposant celles-ci dans le domaine spirituel. On sait,

que certaines graines mourront, non pas parce qu'elles évoluent et passent à un autre stade, mais tout simplement parce qu'elles se dessèchent. Il ne s'agit plus alors de la même mort.

Un autre argument évoqué pour rejeter la traduction de *entos* par « au-dedans » consiste à dire que Jésus, s'adressant ici aux pharisiens, ne peut pas leur dire que le royaume est au-dedans puisqu'ils refusent précisément de croire en lui. C'est oublier que si Jésus parle aux pharisiens dans cette situation précise, il s'adresse en réalité à tous ses auditeurs. Il est même très fréquent qu'un maître délivre un message important à des personnes spécifiques (ou à une en particulier) en s'adressant délibérément à quelqu'un d'autre. Cette médiation est au contraire une stratégie habile qui renforce l'efficacité de la transmission elle-même. Une parole forte, affirmée directement en face à face peut susciter une réaction de défense et de fermeture de la part de l'auditeur, alors que si elle lui parvient indirectement il sera plus en mesure de l'écouter, de la recevoir et de l'intégrer. Il sentira en même temps dans la profondeur, et sans aucun doute possible, que cette parole lui est spécifiquement destinée et qu'elle le concerne au plus haut point. Jésus sait bien que les pharisiens ne saisissent pas ce qu'il dit, mais cela ne l'empêche pas d'utiliser avec habileté la situation pour continuer à enseigner. Pourquoi leur refus de comprendre devrait-il d'ailleurs priver les autres d'un message aussi essentiel ? Pour Jésus, une situation n'est jamais statique ou définitivement fermée.

p. 311 -12

Entos hymôn estin traduit par « au-dedans de vous » permet de rendre compte de cette Présence dont le centre est partout, comme dirait Pascal, et la circonférence nulle part. La Traduction œcuménique de la Bible donne en commentaire : « On traduit parfois : en vous, mais cette traduction a l'inconvénient de faire du « *Règne de Dieu* » une réalité intime11 ». Il serait fructueux de se demander de quelle sorte d'inconvénient il s'agit ? Dans Jésus et l'Histoire, Ch. Perrot considère dans la même ligne que cette traduction « risque d'égarer le lecteur dans quelque religion de type intimiste ou mystique[12] ». Ainsi donc, il n'est plus question de s'adapter à un prétendu contexte lucanien mais bien d'affirmer l'évacuation d'une perspective qui met l'accent sur l'intériorité. Il est vrai que cette perspective est dérangeante, qu'elle soulève de sérieuses remises en cause et que ces remises en cause, précisément, sont personnelles et intimes. Il est également important de se souvenir que lorsque Jésus priait, il se mettait toujours à l'écart afin de se recueillir et de rester dans l'intimité de sa relation à "Dieu". Il le faisait souvent dans la solitude ou pendant la nuit. Il allait ainsi dans le désert (Mc 1, 35 ; Lc 5, 15) ; sur une montagne (Mt 14, 23 ; Mc 6, 46 ; Lc 6, 12) ; éloigné de ses disciples au jardin de Gethsémani (Mt 26, 36-44 ; Mc 14, 32-41 ; Lc 22, 41-45). Lorsqu'il demande de ne pas prier avec ostentation, ce n'est pas seulement qu'il dénonce l'orgueil et la vanité. Il souligne surtout que l'essentiel ne peut se rencontrer que dans l'intimité et le secret de son propre cœur « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt 6, 5-6).

Est-il erroné de considérer le « Royaume de Dieu » comme une réalité intime alors que Jésus n'a de cesse de nous convier à cette intimité ?
p. 314-15

On sait que lorsqu'il s'adresse à "karma"Dieu dans ses prières, Jésus utilise le mot "abba". Ce mot araméen a été étudié de près et toutes les recherches convergent pour constater que cette appellation évoque fondamentalement l'intimité, la tendresse, en même temps que la confiance, le total abandon. Jésus appelle son Père céleste comme le fait le tout petit enfant qui balbutie en s'adressant à son père ou en s'élançant vers lui dans un élan d'amour spontané et innocent. Il s'agit même de l'expression d'un degré d'intimité inhabituel parce que la plupart des contemporains de Jésus n'osaient pas utiliser un terme aussi familier pour s'adresser à "Dieu". Le Talmud confirme que « lorsqu'un enfant goûte au froment (lorsqu'il est sevré), il apprend à dire "abba" et "imma" (papa, maman)[13] ». Ces premier mots que l'enfant babille sont chargés d'une signification, d'une qualité qu'il n'est pas nécessaire de commenter plus avant[14]. Il suffit de retenir que l'appel de Jésus : "abba", est le langage de l'expérience directe plutôt que celui d'une adresse formelle et il n'est certainement pas exagéré de le traduire par « papa ».
p. 315

Grégoire de Nysse avait déjà soulevé la question « Quel est ce "Royaume" au-dedans de nous ? Et que pourrait-il être d'autre que ce bonheur qui, "d'en haut", naît dans l'âme par l'Esprit[17] ? » Ce bonheur "d'en haut" ne peut être qu'un état inhérent à l'être lui-même et que l'on nomme en Inde *sat-chit-ananda*, « être-conscience-béatitude ». C'est là une autre définition du « Royaume des Cieux ». Comment Jésus pourrait-il guider ceux qui le suivent dans une autre dimension que la dimension verticale, celle de l'intériorité ?
Le chemin vers la réalisation spirituelle est semé d'embûches et le paradoxe suprême est que le maître peut devenir à son tour un obstacle ! Si l'on considère que le « Royaume » est avant tout présent dans l'action de salut de Jésus, on court le risque de finir par être absorbé par la grandeur de sa personne et l'aspect exceptionnel de son action au détriment de la Réalité sous-jacente ! L'extériorité prend alors le pas sur la pure conscience d'être et, imperceptiblement, au nom même de la religion ou de la spiritualité, les valeurs s'inversent. La seule évocation de la perspective de l'intériorité frôle alors le sacrilège parce qu'elle semble reléguer au second plan des conceptions qui, très tôt, se sont mises en place autour du message évangélique ou de la personne de Jésus. Jésus a pourtant essayé de trancher l'attachement qui pouvait se développer à son égard. Il savait qu'il y avait là une possibilité de fascination propre à détourner les disciples d'eux-mêmes et à entretenir des conceptions fausses. Paradoxalement, c'est une focalisation excessive sur sa personne, ses miracles ou encore les caractéristiques de sa prédication qui finissent par occulter le sens véritable de la délivrance qu'il propose. L'invitation au silence après avoir accompli un miracle est aussi, de la part de Jésus, une invitation à faire taire le mental vis-à-vis du

monde des phénomènes — aussi extraordinaires puissent-ils paraître. Et il y a un enseignement dans le fait qu'il s'efface et ne se fait pas connaître du paralysé qu'il a guéri à la piscine de *Béthesda*. Jésus ne cherchait pas à attirer l'attention sur lui et il ne souhaitait pas non plus que ses auditeurs restent enfermés dans des catégories de pensées, quelles soient juives ou grecques. L'attachement aux formes — toute forme — est une limitation qui interdit l'ouverture à l'Esprit et au bonheur "d'en haut".

Dans le même sens, « Jésus, semble-t-il, ne s'est jamais explicitement présenté sous un titre quelconque, il s'est contenté de susciter une question sur sa personne », remarque le père Xavier Léon-Dufour.

p. 316-17

La dépendance à l'égard du maître, quelle que soit la forme qu'elle prenne, est encore une limitation — peut-être la dernière — qui doit être dépassée. L'épisode de la marche sur les eaux montre à quel point le fait de compter sur un appui extérieur est encore une marque d'immaturité. Les disciples sont effrayés et Jésus tente de les rassurer : « Sur quoi, Pierre lui répondit : "Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux." — "Viens", dit Jésus. Et Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus. Mais, voyant le vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : "Seigneur, sauve-moi !" Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : "Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?" » (Mt 14, 28-31). Ici, la dépendance à l'égard de Jésus est évidente. Elle montre que Pierre n'est pas encore autonome parce qu'il ne peut pas s'appuyer sur sa propre certitude intérieure. Dire que Pierre a une foi plus solide que les autres parce qu'il est le premier à sortir de la barque revient à ne pas tenir compte de ce que Jésus affirme immédiatement à son sujet : « Homme de peu de foi ! » Pierre s'élance, certes, mais à condition que Jésus lui en donne l'ordre. Cela signifie qu'il n'est pas encore établi en lui-même. Qui plus est, il est ensuite obligé de réclamer de l'aide. Jésus considère que sa foi n'est pas suffisante, non seulement parce qu'il s'est enfoncé dans l'eau mais parce qu'il avait déjà besoin de lui pour s'y engager. Cette scène, profondément symbolique, correspond à un certain niveau d'être de la part du disciple Elle montre qu'une adhésion sincère, mais qui ne repose pas sur une base intérieure solide, est encore incomplète. Au moindre souffle de vent, le disciple se trouve démuni et il coule. Le disciple doit grandir de telle sorte qu'il parvienne à s'affranchir de toutes les formes extérieures. Il ne doit plus dépendre de qui que ce soit, pas même du maître lui-même.

p. 318-19

Les Évangiles laissent entendre clairement que l'irruption de l'Esprit n'est pas une expérience qui relève des organes sensoriels courants et des fonctionnements non purifiés, non transformés. La metanoïa est une expérience préalable indispensable correspondant à une remise en cause radicale de la manière d'appréhender la réalité. Et lorsque Jésus pose la question : « Qui suis-je ? », il interroge essentiellement au sujet de l'Être et n'attend pas en réponse une définition verbale et conventionnelle —

encore moins un système ou une christologie. Il appelle à une expérience directe, à une reconnaissance intime et non pas à l'attribution d'un titre quelconque. Le fait que Jésus ne se soit jamais attribué aucun titre est déjà en soi un grand enseignement. Il a ainsi résisté sa vie durant au titre de Mâchiah (en grec Khristos) ; ce titre et ce rôle lui ont été attribué après sa mort (cf. Actes 2, 31-32, 36 ; 5, 42) 23. En parlant de lui-même, Jésus a utilisé l'expression araméenne *bar enasha*, c'est-à-dire fils de l'Homme, qui est une expression générique pour se définir en tant qu'Homme. Le prophète Ézéchiel l'utilise en ce sens près de quatre-vingt-dix fois. Comme la plupart des grands êtres réalisés, Jésus peut éventuellement parler de lui-même à la troisième personne plutôt qu'à la première. Son être n'est plus fixé par un "je" individualisé et sa conscience est impersonnelle. De plus, cet usage se retrouve dans les textes juifs écrits en araméen dans le dialecte que G. Dalman appelle « galiléen ». La personne qui parle se désigne elle-même à la troisième personne : « cet homme », « cette femme » au lieu de dire "je" ou "moi". On peut noter au passage comment cette manière de penser et de parler favorise une attitude de désengagement de la conscience au lieu de renforcer la crispation sur les limites étroites de l'individualité. En se désignant en tant qu'être humain, Jésus a recours à une façon de parler neutre qui dénote une grande humilité tout autant qu'une grande noblesse. Par rapport à la cohérence interne à son enseignement, Jésus n'a pu envisager de considérer l'expression *bar enasha* comme un titre du Messie ou même comme un nom.

---

* metanoïa : « changement de vue » ou « changement de regard » qui voit la pensée et l'action se transformer de façon importante, voire décisive.

p. 322-23

La quatrième demande du Notre-Père est aussi une demande d'ouverture à l'égard de la dimension essentielle. « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » (Mt 6, 11), ou : « Donne-nous chaque jour notre pain quotidien » (Lc 11, 3). C'est une prière pour exprimer la requête d'être capable de participer, dès maintenant, à notre part de divinité, et non pas pour réclamer notre ration !! La traduction de cette prière a fait l'objet de nombreuses discussions, et en particulier le terme *epiousios*, qui est sans doute l'un des plus débattus de tous les Évangiles. Les Pères de l'Église ne sont pas d'accord entre eux quant à la nature de ce pain, même si la plupart lui accordent une valeur spirituelle. Pour certains représentants de l'École d'Antioche, il ne s'agit que du pain matériel. Cependant, vouloir s'assurer une garantie concernant la subsistance matérielle en adressant une prière au Père n'est pas compatible avec l'abandon à la divine Providence et la nécessité de ne pas se faire de soucis pour le lendemain : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même » (Mt 6, 34).

On peut remarquer au passage que l'échange émouvant entre Jésus et la femme cananéenne au sujet des miettes de pain sous la table est inséré, en Matthieu[15], entre la première et la seconde multiplication des pains. Il y a ici une équivalence entre le fait d'être en mesure d'absorber un certain type d'aliment et le degré de maturité

comme en témoigne encore ce texte du Talmud de Babylone : « Quand un petit enfant commence à manger du pain, il sait dire papa ! »
Dans la Vulgate, saint Jérôme traduit *epiousios* en Matthieu 6, 11 par *supersubtantialis*, « super-substantie » ! Origène affirme que le mot *epiousios* n'est employé par aucun auteur grec et il suggère que le mot a été forgé par les évangélistes eux-mêmes pour traduire l'hébreu. Les tenants d'une interprétation eschatologique traduisent par « pain de demain [futur] », ce qui rend : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de demain » ! Or s'il s'agissait de « demain », il n'aurait pas été nécessaire de forger ce mot particulier epiousios. Certains commentateurs considèrent « qu'il est possible que nous ayons ici une méprise de l'original araméen, qui a été très tôt perdu dans le moule grec ». On pressent bien que ce terme soit le pivot de malentendus qui ne peuvent pas être dissipés au seul niveau du grec. G. Gander estime que ce sont les manuscrits araméens palestiniens qui ont le « moins dévié du texte de conception, de formulation et de rédaction araméennes originelles ». Il traduit par « le pain de notre nécessité » et, de même, P. jouën par « le pain de notre subsistance », c'est-à-dire « le pain nécessaire à notre subsistance ». Jésus ne peut insister que sur la nourriture essentielle qui est par conséquent celle qui appartient au domaine de l'Esprit. « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés » (Jn 6, 26). Et « qui mange ce pain vivra à jamais » (Jn 6, 58), est-il encore précisé. Il appartient à un ordre supérieur et ne peut être comparé à rien d'autre. C'est le pain de Vérité, non seulement une parole extérieure porteuse d'un message de Vie mais l'essence même de l'enseignement, une réalité vivante et subtile, surnaturelle et divine. La nourriture substantielle concerne la nourriture spirituelle, et c'est pourquoi la demande est une requête adressée « au Père qui est dans les cieux ».
p. 327-28

En ce sens, le pain est le produit de l'univers, de même que le vin. Le vin était à l'époque beaucoup plus épais que celui que nous connaissons et il jouait, avec le pain, un rôle alimentaire essentiel. En les consommant, l'Homme se relie à l'univers tout entier, il confirme son appartenance à une réalité plus vaste et exprime sa communion avec elle. Il se relie aussi au mystère et à la dimension sacrée qui imprègne toutes choses. En hébreu, *i aïn*, « vin », et *sod* , « mystère », ont la même valeur numérique :70. L'eucharistie signifie « action de grâces » et c'est un acte de reconnaissance, un geste qui témoigne d'une profonde gratitude, non seulement, bien entendu, à l'égard des produits de la terre qui sustentent la vie, mais aussi à l'égard des hommes eux-mêmes, ceux qui ont peiné à la tâche pour semer, cultiver et moissonner. Ce sentiment est un remerciement silencieux, respectueux et fraternel envers leurs efforts et il reconnaît comme sacré le fruit de leur travail. Jésus enseigne qu'en mangeant le pain et en buvant le vin il faut se rappeler, se souvenir. Un tel acte en effet ne peut être accompli avec négligence. Il réclame une conscience élargie, une pleine vigilance, une lucidité alerte.

La nourriture est sacrée ainsi que le fait même de l'absorber, de la manger. En dehors de la charge symbolique du pain et du vin, l'atmosphère dans laquelle le repas est pris est donc de la plus grande importance. C'est encore une fois la qualité de la conscience qui est déterminante, l'esprit dans lequel le geste est accompli qui peut inciter ou non à s'ouvrir à des influences supérieures. II ne s'agit donc pas de se souvenir d'un événement passé particulier, mais plutôt d'actualiser une présence et d'incarner dans les gestes ordinaires les valeurs spirituelles les plus précieuses. Le pain, par exemple, n'est jamais coupé au couteau mais rompu à la main. Il y a partage, non pas séparation. Le pain n'est pas coupé en morceaux, il est distribué ; c'est un signe de communion et non de division. Ainsi, l'unité sous-tend la multiplicité sans pour autant disparaître en elle.
La présence du maître donne au repas fraternel sa pleine dimension spirituelle, et même si la Cène n'était pas un repas pascal, elle exprimerait néanmoins l'essentiel, à savoir la communion dans l'amour. Dans leur simplicité, le pain et le vin évoquent des réalités spirituelles qui réveillent intuitivement en chacun de profonds échos. A l'image de l'Homme et de son itinéraire intérieur, ils sont le fruit d'une réelle transformation.
p. 329-30

La loi est que le fait de manger implique celui d'être mangé, car l'un ne peut se concevoir sans l'autre. Le vin et le sang ne sont pas simplement associés par analogie ; le passage du vin au sang symbolise la nouvelle alliance mais renvoie aussi à ce double aspect d'une même réalité : "manger/être mangé". Lorsque Jésus fut proche d'illustrer par son propre exemple l'aspect abrupt de cette vérité, 'alors les disciples l'abandonnèrent tous et prirent la fuite » (Mt 26, 56). Boire le vin, et symboliquement le sang, signifie s'abreuver à la source même de notre être, l'essence par laquelle nous pouvons subsister et nous régénérer spirituellement. En araméen, le mot *damî* désigne autant le sang que le vin rouge, le jus, la sève. Sa racine est directement reliée à *adamah*, l'Homme de la Genèse. Mais le sang bu est inséparable du sang versé, c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de régénération sans une certaine destruction. Cette loi se trouve vérifiée à partir des niveaux les plus grossiers de la manifestation jusqu'aux plus subtils. Ainsi, biologiquement, la vie se dévore elle-même pour se maintenir et, spirituellement, le vieil homme doit mourir pour laisser émerger l'Homme nouveau.
Le mot « pain » en hébreu, *lè Hèm*, signifie « festin », « nourriture », mais aussi « lutte », « massacre ».
Jésus est né à Bethléem, littéralement la « maison du pain » et donc aussi la « maison du massacre » ! Le Massacre des Innocents, des enfants de moins de deux ans ordonné par Hérode (Mt 2, 13) n'est nulle part attesté et il est fort probable que ce soit une mise en parallèle avec l'enfance de Moïse telle qu'elle a été rapportée par la tradition rabbinique. Cela ne retire cependant rien de sa valeur symbolique qui peut être comprise à différents plans. Tout d'abord ce massacre illustre une loi difficile à admettre et dont la nature nous fournit pourtant l'exemple constant. Pour qu'un être

d’une rare spiritualité puisse apparaître ; une grande quantité d’être humains est nécessaire, de la même façon que tous les glands produits par un chêne ne deviendront pas eux-mêmes des chênes. Ils serviront même de ferment en pourrissant !
p. 332-33

La naissance de Jésus, c’est-à-dire l'éveil à la dimension réellement spirituelle et transcendante, fait lever des forces contraires qui cherchent à annihiler toute progression vers la lumière et la vérité. Plus l’enjeu est grave et important, plus ces forces destructrices sont à l’œuvre. Elles s’opposent à tout ce qui pourrait contribuer à la disparition des ténèbres. Et lorsqu’elles échouent dans un domaine, elles reviennent sans relâche à la charge dans un autre. Les tentations du Bouddha ou du Christ évoquent encore de tels assauts.
La seule intention d’entreprendre un chemin de transformation, si elle est réelle et profonde, peut suffire pour déclencher des forces d’opposition qu’il faudra vaincre une à une, avec une détermination que rien ne peut ébranler. Lorsque Jésus dit : « Mais gardez courage ! J’ai vaincu le monde » (Jn 16, 33), il affirme qu’en définitive, aucune puissance naturelle ne sera victorieuse car toutes les contre-forces négatives seront maîtrisées, puis dépassées. Mais elles seront dépassées par l’éveil intérieur, au niveau d’une conscience d’être vis-à-vis de laquelle aucun pouvoir ne pourra plus être exercé. « Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais mon royaume n’est pas de ce monde », répond Jésus à Pilate (Jn 18, 36). Et lorsque Pilate s’attribue le pouvoir de le relâcher et le pouvoir de le crucifier, Jésus lui signifie clairement qu’il n’est qu’une marionnette aux mains d’un pouvoir supérieur dont il ignore tout. Le jeu des forces antagonistes extérieures ou intérieures est symbolisé par le “*Massacre des Innocents*” et il peut l’être aussi par la mise en scène de la “*trahison*” de Judas Iscariote dont l’authenticité n’est pas plus attestée ! Le verbe grec *paradidômi* (litt. transmettre, de *didômi*, donner, et du préf. *para* = auprès), toujours traduit par « trahir » ou « livrer » en ce qui concerne Judas, prête à confusion car il s’agit — au sens littéral de « transmettre » et par conséquent de « confier » de « remettre à quelqu’un » (en l’occurrence ici aux autorités) sans qu’il soit question de trahison. Les exégètes ont de plus remarqué que « dans la tradition *matthéenne* primitive, et probablement déjà dans le Document A, le baiser donné par Judas à Jésus n’était pas considéré comme un “signe” destiné à faire reconnaître Jésus par ceux qui viennent s’emparer de lui ; d’après les coutumes juives, en effet, il était courant qu’un disciple salue son maître, le « rabbi », en lui donnant un baiser ; ce dut être le cas ici[44]... » Les récits relatifs à judas comportent des inconséquences et sa trahison a été sérieusement mise en doute, y compris au sein de l'École biblique de Jérusalem. Il est précisé par
p.p. 334-35

En dehors même de l’Eucharistie, le pain et le vin ne sont pas une simple comparaison avec la chair et le sang ; on a vu qu’ils représentent aussi l’essence de la

nourriture spirituelle. Le rôle symbolique que joue le vin dans la Cène se retrouve de la même façon, selon l'Évangile de Jean, à l'inauguration du ministère de Jésus, aux noces de Cana (Jn 2, 1-2). Dans ce récit, ce ne sont pas les mariés qui représentent l'intérêt principal, mais bien plutôt le fait qu'il décrive le premier des signes accomplis par Jésus. La transformation de l'eau en vin n'est certainement pas un miracle à prendre au premier degré. « En effet, écrit Arnaud Desjardins, on est en droit de se demander en quoi le Rédempteur, deuxième personne de la Trinité, prenant forme humaine, avait besoin à la fin d'une noce, quand les gens sont déjà passablement soûls, de transformer l'eau en vin. Était-ce un miracle si nécessaire ? Si on le prend au pied de la lettre, sûrement pas. »* Le récit des noces de Cana aborde avec précision une hiérarchie que l'on trouve dans le domaine spirituel. Ici, trois différents niveaux sont évoqués. » Le texte nous précise « qu'il y avait six jarres de pierre ». Pourquoi ne sont-elles pas en terre cuite ? La pierre, dans les Évangiles, symbolise un certain niveau de la vérité correspondant à la compréhension intellectuelle seule. Elle désigne par conséquent ce qui est figé et, par extension, arbitraire, dogmatique. Ce niveau ne peut pas être nourrissant ou transformateur sur le plan de l'être. Il peut même au contraire être source d'erreurs et de limitations qui empêchent l'émergence d'une réalité vivante. Dans cette perspective, le fait que Jésus ait surnommé Simon Képhâ, « rocher » en araméen, est lourd de signification. Le prénom Pierre n'existant pas en grec ou en latin, on ne peut jouer sur le mot pour en faire un prénom qu'en français et en araméen

Tout, dans les Évangiles, montre Pierre non pas sous un aspect de solidité et de certitude intérieure, mais au contraire comme étant un personnage instable et emporté, ayant une adhésion intellectuelle et un attachement affectif à l'égard de Jésus, mais sans véritable intégration de son enseignement. Les nombreux textes de l'Ancien Testament où le roc est signe de stabilité et de solidité ne semblent pas pouvoir s'appliquer ici.

---

*

https://www.babelio.com/auteur/Arnaud-Desjardins/48014/citations/640839

p. 337

Le processus évolutif à l'intérieur même du disciple n'est possible que par un affranchissement progressif à l'égard des formes extérieures. Le maître lui-même n'est pas une forme extérieure mais l'essence du disciple, de telle sorte que la véritable communion n'est pas le rapprochement de deux éléments séparés mais le vécu intime d'une unité essentielle. Constamment, Jésus a invité ses disciples ainsi que ceux qui le rencontraient à porter le regard au-delà de lui-même, mais par une intégration de sa nature véritable. Il les renvoyait à leur propre intériorité et ne voulait pas qu'ils soient piégés ne serait-ce que par l'aspect merveilleux et charismatique de sa personne. On peut en trouver une illustration lorsque Jésus s'efface après avoir guéri le paralytique à la piscine de *Béthesda*. Ou encore dans cet échange significatif : « Il se mettait en route quand un homme accourut et, s'agenouillant devant lui, il

l'interrogeait : "Bon maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?" Jésus lui dit : "Pour-quoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul" » (Mc 10, 17 ; Lc 18, 18). Jésus n'encourage pas les qualifications élogieuses à son égard, non par modestie et humilité mais parce qu'il ne veut pas que l'on s'égare dans une polarisation limitative. Il est important de noter que la version de Matthieu modifie la teneur de cet échange et la majorité des commentateurs reconnaissent que c'est Matthieu qui transpose les données de la discussion et en modifie ainsi la perspective : « "Maître, que dois-je faire de bon pour obtenir la vie éternelle ?" Il lui dit : "Qu'as-tu à m'interroger sur ce qui est bon ? Un seul est le Bon" » (Mt 19, 16). Il y a ici un net glissement quant au sens initial de la discussion qui portait sur la manière dont Jésus est vu ainsi qu'une rectification de sa part. Jésus montre qu'il est centré sur "Dieu" et en aucun cas Christo/centré. Matthieu évite cette correction importante et il déplace le centre d'intérêt par une question légèrement différente qui fait diversion. Il a pourtant gardé la réponse finale de Jésus au sujet de "Dieu", mais cette réponse est alors en porte-à-faux par rapport à la question précédente étant donné le changement de contexte.
p. 340-41

Jérôme comme désignant la venue de l'Esprit qui régénère et transforme à la fois toutes les parties physiques, psychiques et spirituelles de l'Homme : « Le Royaume des Cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé. » En réalité, il est difficile d'esquiver le fait que la transformation prônée par Jésus est essentiellement personnelle et intérieure et que c'est au plus intime de soi que "Dieu" peut être trouvé. Et il est fort probable qu'une réticence — et parfois une répulsion — à cet égard soit due en partie à une incompréhension de ce que veut réellement signifier le mot « ésotérisme ». Certains commentateurs révèlent la nature du malentendu en montrant aussi à quel point ce terme est entaché de préjugés. Ainsi, au sujet de la phrase : « Il en est du Royaume comme... » à propos de la parabole du grain qui pousse tout seul (Mc 4, 26-29), on peut trouver le commentaire suivant : « Une formule similaire introduit ces paraboles : l'ivraie, le grain de sénevé, le levain, le trésor, la perle, le filet. Elle donne en clair, et à tous les auditeurs, la clé de l'interprétation.
Cela confirme que les paraboles n'ont rien à voir avec un enseignement ésotérique.[51] » En définitive, cela confirme plutôt autre chose : puisqu'il s'agit d'une réalité intérieure, une réalité d'être et de conscience, les paraboles sont nécessaires pour l'évoquer. Et à partir de là, toute l'exploration reste encore à entreprendre car les paraboles ne sont que des indications invitant l'Homme à s'éveiller à l'esprit et à renaître à lui-même. Dans la mesure où « le Royaume » n'est ni observable, ni localisable (puisqu'il n'est seulement accessible qu'à un tout autre niveau), il faut bien utiliser des paraboles pour indiquer le chemin tout en partant du plan le plus extérieur, à savoir les données sensibles, les réalités tangibles. Les paraboles sont par conséquent un moyen pour orienter vers une expérience de la profondeur qui se situe bien en deçà du domaine psychique proprement dit.

p. 342

Ainsi que l'a signalé avec grand réalisme Maître Eckhart, « l'Homme ne doit pas se contenter d'un "Dieu" qu'il pense, car lorsque la pensée s'évanouit, "Dieu" s'évanouit aussi ».

Quand on traduit Matthieu 3, 2 par « le Royaume des Cieux est tout proche », il est difficile de ne pas le concevoir comme une proximité dans le temps ou dans l'espace. Jésus répète que le Royaume n'est ni ici ni là en ce sens qu'il ne correspond à aucune désignation ou localisation particulière... et il est pourtant « à notre portée ». Mais si l'on tient à dire qu'il est « tout proche », on peut aller jusqu'à soutenir, comme le fait le Coran, qu'il est même plus proche que notre propre veine jugulaire !
p. 343

L'utilisation du mot « foi » dans les Évangiles — *pistis* en grec — passe par la traduction de la Septante qui rend compte de notions exprimées en hébreu. Dans son sens originel, le mot *pistis* signifie très précisément une connaissance intérieure certaine, une expérience qui ne passe pas par les sens mais qui s'appuie sur une réalité indubitable. « La foi » est ainsi l'exact opposé de la croyance, c'est-à-dire de l'adhésion affective ou sentimentale à une idée, une opinion, un système de pensée, une doctrine. L'auteur anonyme de l'Épître aux Hébreux considère qu'elle est « la preuve des réalités qu'on ne voit pas » (11, 1), autrement dit qu'il s'agit de la certitude expérimentale d'une réalité invisible aux yeux ordinaires. Selon le commentaire de la Bible de Jérusalem, « la foi » est confirmée comme étant une « connaissance assurée des réalités célestes[2] ». Elle ne dépend donc pas de références extérieures. Elle est à elle-même son propre critère, sa propre certification par la réalisation d'une vérité intrinsèque ; elle est fondée sur une réalité spirituelle inhérente à l'être même.
p. 346-47

Le substrat sémitique apporte des précisions sur la nature de la foi car, contrairement à l'acception habituelle, le fait d'avoir confiance, de croire, ne relève pas de la pure subjectivité. Le mot araméen *hamanotha*, « foi, confiance », ainsi que les mots hébreux *emûnâ*, « fidélité », et *émèt*, « vérité », viennent de *âmân*, « porter solidement », dont la racine *'mn* signifie : « être solide, stable ». Ainsi, le fait de croire ou d'avoir confiance est une stabilité éprouvée, une assurance et une constance qui reposent sur une base ferme. On est dans le domaine de la preuve — ou de l'évidence — et non pas de la croyance ou même de la simple adhésion intellectuelle. Amen, vient également de là...
p. 347
-----Tout d'abord, l'histoire de l'Homme qui présente sou enfant malade doit être comprise dans une perspective intérieure. Elle désigne l'état de « maladie ordinaire » dont (souffre l'humanité dans son ensemble. Le texte nous dit que ce fils, c'est-à-dire un aspect de nous-même, « va très mal ». Sa possession démoniaque, son

épilepsie, doit être interprétée *symboliquement*. L'enfant est « lunatique »; en grec sels' *niakos* vient de *selèniazomai* qui signifie « être sous l'emprise de la lune ». Il s'agit donc d'un état d'instabilité, changeant comme les phases de la lune et qui est la caractéristique principale d'un être mené par son propre mental et ses fluctuations. Il est ballotté dans les extrêmes, au gré de ses humeurs, et influencé par les moindres circonstances. Le texte le précise d'ailleurs en disant : « ... souvent il tombe dans le feu, et souvent dans l'eau. » L'eau et le feu représentent les opposé, et il tombe dedans parce qu'il est emporté, victime de ses, émotions ; en un mot, l'enfant est « démoniaque ». Dans les anciens manuscrits syriaques ou araméens, sa maladie est diagnostiquée de cette manière : « Un esprit de division le prend », mais cela ne décrit pas un constat clinique de schizophrénie. Cet état intérieur de division est l'œuvre même du mental qui instaure la division, la dualité.
Le fait que les disciples se soient avérés incapables de guérir l'enfant est aux yeux de Jésus le signe certain de leur immaturité spirituelle. On comprend la fermeté de sa réponse lorsqu'on voit la nature réelle du mal en cause. Jésus ne mâche pas ses mots et il se demande même combien de temps encore il va lui falloir supporter de tels disciples ! Il les interpelle sans ménagement : « Ô génération sans foi et perverse. » Ici, « pervers » ne doit pas être entendu dans un sens moral tel par exemple que « débauché », « dépravé », mais plutôt dans le sens de « désorienté ». En effet, le mot grec contient l'idée de « tortueux » dans la mesure où l'on se tourne dans de nombreuses directions 5.11 est intéressant que ce terme soit associé à l'absence de « foi ». Certains textes ont d'ailleurs atténué la radicalité de l'interpellation en remplaçant le « pas de foi » des anciens manuscrits par « peu de foi ». C'est précisément là que se situe le point sensible. Dans le texte évangélique, l'absence de « foi » est donc assimilée à de la « perversité ». En Deutéronome 32, 5, elle est associée à la « fausseté ». Dans les deux cas, il y a l'idée d'un égarement, d'une erreur, c'est-à-dire d'une non-conformité à la réalité ou à la vérité, à ce qui est.
p. 352-53

Lorsque, dans une hiérarchie, l'ordre juste des choses est respecté, le supérieur commande l'inférieur, le haut dirige le bas. Il doit en être de même à l'intérieur de l'Homme et cela permet de comprendre pourquoi la « foi » ne peut pas être une simple "croyance", un élan affectif ou une adhésion irrationnelle non vérifiée. Elle ne peut naître et s'approfondir qu'à partir d'une structure intérieure unifiée, parfaitement ordonnée et hiérarchisée. Celle-ci permet alors une ouverture sur une autre dimension qui donnera la capacité véritable d'obéir autant que de commander.
p. 355

La « foi » est simultanément un acte de connaissance et de confiance, elle est la force du Vrai qui libère du "petit-moi" et laisse "Dieu" opérer à travers nous.
Il est inhabituel de considérer que la « foi » appartient au domaine de la vérité, de la connaissance et de la certitude. Elle est pourtant une certitude des réalités spirituelles que l'Homme peut découvrir et éprouver au centre de son être. Tout, dans les

Évangiles, renvoie à une telle connaissance et encourage à une transformation radicale de la conscience.
p. 357

La tendance dualiste ordinaire qui oppose la connaissance et l'A/amour comme étant des catégories distinctes finit par s'amoindrir pour laisser apparaître une unité foncière. Peu à peu, le disciple qui avance dans son propre cheminement se rend compte que connaître, c'est être et qu'être, c'est aimer. Cette expérience unitive de connaissance et d'amour le rapproche de l'essence même du maître qui est Connaissance et Amour. Cela transparaît dans ce beau passage de l'Évangile de Jean : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 15).

Les Évangiles enseignent un chemin de connaissance et d'A/amour et, même s'ils peuvent être compris à différents niveaux, ils mettent surtout l'accent sur la possibilité d'un changement radical en battant en brèche les croyances illusoires et les faux espoirs. « Plus rien n'est à croire ; tout est à connaître. Plus rien n'est à espérer : tout est à aimer, écrit André Comte-Sponville.

Cela rejoint la leçon des mystiques en tous pays. Par exemple Nâgârjuna : « Tant que tu fais une différence entre le nirvâna et le samsâra, tu es dans le samsâra. » Mon Christ intérieur dirait volontiers de même : « Tant que tu fais une différence entre le "Royaume" et ce monde de misère, tu es dans ce monde de misère. » La promesse que fait Jésus est que l'affranchissement est possible pour qui le veut vraiment, mais le chemin est subtil et doit être entrepris au cœur même de ce monde qui peut être misérable ou sublime selon le point de vue ou plutôt le degré de maturité spirituelle. Il est frappant de constater à quel point Jésus revient sans cesse sur la nécessité de la compréhension.
p. 367

Quelle que soit la catégorie d'auditeurs à laquelle Jésus s'adresse, il leur demande de bien écouter ce qu'il dit, d'être attentifs et de pénétrer le sens véritable de ses paroles. « En ayant appelé la foule près de lui, il leur dit : "Écoutez et comprenez !" » (Mt 15, 10), ou encore : « Écoutez-moi tous et comprenez ! » (Mc 7, 14). L'accès à l'enseignement est le fruit d'un travail particulier, d'un effort sur soi, et le fait qu'il soit nécessaire de développer une réelle capacité de compréhension ne diminue en rien la valeur de l'enseignement. Il s'agit plutôt là d'une loi inhérente aux réalités spirituelles.

Étant donné que l'enjeu abordé ne concerne plus les normes habituelles, il est nécessaire de développer une nouvelle faculté de compréhension, une vision pénétrante qui permette de saisir ce qui est au-delà de l'entendement ordinaire. Il faut préciser que cette compréhension nouvelle n'est pas l'apanage des grands docteurs de la Loi, des érudits ou des savants les plus brillants. L'intelligence elle-même peut d'ailleurs devenir un obstacle si elle se cantonne dans les seules catégories de la

logique, parce que la voie est truffée de paradoxes et de contradictions apparentes qui restent insolubles au niveau de la raison raisonnante. Jésus a choisi ses disciples parmi des gens simples, en prise directe avec la vie concrète, la réalité quotidienne. Les êtres les plus spirituels ne sont pas toujours ceux qui sont le plus cultivés, loin de là ! C'est pourquoi ceux qui peuvent s'imposer aux autres par leur savoir et leur agilité intellectuelle ne sont pas nécessairement ceux qui ont réellement pénétré l'essence de l'enseignement ! La compréhension véritable est discrète, sobre, silencieuse et elle ne cherche pas à s'imposer aux autres. Comprendre signifie inclure en soi, rassembler des éléments épars pour les intérioriser et leur laisser la possibilité d'œuvrer pour la transformation. Une telle compréhension intime n'est possible que dans la simplicité, le dépouillement, la nudité du cœur et de l'esprit. Il est difficile d'esquiver le fait que Jésus se désole de nombreuses fois du manque de compréhension de ses auditeurs.
p. 369-70

Il ne suffit donc pas de s'engager sur la voie, de suivre un maître spirituel de grande stature, pour arriver du même coup à la pleine compréhension de son enseignement. Du fond de sa compassion, Jésus ne manque pas de laisser transparaître son désappointement à ce sujet. Il suffit d'en relever quelques exemples pour entrevoir que le chemin spirituel réclame de la part du chercheur une maturité d'être qui se reflétera dans sa compréhension de l'enseignement, son intégration puis sa réalisation intime. Lorsque Jésus considère ses disciples comme des « gens de peu de foi », il dénonce leurs carences et souligne leur immaturité, c'est-à-dire leur incompréhension spirituelle. Philippe pose ainsi la question à Jésus « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. » Jésus lui répond avec tendresse mais aussi, sans doute, une certaine tristesse : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? » (Jn 14, 8-9). Après avoir donné quelques enseignements spécifiques, Jésus constate que ses disciples n'ont pas saisi ce qu'il voulait dire. Ils ont interprété ses paroles au sens littéral et Jésus est obligé de les reprendre.
p. 371

Si les disciples eux-mêmes ne comprennent pas l'enseignement alors qu'ils sont en contact permanent avec le maître et consacrent leur vie à la recherche de "Dieu" ou du Soi, il faut en conclure que la transformation intérieure est plus difficile qu'on ne le suppose et qu'elle ne s'opère pas d'elle-même en fonction d'une quelconque superstition ou pensée magique. Jésus insiste pour que ses disciples proches, ceux qui sont le plus près de la source, puissent être les véritables témoins de cette autre réalité qu'il incarne. Il souhaite qu'ils puissent inspirer à leur tour les autres hommes dans leur propre recherche et il les met en garde en leur disant : « Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les gens » (Mt 5, 13)
p. 372

Les apôtres ont sans aucun doute un rôle de transmetteur et ils doivent être un modèle autant qu'une source d'inspiration. Dans un sens plus intériorisé, le disciple est la part en l'Homme qui peut recevoir le sel de la sagesse. Le sel doit "fertiliser" le terrain intérieur en utilisant "le fumier" d'une manière habile et adéquate pour activer une œuvre de croissance. Cela signifie que tout peut être utilisé pour participer à cette maturation, mais l'important est cependant que cette sagesse demeure intacte, qu'elle ne dégénère pas. Si les disciples ne parviennent pas à comprendre l'enseignement que Jésus leur dispense, ils n'accéderont pas à une connaissance transformante et ne pourront que dégrader ce qui leur a été transmis. On peut ainsi entrevoir toute la gravité de l'enjeu et comprendre pourquoi Jésus insiste tant sur la nécessité d'avoir des oreilles pour entendre, des oreilles ouvertes à la dimension mystique et spirituelle par opposition à des oreilles bouchées par l'ignorance et l'incompréhension.
p. 373

À cet égard, les dialogues entre Jésus et la Samaritaine, Nicodème ou le fonctionnaire royal (Jn 4, 48) sont significatifs parce qu'ils rendent bien compte du décalage qu'il y a entre les vérités enseignées et la capacité de les entendre, de les recevoir. La teneur de ces entretiens indique une fois de plus que la conception ordinaire du mental ne peut absolument pas envisager le changement de niveau dont parle Jésus. L'incompréhension des auditeurs et des disciples ne peut être dissipée que par une approche radicalement nouvelle, qui ne correspond à rien de ce qui est ancien et déjà connu. On ne peut verser du vin nouveau dans de vieilles outres (Mt 9, 17 ; Mc 2, 22 ; Lc 5, 37), le réceptacle doit être totalement remplacé. Tenter de comprendre l'enseignement à partir du mental, c'est-à-dire des anciens repères et des vieux schémas de pensée, ne peut qu'aboutir à des impasses et à un perpétuel malentendu. Le mental est heurté de front par l'enseignement et se trouve immédiatement remis en cause. « Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : "Elle est dure cette parole ! Qui peut l'écouter ?" Mais, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce propos, Jésus leur dit : "Cela vous scandalise ? [...]" (Jn 6, 60-61). Jésus, qui incarne l'enseignement à la perfection, représente un défi pour l'Homme qui veut rester dans son individualisme. L'opinion courante, rendue par l'attitude des parents de Jésus, considère tout simplement « qu'il a perdu le sens » (Mc 3, 21). Cette remarque est absente de Matthieu et de Luc.

Poussée jusqu'au bout, la remise en question est en effet l'épreuve du feu et les évangélistes n'ont pas manqué de signaler le genre de réactions qu'elle engendre : « Alors les disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite » (Mt 26, 56). Il faut être prêt et qualifié pour un tel saut. Les reniements de Pierre sont ceux de l'Homme ordinaire qui ne peut pas encore assumer la totale destruction de ses illusions. Pierre a des idées précises concernant la réalité. Il a une vision personnelle et ne supporte pas que Jésus le contredise. Il est intéressant de remarquer l'aspect émotionnel de sa résistance et de sa protestation. Celle-ci traduit avant tout une immaturité, un manque de compréhension. En retour, Jésus l'admoneste en des termes cinglants et d'une sévérité implacable : « Passe derrière moi, Satan ! car tes pensées ne sont pas celles

de “Dieu”, mais celles des Hommes » (Mc 8, 33). La version de Matthieu ajoute : « Tu me fais obstacle » (Mt 16, 23), ce qui est, évidemment, la pire désapprobation que l’on puisse imaginer.

Nous l’avons mentionné, les différents portraits de Pierre dans les Évangiles renvoient toujours à l’image d’un homme qui n’a pas compris l’enseignement de son maître et reste toujours à la surface de lui-même. Il représente plutôt celui qui adhère intellectuellement à la vérité, sans pour autant être parvenu à une véritable connaissance vécue. A l’inverse du terrain qui peut être ensemencé, Pierre symbolise le sol rocailleux à partir duquel les graines ne peuvent pousser. En d’autres termes, cela signifie que l'enseignement ne peut pas être intégré puis fructifier sur la seule base de l’intellect et de la logique. La vérité risque en effet d'être détournée au service d’une logique partisane et dogmatique si elle n’est pas reçue et enracinée à un niveau plus profond. Il est très symbolique que Pierre soit montré emporté et engagé dans un acte de violence « Alors Simon-Pierre, qui portait un glaive, le tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l’oreille droite » (Jn 18, 10). Il ne s’agit plus du tout de l’épée de la discrimination dont il a déjà été fait mention, mais de l’appropriation par l’intellect de la vérité qui devient alors rigide et dogmatique, et par conséquent tranchante, dangereuse. L’oreille coupée symbolise la suppression, au nom de la vérité accaparée par le mental, de la possibilité d’accéder à une écoute et à une compréhension réelles.

p. 373 à 75

« Tu passes pour vivant, mais tu es mort. Réveille-toi, ranime ce qui te reste de vie défaillante ! » (Apocalypse 3, 12). Certes, la Vie éternelle est donnée gratuitement mais l’Homme en est coupé et nombreux sont « ceux qui sont dans les tombeaux » (Jn 5, 28). Les efforts pour en sortir doivent être bien menés et demandent une grande détermination. De la même façon que tous les enseignements spirituels traditionnels, Jésus promet la libération dès cette vie-ci. Il convie l’Homme à découvrir un trésor particulier parce qu’il n’est pas “de ce monde”, ou encore une perle précieuse dont le prix est très élevé.“L’immortalité” ne se marchande pas et avant d’être en mesure d’en payer le prix, il va falloir réunir toutes les conditions et s’être suffisamment qualifié. Jésus ne prend pas ses auditeurs au dépourvu car il n’a jamais laissé entendre que le chemin était facile. Sachant que les candidats sur la voie sont souvent naïfs et idéalistes, il a plutôt pris soin de les avertir. Même si l’enseignement s’adresse à tous les niveaux et à toutes les natures, aussi différentes soient-elles, il ne renonce pas pour autant à l’enseignement ultime, celui qui concerne directement “l’Indestructible”. On ne doit pas bâtir sur un pont et il est même inutile de chercher une pierre en guise d’oreiller. À ceux qui ont encore une approche utopique de la spiritualité, il oppose un réalisme impressionnant. Le passage obligé par la compréhension fait justement partie de cette indispensable mise au point. « Et il leur dit : “Vous ne saisissez pas cette parabole ? Et comment comprendrez-vous toutes les paraboles ?” » (Mc 4, 13).

Ses nombreuses interventions montrent d’ailleurs qu’il est impossible d’en faire

l'économie.
p. 376

L'accès au "Royaume" n'est pas garanti simplement parce que nous nous en déclarons dignes d'après nos propres critères d'estimation. Tous les enseignements traditionnels s'accordent à dire que mourir à un niveau pour renaître à un autre — ainsi que le préconise également les Évangiles (Mt 16, 25 ; Mc 8, 35 ; Jn 12, 24) — est la chose au monde la plus difficile à réaliser.

Aux yeux d'un être éveillé tel que Jésus, l'état de l'Humanité est pitoyable. L'Homme ordinaire est intoxiqué par les illusions de son mental et le *logion* 28 en donne un résumé significatif : « Jésus a dit : Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair. je les ai trouvés tous "ivres" ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif, et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur et ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides et sont même tentés d'en repartir vides. Mais voilà, maintenant ils sont ivres. Quand ils auront rejeté "leur vin", alors ils changeront de mentalité. »

Toutes les sagesses anciennes confirment la puissance de cette torpeur spirituelle ainsi que l'extrême difficulté d'en sortir (minimiser cette difficulté risque de démobiliser toutes les ressources qui seraient au contraire nécessaires pour l'affronter).
p. 379

Une fois que l'on a admis que l'appel s'adresse à tous — on plutôt à chacun —, il faut se rendre à l'évidence que tout le monde ne répond pas à cet appel et que parmi ceux qui y répondent, rares sont ceux qui parcourent le chemin jusqu'au bout.

On ne peut qu'être d'accord avec C. H. Dodd lorsqu'il écrit que « la mission de Jésus et de ses disciples comporte un appel qui s'adresse sans discrimination aux hommes de toutes sortes. Pourtant, il y a tout un processus de sélection, et ceci peut être parfaitement illustré par une série de péricopes* de l'Évangile dans lesquelles les éventuels disciples de Jésus sont passés au crible [...]. L'appel s'adresse à tous sans exception ; ceux qui en sont dignes sont distingués des autres par leur réaction aux exigences que l'appel comporte[3] ». De différentes façons, Jésus fait passer un test aux candidats qui viennent le trouver et ce fait, à lui seul, est hautement significatif. Il montre que le salut ne peut pas être d'ordre général et collectif, mais qu'il est essentiellement particulier et personnel. C'est à chacun qu'il appartient de se situer, de s'engager, d'affronter les obstacles, de maintenir la direction juste et de pousser le plus loin possible son cheminement. Deux termes hébreux peuvent désigner les grandes étapes de ce cheminement : *teshuvah*, le retour à soi-même, et *emunah*, "la foi" en tant que connaissance objective de la vérité. Lorsque Jésus pose abruptement une exigence devant le novice, il veut apprécier quelle est l'intensité de sa motivation et son degré de qualification. Mais sur la voie, il n'y a pas une épreuve unique à passer une fois pour toutes et l'itinéraire réserve des surprises, comme toute exploration. Pour s'engager dans la bonne direction, l'élève doit déjà pressentir

intuitivement la nature réelle du but qu'il veut atteindre.
---
* Une péricope est un bref extrait textuel qui, principalement dans l'exégèse et la liturgie d'une des religions abrahamiques, fait l'objet d'une lecture publique ou de commentaires écrits. Cette extraction peut être motivée par la longueur du texte complet, ou le sens spécifique de l'extrait.
p. 380-81

Les occasions de dispersion sont nombreuses, de même que les justifications pour se détourner de la voie. Ce passage ne doit cependant pas être compris comme une stricte opposition entre l'action et la contemplation. Il désigne plutôt l'état intérieur de celui qui s'est réellement mis en chemin, et cette disposition n'est pas en contradiction — loin de là — avec les responsabilités et une activité menée avec vigilance.
p. 381

Jésus pose des conditions pour le nouveau venu en lui demandant par exemple de se départir de tous ses biens, de ne pas rester attaché à sa famille ou à ses amis, de laisser son passé en arrière sans se retourner ou encore d'abandonner toutes les imitations et pratiques sociales fondées sur la morale, l'hypocrisie ou la vanité. Il se peut que quelques-uns soient qualifiés pour remplir tout de suite de telles conditions, mais il faut reconnaître qu'ils sont rares. Le plus souvent, une longue ascèse est nécessaire avant d'arriver à un tel résultat. Et encore faut-il que cette ascèse soit bien menée et que les étapes soient franchies les unes après les autres. D'une manière évidente, les Évangiles insistent pour dire que seul un petit nombre est qualifié pour « accéder au Royaume ». Même si cette vérité est embarrassante, elle est incontournable. La mission de Jésus a pu être abordée et étudiée sous de nombreux angles. Il y a toutefois une parole importante dans l'Évangile de Jean qui doit être mentionnée ici : « Jésus dit alors : "C'est pour un discernement que je suis venu en ce monde" » (Jn 9, 39). Sous d'autres latitudes, on a pu définir l'itinéraire spirituel lui-même comme reposant avant tout sur la discrimination entre le Réel et l'Irréel, "la vérité et le mensonge".
En accord avec d'autres textes sacrés, les Évangiles disent nettement que cette capacité de discernement qui permet de trancher l'illusion échappe à la plupart des hommes « Entrez par la porte étroite. Large, en effet, et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent » (Mt 7, 13).
p. 381-82

Les Évangiles admettent donc la grande différence d'aptitudes spirituelles entre les êtres et reconnaissent que tous ne sont pas également qualifiés pour entrer dans « le Royaume ». Quelqu'un demande à Jésus : « Seigneur, est-ce le petit nombre qui sera sauvé, » Il leur dit : « Luttez pour entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le

dis, chercheront à entrer et ne pourront pas » (Le 13, 22-23).
La validité, la profondeur et l'universalité de l'Enseignement ne sont pas en cause, mais plutôt la capacité de l'Homme à être réceptif, à s'ouvrir à une autre dimension, et à véritablement se transformer. A cet égard, la parabole du semeur (Mt 13, 1-9 ; Mc 4, 1-9 ; Lc, 8, 5-8) apporte, si besoin en était, la confirmation de cette vérité. Jésus et la foule sont au bord du lac de Tibériade, mais Jésus enseigne cette parabole après être monté dans une barque. La foule reste en revanche sur la terre ferme. Elle représente ici les données sensibles ou encore le niveau ordinaire de l'Homme resté attaché aux réalités terrestres. Dans la parabole, l'important n'est pas le semeur ou la semence mais la nature même du terrain sur lequel elle tombe. Toute la question concerne donc « la bonne terre » qui seule peut permettre un développement ultérieur, une croissance, une fructification. Origène a justement remarqué à ce sujet que « chacun est son propre laboureur, avec sa terre à lui, son âme, qu'il doit défricher avec sa charrue spirituelle ».
p. 384

On retrouve ainsi dans le domaine spirituel et mystique les lois qui régissent d'autres domaines comme, par exemple, l'art ou l'artisanat. Les élèves ou les apprentis n'ont pas les mêmes capacités, la même habileté, les mêmes dons. De manière identique, le temps permet aussi de faire la sélection pour ne retenir que les plus déterminés, car dans toute forme d'apprentissage les qualités de patience, de persévérance et d'humilité sont essentielles.
Une parole forte de Jésus peut même sembler dure et exclusive : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré, ne jetez pas vos perles devant les porcs, de crainte qu'ils ne les piétinent, puis se retournent contre vous pour vous déchirer ! » (Mt 7, 6). Il se peut qu'une telle parole ait été utilisée très vite à des fins partisanes et, dans ce cas, les chiens ou les porcs désignent bien entendu ceux que l'on rejette (ou méprise). Mais le sens intérieur de cette parole concerne la nécessité de préserver ce qui est saint et sacré, de le protéger contre les forces antagonistes de dissolution et de destruction. Éventuellement, cela peut se traduire par une réserve à divulguer ou à donner ce qui est précieux à ceux qui le dégraderaient immédiatement par inconscience ou malveillance. Plus profondément encore, pour que l'enseignement soit donné, il faut qu'il soit reçu.
p. 386

Si l'enseignement est délivré sans qu'il soit reçu, il est donné en pure perte et par conséquent dégradé. Ainsi, lors du miracle de la multiplication des pains, lorsque les convives sont repus, Jésus dit à ses disciples : « Rassemblez les morceaux en surplus, afin que rien ne soit perdu » (Jn 6, 12). Ici, la foule reçoit bien entendu sa part, c'est-à-dire tout ce qu'elle est en mesure d'absorber. Le texte précise d'ailleurs que les pains sont distribués aux convives « autant qu'ils en voulaient ». En même temps, cela veut dire aussi que chacun reçoit à son niveau. C'est ce qu'a souligné Jean Scot dans son Commentaire : « La foule des simples fidèles est rassasiée et satisfaite avec

la lettre seule, la création visible et les symboles visibles. Quant aux sens spirituels de la lettre, de la création et des symboles, ce sont les morceaux qui restent et que les hommes encore charnels ne peuvent prendre : les maîtres de l'Église reçoivent l'ordre de les recueillir, afin qu'aucun de ces sens spirituels ne soit perdu... »
p. 387

...les Douze l'interrogeaient sur les paraboles. Et il leur disait : "À vous le mystère du « Royaume de Dieu » a été donné ; mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles, afin qu'ils aient beau regarder et ils ne voient pas, qu'ils aient beau entendre et ils ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pas pardonné" » (Mc 4, 10-12).

Pris tel quel, ce texte signifie non seulement qu'il y a différentes catégories d'auditeurs — ce qui est un fait maintenant établi — mais que Jésus enseigne en paraboles pour empêcher les gens de comprendre ! En réalité, il y a là une impossibilité, car il est absurde de supposer que Jésus puisse empêcher d'une quelconque manière ceux qui l'approchent d'accéder à la compréhension. Jésus contredirait la compassion la plus élémentaire en mettant des entraves sur le chemin de ceux qui cherchent à être sauvés.

Dans la mesure où considérer que Jésus utilise des paraboles pour rendre son enseignement incompréhensible aboutit à une impasse, certains exégètes préfèrent voir les versets 11 et 12 comme inauthentiques. Or les spécialistes qui ont recours à l'araméen confirment au contraire la haute ancienneté du passage. Ils attribuent les contresens à des erreurs de la part des traducteurs grecs qui ont à faire face à des termes araméens eux-mêmes ambigus. Pour résumer simplement, on peut retenir que la conjonction grecque *ina*, « afin que », rend une particule ambiguë en araméen, *dî*, qu'il faut traduire ici par « qui » et non pas « pour que ». Matthieu l'a d'ailleurs traduite en « parce que » (Mt 13, 13). Jésus n'enseigne donc pas en paraboles pour rendre obscur ce qu'il transmet, mais il utilise au contraire cette méthode avec ceux du dehors qui voient et entendent au premier degré sans cependant connaître ni comprendre. C'est parce que la foule ne comprend pas l'enseignement directement que Jésus leur propose une approche plus accessible. Celle-ci peut éventuellement leur donner une chance d'entrevoir ce qui leur échappait jusque-là.
p. 392

On est tenu d'admettre que le *logion* de Matthieu en 13, 11 — si l'on n'en conteste pas l'authenticité — est d'une netteté incontournable : « À vous, il a été donné de connaître les mystères du "Royaume des Cieux", tandis qu'à ceux "du dehors", cela n'a pas été donné[14]. » Conjuguée avec cette parole selon laquelle Jésus, « en particulier, expliquait tout à ses disciples » (Mc 4, 34), il est possible d'en déduire qu'il y a là, en germe, la naissance d'une tradition orale et d'une transmission spécifique de maître à élève[15]. La mission des apôtres ou des disciples consiste, certes, à tenter de retransmettre ensuite aux autres la profondeur de leur propre compréhension, c'est-à-dire ce qu'ils « ont entendu dans le creux de l'oreille » (Mt

10, 27), mais le fait que l'enseignement soit entièrement disponible ne contredit pas la réalité d'une transmission spirituelle précise, de maître à disciple. L'expérience confirme que seule cette transmission permet de maintenir vivante une tradition spirituelle[16]. L'étude (ne serait-ce que du point de vue historique) des grandes traditions telles que l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme, l'islam ou le judaïsme montre sans équivoque la primauté et la pérennité des lignées de transmission spirituelle. Le christianisme n'est pas atypique à cet égard et se conforme aux mêmes lois : l'enseignement n'est pas assimilable d'un seul bloc et de la même façon pour tous ; il se transmet d'être à être et forme de la sorte une chaîne ininterrompue. D'autre part, l'enseignement comprend différents niveaux qui ne s'excluent pas les uns les autres mais qui ne sont pas situés sur le même plan ou le même degré de profondeur. Un enseignement peut ainsi être donné à une foule ou à une grande assemblée et n'être réellement compris que par un seul auditeur !
p. 395

Ainsi, d'après Eusèbe de Césarée, le successeur de Jésus ne fut pas Pierre, mais Jacques le Juste. La même tradition est attestée par saint Jérôme[19]. Dans les Actes des apôtres, il est d'ailleurs représenté comme dirigeant les débats et présidant l'assemblée à la conférence de Jérusalem (Ac 15, 13). La tradition le décrit comme un homme discret et intériorisé. Elle rapporte qu'à force de prier, il avait des callosités aux genoux, comme les chameaux. Pierre-Antoine Bernheim, dans un livre intitulé « Jacques, frère de Jésus »*, remarque que « la prééminence accordée à Jacques dans les traditions judéo-chrétiennes, catholiques et gnostiques est tout à fait remarquable [...]. La place centrale de Jacques, en tout cas à partir des années 40, est admise par la plupart des experts impartiaux. » Jean Daniélou considère également que « c'est le parti de Jacques et l'Église judéo-chrétienne de Jérusalem qui exercent l'influence dominante durant les premières décennies de l'Église. »
Quoi qu'il en soit, l'essentiel ne peut se réduire à une question de pouvoir et d'autorité ! S'il est nécessaire qu'une Église visible et extérieure se mette en place pour organiser la vie des communautés, il est tout aussi nécessaire que se maintienne vivante une Église invisible et intériorisée pour assurer l'authenticité et la pérennité de l'enseignement dans ce qu'il a de plus profond. La véritable question ne se situe pas « horizontalement » entre Pierre et Jacques, mais plutôt « verticalement » entre Jean par rapport à Pierre ou encore Thomas par rapport à Jacques. Il faut tout d'abord retenir les *logia* 12 et 13 de l'Évangile de Thomas : « Les disciples dirent à Jésus : Nous savons que tu nous quitteras : qui se fera grand sur nous ? Jésus leur dit : Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste ; ce qui est du ciel et de la terre lui revient » (log 12, 1-7). Le *logion* suivant qui accorde la primauté à Thomas ne contredit cependant pas celui-ci. Jacques et Thomas ne sont pas en compétition parce que leur autorité relève d'une nature totalement différente. La situation entre Pierre et Jean est parallèle à celle de Jacques et Thomas. Elle apparaît en particulier dans l'épilogue de l'Évangile de Jean. Le chapitre 21 se termine en présence de Jésus, Pierre et le « disciple que Jésus aimait » Il est rappelé que c'est « celui-là même qui,

durant le repas, s'était penché sur sa poitrine »
---
* (éd. Noêsis, 1996)
p.p. 396-97

A l'époque médiévale, Bède le Vénérable commente ce même détail en disant : « Puisque tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés dans le cœur de Jésus, il est juste que repose sur sa poitrine celui qu'il comble d'une sagesse et d'une science incomparables. » La position privilégiée de Jean est donc une manière de traduire la profondeur de sa compréhension et la justesse de son attitude intérieure. Lorsque Pierre interroge jésus au sujet de ce dernier : « Seigneur, et lui ? », la réponse littérale est : « Quoi pour toi ? », que l'on traduit ordinairement par : « Que t'importe », mais qui signifie en réalité : « Quel rapport avec toi ? », « En quoi cela te concerne-t-il ? » Pierre n'a pas à se soucier de ce qui va arriver à Jean, non seulement parce que cela ne le regarde pas mais parce que, de toute façon, ils ne sont pas à mettre sur le même plan.
Le « disciple que jésus aimait » (Jn 13, 23 ; 19, 26 ; 20, 2 ; 21, 7 et 20) peut être considéré comme son successeur sur le plan intérieur. Pierre a d'ailleurs besoin de passer par le disciple bien-aimé pour s'adresser à Jésus et c'est à ce Disciple que la réponse revient (Jn 13, 24). C'est encore au disciple bien-aimé que Jésus confie sa mère (Jn 19, 26-27). Les commentateurs de la Synopse remarquent que « le "disciple aimé" est ainsi le type même du disciple, et c'est pourquoi Pierre ne peut accéder aux secrets de jésus que par son intermédiaire[23] ».
La réponse abrupte de Jésus à l'égard de Pierre distingue nettement deux perspectives différentes qui ne sont pas sans rappeler l'épisode de Marthe et Marie (Lc 10, 38-42). Marie « s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole » et Jean, « se penchant vers la poitrine de Jésus », pouvait « demeurer dans sa parole et son amour » (Jn 8, 3 et 15, 9). La raison pour laquelle Jésus déclare que Marie a choisi la meilleure part provient de ce qu'elle ne peut pas lui être enlevée. Celle-ci appartient en effet au domaine de l'Indestructible. Jean a aussi choisi la part mystique et contemplative qui concerne exclusivement la connaissance de l'être.
p. 397-98

L'énigme qui entoure l'identité du « disciple que Jésus aimait » reflète une réalité que l'on rencontre fréquemment dans d'autres traditions spirituelles : les disciples les plus qualifiés sont souvent extrêmement effacés et discrets. Leur sobriété et leur humilité ne les disposent pas à imposer leurs vues à qui que ce soit. Ils laissent plutôt jouer une loi d'attraction subtile selon laquelle le semblable attire le semblable. Les soufis par exemple, dans la tradition mystique de l'islam, disent qu'ils se cachent au milieu de la place du marché. En théorie, tout le monde peut les approcher. Et il en est de même avec les enseignements spirituels eux-mêmes. Un enseignement pourrait être scandé sur la place du marché, seuls vont répondre ceux qui, en l'écoutant, éprouvent une mystérieuse affinité (cf. « la lumière luit dans les ténèbres et les

ténèbres ne l'ont pas saisie » — Jn 1, 5).
De plus, les véritables détenteurs d'une connaissance salvatrice ne sont pas nécessairement ceux qui se distinguent le plus par leurs capacités intellectuelles ou leur érudition. Pour prendre un exemple issu de la tradition du zen, la nomination mouvementée du sixième patriarche Houei-neng illustre pleinement le fait qu'aucun des critères courants ne peut être retenu quand il s'agit d'apprécier le degré de qualification d'un véritable disciple. La maturité spirituelle ne se mesure pas avec les repères habituels : les dons, les charismes, les pouvoirs, le savoir ne sont pas les critères déterminants, loin de là. Aucun moine du monastère n'aurait pu en effet soupçonner que la succession du cinquième patriarche reviendrait à cet obscur cuisinier illettré et ignorant tout des textes sacrés. Le récit de cette intronisation ne manque pas de piquant... et d'enseignement. Il confirme que les secrets du Royaume sont cachés aux « sages » et aux intelligents et révélés aux "tout-petits" (Mt 11, 25).
De quelle nature sont ces secrets ? Il serait bien présomptueux de le dire. En tout cas, le mot grec *mustèrion*, correspondant à l'hébreu *sôd* et à l'araméen *raza* signifie un secret intelligible. Il ne désigne donc pas un « mystère » impénétrable, comme on pourrait le supposer, puisque le terme renvoie plutôt à une révélation, à un secret qui se transmet de bouche à oreille.
p. 399-400

Le Royaume des Cieux n'est pas une abstraction mais une réalité à laquelle il est possible de prendre part. Les Évangiles affirment que « ce secret et la grâce de le réaliser sont confiés aux disciples ». En fait, être un disciple est un état et non un statut ! Et chacun peut être un disciple dans la mesure où il met authentiquement en pratique l'enseignement. « Écoutez et comprenez ! » lance Jésus en s'adressant à la foule. Parmi la foule, le disciple sera celui qui peut écouter, puis comprendre et enfin appliquer habilement l'enseignement.
p. 401

Quand Jésus donne « l'ordre de s'en aller sur l'autre rive » (Mt 8, 18), il peut certes être question de la rive orientale du lac de Tibériade, mais, au sens intérieur, il s'agit du passage à un autre niveau, de la dimension horizontale à la dimension verticale. Lorsqu'un scribe s'approche de Jésus et lui dit : « Maître, je te suivrai où que tu ailles », Jésus lui répond : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer sa tête » (Mt 8, 19-20).
La réponse peut être une allusion à sa vie itinérante, mais il faut aussi la comprendre comme un rappel de ce qui est exigé de la part du chercheur sur la voie : il ne faut pas s'attacher, s'installer, c'est-à-dire surtout ne pas se fixer sur le passé d'aucune manière. « Jésus a dit : soyez passants », est-il rappelé dans l'Évangile de Thomas (log 42, 1-2). Être passant signifie aussi être en mesure de passer d'un état d'être à un autre et d'évoluer en traversant différents niveaux de conscience. Cela suppose de ne pas se raccrocher au passé pour être disponible au présent et à sa perpétuelle nouveauté ; ce que sainte Thérèse d'Avila appelait « un monde toujours nouveau

parce qu’il est éternel ».
p. 404-05

La dimension de l’être est celle qui dépasse la temporalité parce qu’elle fait éclater les cadres de l’espace et du temps ; elle appartient à ce présent éternel, cette Présence qui tranche dans le vif par rapport aux perceptions ordinaires et relève non plus de l’âme mais de l’esprit. Par définition, cette Présence n’est accessible qu’à la fine pointe de l’instant ; il ne peut y avoir de Présence autrement que dans le présent ! Maître Eckhart affirmait ainsi que « “Dieu” est le “Dieu” du présent. Tel il te trouve, tel il te prend et t’accueille, non pas ce que tu as été, mais ce que tu es maintenant ». Comment pourrait-on à notre tour être ouvert à l’éternel présent tout en étant encore soi-même entravé par un fonctionnement qui nous en exile et nous attire ailleurs dans l’avant ou l’après ? Être capable d’abandonner le passé ou, en d’autres mots, d’en être libre est le signe d’une véritable maturité intérieure qui débouche sur la dimension verticale et transcendante.
Le fait de pouvoir remettre ses dettes ou d'être en mesure de donner contribue déjà à développer la possibilité d’un abandon. Cela revient aussi à faire confiance en prenant appui sur l’instant dans la nouveauté et la richesse de cet instant même.
p. 407

Le fait de pouvoir remettre ses dettes ou d'être en mesure de donner contribue déjà à développer la possibilité d’un abandon. Cela revient aussi à faire confiance en prenant appui sur l’instant dans la nouveauté et la richesse de cet instant même. Jésus le précise nettement : il n'est pas de personne lâchant prise de cette façon « à cause de moi et à cause de l'Évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant au temps présent » (Mc 10, 29-30). Matthieu et Luc ajoutent même qu'elle « recevra bien davantage et aura en héritage la vie éternelle » (Mt 19, 29 ; Lc 18, 30). On peut donc insister pour dire ici que cette attitude correspond à une disponibilité intérieure libre d’attachements, et qu’elle mérite d’être découverte et expérimentée. La dépossession de soi ou l’effacement de “l’ego” ne peut se produire que par l’abandon confiant au moment présent. Toutes les références à ce qui est ancien procède encore du mental, de même que toutes les attentes à l’égard du futur. Ce qui est advenu n’existe plus et ce qui va advenir n’existe pas encore. Par conséquent, le passé et le futur ne peuvent aucunement être un point d’appui. En revanche, la vérité de l’instant est une base solide, ici et maintenant. C'est ainsi d'ailleurs que l’entendaient les Hébreux avec le mot *èmèt*, « vérité ». Et si le Christ, à plusieurs reprises, vilipende les pharisiens et les scribes, c’est parce qu’ils demeurent tournés vers le passé en s’accrochant à l’autorité des Écritures et de la tradition. Sur le plan intérieur, cette attitude est caractéristique du mental qui ne survit que par la prolongation du connu et de l’ancien. Les disciples et les adeptes de Jésus étaient quant à eux tournés vers l’avenir, dans l’attente d’un événement futur qui comblerait leurs espoirs. Les uns et les autres s’exposent inévitablement à de graves malentendus, car Jésus leur parle de tout autre chose. Si son « Royaume » n’est pas de ce monde, il est vain de vouloir lui appliquer des lois

qui ne lui correspondent plus : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts !? », disent les anges à ceux qui cherchent encore le corps du Christ dans le sépulcre.
p. 407-08

« En Elohim se trouvent mon salut et ma gloire, le roc de ma puissance et mon refuge, en Elohim. Abandonnez-vous en lui en chaque instant [...] » (Ps LXII, 8-9). En effet, la Vérité, c'est-à-dire ce qui est (à commencer par la réalité relative que l'on a sous les yeux), ne relève pas du monde des souvenirs ou de l'imagination mais du pur présent. Il ne peut d'ailleurs en être autrement. Et Jésus n'a pas manqué d'affirmer que pour atteindre le « Royaume des Cieux » et y entrer il fallait passer par la porte étroite, autrement dit par un point ténu, véritable rupture par rapport au champ de conscience habituel. Cette porte étroite équivaut à une brèche dans l'univers psychique commun. Cependant, le chemin qui y mène est resserré, et une fois arrivé sur le pas de la porte il est très difficile de le franchir. Le seuil lui-même inspire au « vieil homme » une grande terreur parce qu'il pressent viscéralement que ses derniers repères familiers sont sur le point de voler en éclats. Cela explique sans doute pourquoi, plutôt que de se laisser choir dans la profondeur, l'Homme préfère rester à la surface. Tel un caillou qui fait des ricochets sur l'eau, il rebondit en ne faisant qu'effleurer l'apparence des choses. Cette résistance lui permet de se protéger de l'Esprit Saint qu'il conçoit comme une menace parce que ce « feu dévorant » risque de consumer les scories auxquelles il reste désespérément attaché ! La meilleure défense consiste alors pour lui à ne se préoccuper que du passé ou du futur. Pourtant, seul l'instant présent est la porte étroite toujours disponible par laquelle l'être tout entier peut passer pour basculer dans cette « beauté suprême et terrible ».
p. 408-09

Tout bien considéré, le message de Jésus est en conformité avec la mystique universelle.
Le contraire rendrait d'ailleurs son enseignement particulièrement suspect, et ce n'est pas parce que, pour la mentalité juive de l'époque, "l'activité divine" se situait essentiellement autour du "peuple choisi d'Israël" que les lois spirituelles les plus fondamentales peuvent être écartées pour autant. Il faut au contraire tenir le plus grand compte de ces dernières pour se frayer un chemin à travers les conceptions et les théologies qui se sont élaborées peu à peu, formant ainsi un véritable labyrinthe à partir de,l'enseignement délivré du vivant même de Jésus.
L'accent mis à partir du XIX^{e} siècle sur ce qui a été appelé « l'eschatologie » fournit un bon exemple de ce genre de déplacement.
p. 409

"L'illumination" ne peut être que subite, alors que pour l'autre "l'illumination" est progressive. Cependant, les deux peuvent être vraies en même temps : une prise de conscience abrupte et décisive peut avoir été préparée par une lente maturation

intérieure elle-même ponctuée de plusieurs phases illuminatives[15].
Il est possible ainsi que la question « du Royaume » à la fois “déjà là” et “à venir” relève d’un paradoxe similaire ; ce genre de paradoxe est inhérent à tout exposé didactique relatif au domaine mystique.
« Le Royaume » est là, ici et maintenant. Il est là de toute éternité mais il n’est pas nécessairement réalisé. Il ne peut l’être que d’une façon intime, en chacun, lorsque la volonté propre est totalement abandonnée au profit de la volonté “divine”. « On pourra en parler comme d’un temps à venir tant qu’il n’aura pas été reconnu par les hommes, et accepté par eux comme un bienfait » écrit à ce sujet le père Lagrange[16].
Mais il ne faut pas oublier que la démarche est essentiellement personnelle. La formulation du Pater : « Que ton Règne vienne », est une prière, un appel, l’espérance d’une réalisation, la demande profonde et sincère d’une reddition du “petit-moi” naturel. Et cette aspiration n’est pas incompatible avec le fait que « le Royaume des Cieux est au-dedans de nous ».
Sans contredire aucunement l’approche selon laquelle “la résurrection” de Jésus peut être conçue comme une véritable apothéose spirituelle (voir annexe), il est aussi très fructueux de la considérer comme l’affirmation de la pleine possibilité offerte à tout Homme, celle d’un éveil complet. Le thème de l’éveil est une constante dans les Évangiles et l’on y retrouve sans difficulté l’injonction essentielle de la *Katha Upanishad* : « Lève-toi ! Réveille-toi ! » (3, 14)
p. 418

Même s’il y a dans le Nouveau Testament six récits différents de la “résurrection”, l’important ne doit pas être perdu de vue : les mots grecs *egeirô* et *anistemi* renvoient au fait de se lever, se réveiller, sortir du sommeil. Il ne faut pas laisser se diluer leur signification profonde en considérant qu’il s’agit de « se lever d’entre les morts », ce que l’on entend habituellement par le verbe « ressusciter ». La citation en Éphésiens 5, 14 d’un hymne primitif assimile, comme dans beaucoup d’autres enseignements, l’aveuglement spirituel à l’état de moribond : « Éveille-toi, toi qui dors, lève-toi d’entre les morts, et sur toi luira le Christ. »
L'expérience des Pères et des mystiques confirme la remarque de Grégoire de Nysse à propos du Cantique des cantiques selon laquelle « sommeil et veille s’opposent ordinairement, mais au niveau spirituel, l’âme endormie (aux passions, pensées, désirs, volitions, usurpations multiples) veille en réalité dans le dépouillement et la nudité, et peut recevoir la visite de l’Esprit ».
Lorsque le Bouddha déclare que « la vigilance est la demeure de la vie éternelle », il affirme de la même façon la primauté d’un état d’être clair et lumineux par rapport à la torpeur spirituelle (l’Apocalypse dresse d’ailleurs un tableau explicite de cette dernière condition : « mais tu ne vois donc pas : c’est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu ! » — 3, 17). On peut de la sorte suivre l’Évangile de Luc qui établit une équivalence entre être « fils de Dieu » et être « fils de la résurrection » (Lc 20, 36). L’Homme éveillé est en effet celui qui a réalisé sa dimension “divine” ; il a accès à une plénitude de vie qui ne relève plus de ce monde-

ci car c'est « un monde nouveau où n'existent plus de deuil, de larmes, de souffrance, de mort [...] » (Ap 21, 4). L'enseignement de Jésus conduit à cela. Il est uniquement orienté vers une transformation radicale de l'être et de la conscience, ici et maintenant.
p. 419

André Chouraqui a fort justement traduit les paroles de Jésus au paralytique par : « Réveille-toi ! » (Jin 5, 28), et le sens intérieur de la démarche tout entière peut être résumé par ces mots adressés à Lazare : « je vais aller le réveiller » (Jn 11, 11). Le réveil, ou la "résurrection", correspond à l'émergence d'une conscience tout autre, jusque-là recouverte. Elle concerne chaque Homme en particulier dans ce qu'il a de plus intime et de plus authentique. À la fin de sa vie, Dom Henri Le Saux a pu noter ainsi dans son Journal : « Il n'y a qu'un acte en vérité par lequel Jésus — tout Homme — passe au Père : c'est l'acte de l'éveil. Dès qu'on s'éveille, en raison de l'essentielle connexion humaine, c'est avec tous, au nom de tous, qu'on s'éveille[20] ! »
Par ses actes, ses paroles, ses paraboles, Jésus veut introduire ceux qui l'écoutent à la Vie (Mt 18, 8 ; Mc 9, 43), ce que Jean appelle la "Vie éternelle". Quelles que soient les multiples interprétations possibles de ses propos et de son enseignement, il est impossible de se soustraire au fait que Jésus a essentiellement convié les hommes à partager son expérience et à venir le rejoindre dans cet abandon total à la "volonté divine". L'interprétation spécifique de tel ou tel passage des Évangiles peut toujours être contestée au nom d'une argumentation différente, mais il est important de replacer chaque parole dans la perspective d'une transformation intérieure concrète. L'enseignement originel de Jésus apparaît alors dans toute sa cohérence : il appelle non seulement chacun à la "Résurrection", mais il montre aussi le chemin pour y parvenir.
p. 420

« Jésus parlait araméen », "Le message du Christ retrouvé au cœur du plus vieil Évangile" Éric Edelmann - Les Éditions du Relié (Pocket) © février 2003 Paris
Eric Edelmann : docteur en philosophie du département de Sciences des religions à la Sorbonne.
---
[1] à voir éventuellement

[2] « Il faut bien voir, comme corollaire immédiat, que si je ne suis pas l'auteur des actions en ce qui me concerne, l'autre ne l'est pas non plus. Du point de vue du "karma", ou plutôt "des karma", je suis mené par la force des choses, mais l'autre l'est aussi ; si je me trouve inséré dans des chaînes de situations, si mon "karma" se déroule inexorablement dans cette interconnexion de tous les éléments de la multiplicité, il en est de même pour l'autre.
[...]
Naturellement l'ego lui-même peut récupérer n'importe quel fragment de vérité à son

profit pour mieux camoufler ses mensonges et justifier toutes ses faiblesses au nom d'une irresponsabilité métaphysique, dans une totale mauvaise foi. Nous ne pouvons pas nous emparer d'une idée quand elle sert notre égoïsme et la rejeter quand elle ne nous convient plus.
http://camisard.hautetfort.com/archive/2016/09/05/les-rencontres-d-assise-trente-ans-plus-tard-5844019.html
La vérité — délicate et dangereuse — c'est que l'autre est l'instrument de notre karma et nous sommes l'instrument du "karma" des autres. C'était son "karma" d'être blessé, selon ses propres chaînes d'actions et de réactions, et j'ai été l'instrument de son "karma". Inversement, l'autre est l'instrument de mon karma ; c'était dans mes propres chaînes de causes et d'effets d'être victime de cet accident ce jour-là. Seulement tant que nous sommes ancrés dans le niveau de conscience habituel, c'est un peu facile de se dédouaner en déclarant : « Oh, c'était "son karma" ! » Cette manière de raisonner, reprise prématurément à notre compte, ne peut que nous faire du tort si nous sommes encore convaincus que c'est nous l'auteur des actions. On ne peut pas tricher avec des thèmes aussi graves.
Cette affirmation que nous sommes l'instrument du "karma" des autres et que les autres sont les instruments de notre "karma", est notamment exprimée dans la si célèbre Bhagavad-Gîtâ. »